30e Année. N° 6. 15 Mars 1923.

MAR 31 1923

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Sir George Buchanan	*Nicolas II et la Révolution bolcheviste*	225
Ernest Renan	*Nouvelles Lettres intimes* (fin)	253
Comte de Fels	*Politique franco-anglaise*	281
Gustave Geffroy	*Cécile Pommier.* — I	292
Arthur Chuquet	*Napoléon à Cannes et à Grasse*	334
André Armandy	*Le Roman d'un nouveau pauvre.* — II	355
A.-E. Sorel	*Le dernier des Romantiques*	390
Louis Lefebvre	*Poésies*	402
J. de Montesquiou-Fezensac	La Vie à l'étranger : *En Pologne*	404
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	413
Henry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	428
André Chaumeix	La Politique : *La question de la Ruhr*	436

Copyright 1923 *Revue de Paris*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE · 3, RUE AUBER

1923

La Direction de la *Revue de Paris*, désireuse de faire une place de plus en plus large à toutes les manifestations de l'activité intellectuelle française et étrangère, a résolu de porter ses livraisons

à deux cent quarante pages

à partir du 1er AVRIL

ce qui lui permettra d'accroître sensiblement le nombre de ses publications littéraires, historiques et politiques.

La *Revue de Paris* commencera

le 1er Avril :

Une suite de lettres inédites de Colbert à Mazarin
tirée des archives de Dampierre
avec une préface du **duc de Luynes**

Le nouveau roman de **Pierre Benoit**

Mademoiselle de la Ferté

le 15 Avril :

SOUS LA ROSE

Par **Anatole France**

le 15 Mai :

Le Goût du malheur

Par **Francis Carco**

Nous avons le plaisir d'annoncer d'autre part que M. PAUL SOUDAY donnera dans la *Revue de Paris* une série de chroniques sur le mouvement théâtral.

L'accroissement du format de la *Revue de Paris*, l'augmentation des prix du papier et des frais d'imprimerie, nous obligent à fixer comme il suit nos conditions de vente :

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21,50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	98 »	50 »	26 »

Ces nouveaux prix seront appliqués à partir du 1er Avril.

NICOLAS II

ET

LA RÉVOLUTION BOLCHEVISTE [1]

Le tsar, après son abdication, était retourné à son précédent quartier général, à Mohileff. Il ne portait plus que le titre de « colonel Romanoff » : c'était en effet son grade officiel dans l'armée. Le 22 mars, il fut amené à Tsarkoie. On l'y garda à vue, ainsi que l'impératrice.

Celle-ci avait refusé, tout d'abord, de croire à l'abdication, lorsque la première nouvelle en était parvenue au palais; aussi, en en recevant la confirmation de la bouche du grand-duc Paul, avait-elle été véritablement anéantie.

Mais elle ne tarda pas à réagir et fit preuve d'une dignité et d'un courage merveilleux. « Je ne suis plus, dit-elle, qu'une sœur infirmière! » Un jour, un conflit étant sur le point d'éclater entre les troupes insurgées et la garde du palais, elle sortit avec une de ses filles et supplia les officiers de tout faire pour éviter l'effusion du sang. Ses enfants avaient tous attrapé la rougeole; le tsarévitch et la grande-duchesse Marie donnaient même de sérieuses inquiétudes; aussi l'impératrice passait-elle tout son temps à courir de chambre en chambre pour soigner ses malades.

Pendant leur séjour à Tsarkoie, Leurs Majestés furent con-

1. Les Mémoires de Sir George Buchanan, qui fut, comme on sait, ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd pendant la guerre, vont paraître prochainement à Londres. Sir George Buchanan a bien voulu réserver à la *Revue de Paris* la publication de ces pages demeurées jusqu'à ce jour complètement inédites.

stamment surveillées et ne purent même se promener dans leur jardin réservé que sous les regards des curieux rassemblés derrière les grilles. Mais Elles n'eurent à souffrir d'aucun mauvais traitement. Des mesures spéciales avaient même été prises par Kerensky pour leur protection, lorsque les extrémistes avaient réclamé le châtiment des souverains et menacé de s'emparer de leurs personnes et de les emprisonner à la Forteresse. Dans son premier discours à Moscou, Kerensky avait déclaré qu'il y avait eu assez de sang versé et qu'il ne permettrait pas qu'on en versât davantage : il ne voulait pas être le Marat de la révolution russe. S'il résolut d'abolir la peine de mort, ce fut en partie pour éviter l'exécution de l'empereur qu'il craignait qu'on ne lui demandât.

En apprenant cette décision, l'empereur s'écria : « C'est une faute! L'abolition de la peine de mort sera la fin de la discipline dans l'armée. S'il le fait pour m'éviter un danger, dites-lui que je suis prêt à donner ma vie pour le bien de mon pays. »

Ce fut également le désir de soustraire les souverains aux dangers, auxquels ils eussent été exposés, en cas de révolte bolcheviste victorieuse, qui détermina leur transfert à Tobolsk, en août. Il est bien certain que, s'ils étaient restés à Tsarkoie, ils n'eussent pas longtemps survécu à la révolution de novembre. On plaça leurs enfants dans l'alternative de les accompagner à Tobolsk ou d'aller en Crimée avec l'impératrice Marie. Ils se décidèrent pour Tobolsk, bien qu'on les eût avertis qu'ils devraient y subir exactement le même régime que l'empereur et l'impératrice.

A la fin de septembre, j'eus, avec le commissaire du gouvernement, qui avait accompagné la famille impériale à Tobolsk, une conversation que je relatai dans la lettre suivante à lord Stamfordham :

Makharoff, qui est un socialiste modéré, m'a parlé du tsar en des termes empreints de bienveillance. Il me paraît avoir fait de son mieux pour satisfaire les désirs de Leurs Majestés. D'après ses propres déclarations, la scène du départ de Tsarkoie fut des plus pénibles : presque tous les membres de la famille impériale pleuraient. Mais, à l'exception de la tsarine,

ils n'ont pas tardé à se rasséréner et, une heure plus tard, ils s'entretenaient avec gaîté. Le voyage en chemin de fer dura trois ou quatre jours — le train s'arrêtant une heure chaque jour afin de permettre à l'empereur et à ses enfants de prendre quelque exercice. Quant à la partie du voyage effectuée en bateau sur l'Irtych, elle dura également quatre jours. Mais certains aménagements devant être effectués dans la maison de Tobolsk, l'empereur et sa famille durent demeurer encore quelques jours de plus à bord du vapeur. Makharoff reconnaît que la maison n'est pas grande, surtout pour des gens habitués à des palais, et que l'ameublement n'en était pas positivement luxueux. Depuis, il a tâché d'y remédier en y expédiant des tapis, des portraits de famille, du vin, etc., provenant du palais de Tsarkoie. Cette maison est située dans la partie basse de la ville; elle est humide et ne comporte qu'un petit jardin; ce sont là certainement ses pires inconvénients. En face, il y a cependant un assez grand parc où les membres de la famille impériale ont la permission de se promener. On les a laissés libres aussi d'assister aux messes à l'église, après n'avoir primitivement toléré que des messes privées qu'on venait dire dans leur maison. Le tsar a en outre l'autorisation d'aller chasser s'il le désire. Tobolsk, me dit Makharoff, est une petite ville de 27 000 *habitants, assez éloignée de toute gare de chemin de fer pour que le tsar y soit en complète sécurité. La terre, aux alentours, appartient à de gros propriétaires tartares qui n'aiment pas la révolution, car ils craignent d'être dépossédés, au cas où l'on redistribuerait la terre aux paysans. Beaucoup de ceux-ci, a-t-il ajouté, viennent en pèlerinage à Tobolsk, rien que pour voir la maison où est installé l'empereur.*

Quant au climat, il m'a dit que, bien qu'humide en certaines saisons, il est sain. L'hiver est moins dur dans ce pays qu'à Petrograd, car on n'y a pas à souffrir de ce vent glacial, auquel nous sommes exposés ici.

En quittant l'empereur, il l'a prié, au cas où il aurait à se plaindre de quoi que ce fût, de ne pas hésiter à le lui dire; mais l'empereur s'est déclaré satisfait. Le tsar et la tsarine lui ont fort aimablement dit au revoir.

Plus d'une fois l'empereur lui a parlé de la situation politique et s'est dit prêt à mourir pour la Russie. Makharoff a

ajouté qu'il était convaincu que Sa Majesté était absolument sincère en faisant cette déclaration.

On trouvera le récit des souffrances qu'ont dû endurer les prisonniers à la fin de leur séjour à Tobolsk, dans les pages pittoresques de M. Gilliard : *Le tragique Destin de Nicolas II*. J'y renvoie mes lecteurs, désireux que je suis de consacrer le reste de ce chapitre à un résumé succinct du règne de Nicolas II.

Le tsar Nicolas II est une des figures les plus pathétiques de l'histoire. Il aimait sa patrie dont il voulait le bien-être et la grandeur. Et pourtant ce fut lui qui hâta la venue de la catastrophe qui a valu à ce pays la ruine et la misère.

S'il avait vécu dans l'antiquité, l'histoire de sa vie et de sa mort eût été, pour les poètes grecs, le sujet de quelques grandes tragédies. Ils l'auraient représenté comme une victime prédestinée, éternellement poursuivie par un destin implacable. Et le rideau serait tombé sur l'horrible scène d'Ekaterinbourg, où, dans le rez-de-chaussée de sa maison, on eût vu les bolcheviks assassiner l'empereur et son fils unique, sous les yeux mêmes de sa femme et de ses filles, sur le point de subir le même sort.

Seul rayon de lumière dans cette sombre peinture : ces êtres demeurèrent jusqu'au dernier instant unis comme ils l'avaient été pendant leur vie, et dans la mort même, ils ne furent point séparés.

Le mariage de l'empereur avec la princesse Alice de Hesse ne fut point motivé par la raison d'État. Dès le début, ils ressentirent l'un pour l'autre une profonde affection et leur amour ne fit que croître avec les années. Bien que le tsar ait connu le bonheur dans la vie conjugale, on ne peut pas dire que son choix ait été heureux. Malgré ses nombreuses qualités — son cœur aimant, son dévouement à son mari et à ses enfants, ses tentatives, bien intentionnées mais maladroites, pour communiquer à son époux la fermeté et l'esprit de décision dont il était dépourvu — l'impératrice Alexandra n'était pas la compagne qu'il eût fallu à un souverain placé par les circonstances dans une situation difficile. Timide et renfermée, bien qu'autoritaire, elle ne sut point gagner l'af-

fection de ses sujets. Elle se fit, dès le début, des idées fausses sur la situation et encouragea l'empereur, alors que l'horizon politique était déjà sombre, à suivre une route particulièrement périlleuse pour l'État.

Déjà au premier acte du drame, on peut discerner l'élément tragique. Cette femme dévouée, qui s'efforce d'agir dans l'intérêt de son mari, se trouve être l'instrument même de sa perte.

Irrésolu, indécis, l'empereur ne pouvait manquer de céder à une volonté plus forte que la sienne. Ce fut la confiance aveugle de l'impératrice dans l'efficacité d'un système autocratique absolu qui causa la perte de l'empereur. S'il avait épousé une femme pourvue d'idées plus larges, douée d'une intelligence plus avertie, capable de se rendre compte qu'au XXe siècle un tel régime était un anachronisme, l'histoire de son règne eût été différente, et peut-être serait-il encore empereur de Russie.

Mais, s'il faut reconnaître que l'influence de la tsarine sur son mari en matière de politique intérieure fut néfaste, cela ne doit pas empêcher de repousser l'accusation, si souvent portée contre elle, d'avoir travaillé pour l'Allemagne.

Kerensky m'a dit lui-même, un jour, qu'on n'avait jamais trouvé le moindre document susceptible de démontrer que l'empereur ou l'impératrice eussent jamais songé à une paix séparée avec l'Allemagne. Il m'a dit avoir eu, après la révolution, une longue conversation avec l'impératrice, au cours de laquelle elle lui exprima toute son indignation d'être considérée, par certains, comme germanophile. « Je suis Anglaise, déclara-t-elle, et non point Allemande; et j'ai toujours été fidèle à la Russie. » Kerensky était convaincu qu'elle lui avait dit la vérité. D'après lui, bien qu'elle eût inconsciemment fait le jeu de l'Allemagne en poussant l'empereur à une politique réactionnaire, elle n'avait voulu que maintenir intacte l'autocratie, et non point nouer des relations avec l'Allemagne. Il y avait toutefois, ajouta-t-il, des agents allemands dans l'entourage de Raspoutine.

Doué de nombreuses qualités qui lui eussent rendu aisé le rôle de souverain constitutionnel : intelligence éveillée, esprit cultivé, méthode et ténacité dans le travail, possédant un

charme naturel extraordinaire, auquel tous ceux qui l'approchaient étaient sensibles, l'empereur n'avait hérité ni de la prestance de son père, ni de la force de caractère, ni de l'esprit de décision qui sont indispensables à un souverain autocrate.

Sur l'avis de Pobiedonotseff, procurateur du Saint-Synode, Alexandre III avait abandonné le plan de réformes qu'Alexandre II était sur le point de signer au moment où il fut tué par une bombe nihiliste, et, durant tout son règne, avait suivi une politique réactionnaire basée sur la centralisation bureaucratique. A sa mort, l'espoir de la nation s'était reporté sur son fils. Cet espoir se faisait jour dans la plupart des adresses présentées par les Zemstvos au moment de son avènement. Dans l'une d'elles — celle de Tver — étaient nettement formulés des vœux pour l'instauration d'une forme quelconque de gouvernement constitutionnel. Et il faut reconnaître que c'était, pour un jeune souverain, une occasion exceptionnelle de gagner l'affection de son peuple par quelque concession opportune; mais l'empereur la laissa échapper, comme il le fit d'ailleurs en bien d'autres occasions au cours de son règne. Fils dévoué et respectueux, disciple en outre de Pobiedonotseff — cet archi-réactionnaire — il avait été élevé dans le culte le plus strict de l'autocratie orthodoxe, sans toutefois acquérir l'habitude de prendre de lui-même une décision. Il avait fait siennes les doctrines de son professeur et regardait le régime autocratique comme une sorte d'héritage sacré qu'il était de son devoir de conserver intact, dans la forme même où il l'avait reçu. Sa seule idée, en montant sur le trône, était de marcher sur les traces de son père et de laisser les choses dans l'état où elles étaient à la mort de celui-ci. Il avait une telle vénération pour sa mémoire qu'il refusa de prendre, dans l'armée, — dont pourtant il était le Commandant en chef — un grade plus élevé que celui-ci de Colonel, car c'était à ce grade que son père l'avait nommé.

Les représentants des Zemstvos furent donc congédiés dans des termes peu encourageants : ils devaient renoncer à leurs « rêves insensés », car la ferme intention de l'empereur était de continuer la politique de son père. Il semble pourtant, d'après ce que nous dit M. Iswolsky dans ses *Souvenirs*

de mon Ministère, que l'intention première de Nicolas II avait été de se montrer moins intransigeant, mais qu'on avait su lui persuader que son devoir était de respecter les traditions établies sous le règne de son père. Pobiedonotseff rédigea lui-même le texte du discours que l'empereur devait prononcer devant les représentants des Zemstvos, et il ne le lui remit qu'au dernier moment, si bien que le souverain en donna lecture sans en avoir pleinement saisi le sens. Il manquait tellement de confiance en lui-même qu'en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres ultérieures, il se laissa influencer par des gens doués de volontés plus fortes que la sienne, mais dont le jugement ne valait pas le sien.

Ce début de règne malheureux fit naître une sorte de découragement chez les intellectuels russes, tandis que, de son côté, le peuple, dans sa superstition, voyait dans la catastrophe qui troubla les fêtes du Couronnement, en mai 1896, le présage d'un avenir funeste. Les mesures d'ordre ayant été maladroitement prises par les autorités, une immense foule qui s'était rassemblée dans l'enceinte réservée à la traditionnelle distribution de cadeaux, fut prise de panique; et, dans la débâcle qui suivit, trois ou quatre mille personnes furent foulées aux pieds et succombèrent.

Un autre incident, insignifiant en lui-même, produisit, à en croire M. Iswolsky, une profonde impression sur Sa Majesté. Comme l'empereur, portant la couronne et le manteau impériaux, approchait de l'autel pour être sacré, le collier de l'Ordre de Saint-André se détacha et tomba à ses pieds. Naturellement enclin au fatalisme et à la superstition, Nicolas II vit en cet incident un avertissement divin, présage de malheurs à venir.

Sa première et fondamentale erreur fut de ne pas comprendre que la Russie actuelle ne pouvait pas être gouvernée comme l'avait été la Russie de Pierre le Grand. L'empire avait, dans l'intervalle, pris une immense expansion territoriale. Sa population avait dépassé cent soixante millions d'habitants. Il avait été témoin de la libération des serfs, de la naissance de l'industrie dans les grandes villes, de l'accroissement de la masse prolétarienne, qui en fut la conséquence, enfin de l'influence croissante de l' « Intelligensia ».

Déjà de nouvelles forces étaient à l'œuvre et les aspirations du pays avaient augmenté en même temps que lui-même. La vieille politique de centralisation n'était plus praticable; et le seul remède était précisément la décentralisation. Mais si l'empereur avait abandonné aux Zemstvos une part directe de l'administration de leurs provinces, il se serait heurté à l'opposition de la bureaucratie, qui en était arrivée à monopoliser toutes les fonctions administratives. Il n'était pas d'ailleurs dans le caractère de l'empereur de prendre l'initiative d'une telle réforme, pas plus que de tenir tête à l'opposition de tous ceux qui l'eussent considérée comme un empiétement sur leurs prérogatives. Et, bien qu'il lui fût impossible d'assumer personnellement le contrôle de la machine administrative de son vaste empire, il n'en eut pas moins à supporter la responsabilité des fautes de toutes sortes commises par cette bureaucratie qui gouvernait en son nom. Et même lorsque, après le mouvement révolutionnaire qui suivit la guerre avec le Japon, le principe de la représentation nationale fut accordé, l'administration du pays demeura aussi centralisée qu'auparavant. D'ailleurs le Ministère de réforme qui fut constitué à la même époque n'avança pas davantage les choses. Ce n'était pas un « Cabinet » au sens habituel du mot. Il n'avait aucune responsabilité collective, et le travail y était compartimenté d'une manière absolue. Chacun de ses membres était individuellement et directement responsable vis-à-vis de l'empereur pour les affaires de son département, sans avoir aucunement l'obligation de consulter le Président du Conseil à leur sujet. De plus, ce ministère, comme tous ceux qui lui succédèrent, était composé d'éléments hétérogènes. Witte, le premier ministre, était un progressiste, tandis que Dournovo, ministre de l'Intérieur, était un pur réactionnaire. Il en résulta naturellement que, par suite de leurs divergences de vues, les ministres ne purent jamais concerter leur action.

Bien que, personnellement, je n'aie pas eu confiance, en raison de ses tendances germanophiles, dans le comte Witte, je reconnais pleinement pourtant ses mérites. Ce fut un homme d'État capable et prévoyant, qui sut rendre à son pays d'inestimables services. Il introduisit l'étalon d'or;

il conclut le traité de Portsmouth qui termina la guerre avec le Japon; il détermina enfin l'empereur à promulguer le manifeste de 1905 qui institua la Douma. Dans son livre fort instructif et fort intéressant, le docteur Dillon a dit toute son admiration pour le comte Witte et rendu pleine justice à sa mémoire. Mais le culte véritable qu'il a pour lui l'incite à ne considérer les événements que comme Witte lui-même le faisait. Or l'empereur et Witte avaient une antipathie réciproque accusée, et ce dernier se laissait à tel point emporter par son animosité contre son souverain que, à l'entendre, l'empereur était incapable de faire quoi que ce fût de bien. Le docteur Dillon, influencé par Witte, n'a pas une phrase favorable à l'empereur : il lui applique toutes sortes d'épithètes injurieuses, attribue à ses actes des mobiles indignes et l'accuse de duplicité. D'après cet auteur, l'initiative que prit Nicolas II de convoquer la Conférence de la Paix, à la Haye, en 1898, fut inspirée par le désir de tromper le gouvernement autrichien et de permettre ainsi au ministre russe de la Guerre de « rouler » son collègue de Vienne. Dans le même ordre d'idées, tout en reconnaissant que l'empereur n'entraîna pas volontairement la Russie dans la désastreuse guerre contre le Japon, le docteur Dillon insinue qu'il était, du point de vue financier, intéressé aux projets de Bezobrazoff relatifs à l'expansion politique et économique de la Russie en Extrême-Orient. Bien qu'il reste inexplicable que l'empereur se soit laissé guider par les avis d'hommes tels que Bezobrazoff et Abaza, et qu'il leur ait même laissé le soin de diriger les négociations au sujet des concessions de forêts sur le Yalou — cause immédiate de la rupture — une chose est certaine : c'est que la simplicité de ses goûts était telle que l'idée n'aurait pu lui venir de tenter d'augmenter ses immenses revenus en se lançant dans une telle entreprise. Il est vraiment difficile d'expliquer comment l'empereur a pu donner sa confiance à des aventuriers sans scrupules, qui ont su le persuader qu'une attitude ferme et intransigeante était nécessaire, alors que son seul désir propre était d'éviter la guerre.

Afin de montrer à quel point l'empereur était déloyal, le comte Witte et le docteur Dillon ont tous deux cité le

traité secret signé par lui et l'empereur Guillaume à Bjorkoë, en juin 1905, et ils y ont vu un acte de trahison envers la France. D'après les termes de ce traité, les deux souverains se devaient assistance, avec leurs forces de terre et de mer, au cas où l'un d'eux eût été attaqué par une autre puissance européenne. Ce traité devait devenir effectif à la conclusion de la paix avec le Japon; et l'empereur Nicolas devait alors inviter la France à souscrire à ses stipulations en y apposant sa signature. Cette dernière clause suffit à elle seule à montrer que le traité n'était pas fait contre la France. Il était, comme M. Iswolsky l'a prouvé dans ses Mémoires, dirigé contre la Grande-Bretagne. L'empereur Guillaume avait, durant de longs mois, tenté de persuader au tsar de former une Ligue Continentale contre nous; mais ce dernier avait déjà, en novembre 1904, fait observer qu'un traité de cette sorte devait être soumis à la France avant qu'il pût consentir à le signer. Guillaume avait, de son côté, soutenu que la France ne ferait rien pour obliger l'Angleterre à maintenir la paix, à moins de se trouver en face du « *fait accompli* », c'est-à-dire d'un traité déjà signé. Ces arguments ne pouvant venir à bout des objections de l'empereur Nicolas, la question fut, provisoirement, abandonnée. L'été suivant, néanmoins, le kaiser voulut voir ce qu'il pourrait obtenir personnellement par la persuasion.

Le tsar Nicolas se trouvant en croisière, avec sa famille, sur l'*Étoile Polaire* dans les eaux finlandaises, le kaiser proposa de l'y rejoindre sur son yacht et de lui faire une visite « *à l'improviste* ». Il insista pour que personne n'en sût rien, car il ne voulait à aucun prix que le comte Lamsdorff, ministre des Affaires étrangères, fût appelé de Saint-Pétersbourg pour assister à la rencontre. Guillaume arriva le 23 juillet, avec le texte de son traité dans sa poche; et, après un déjeuner à bord du *Hohenzollern*, quelques minutes seulement avant son départ au bout de ses trois jours de séjour, il réussit à déterminer le tsar à y apposer sa signature. Il insista en outre pour que le traité fût contresigné par M. von Tchirsky, haut dignitaire au ministère des Affaires étrangères allemand — depuis ambassadeur à Vienne, au début de la guerre — et par l'amiral Birileff, ministre russe de la Marine, qui, par hasard,

était à bord de l'*Étoile Polaire*, mais ignorait tout du document qu'on lui faisait contresigner.

Ainsi que le fait remarquer M. Iswolsky, au moment où le traité fut signé, la Grande-Bretagne et la Russie étaient presque en état de guerre, et ce fut, de la part du tsar, un acte parfaitement légitime que de conclure une alliance contre l'alliée du Japon. D'autre part, il n'avait jamais eu l'intention de trahir la France. Dès le début, il avait manifesté la volonté de la consulter avant de s'engager définitivement, et ce fut l'ascendant propre du kaiser qui vint à bout de sa résistance et l'amena à signer le traité contre son sentiment, sans avoir au préalable obtenu l'adhésion de la France. Il était tombé dans le piège tendu par Guillaume. Ce dernier, tout en déclarant être notre ami, ne cherchait, avec son habituelle duplicité, qu'à former contre nous une coalition, dans laquelle il espérait faire entrer la France, en agitant devant elle le spectre d'une alliance russo-allemande.

Se rendant déjà compte de l'erreur qu'il avait commise, l'empereur Nicolas, dès son retour à Saint-Pétersbourg, consulta le comte Lamsdorff, qui n'eut pas de peine à le convaincre de la nécessité de prendre des mesures immédiates pour l'annulation du traité. On représenta donc à Berlin que le traité, n'ayant pas été signé par le ministre des Affaires étrangères, devait être considéré comme nul. Ces tentatives étant restées vaines, le tsar adressa une lettre personnelle à Guillaume, lui expliquant qu'il lui était impossible de satisfaire aux stipulations du traité, la France n'y donnant pas son adhésion. Bien que le Kaiser n'ait jamais semblé avoir admis la nullité du traité, l'incident se trouva clos lorsque M. Iswolsky, à la veille de la rencontre des deux empereurs à Swinemunde en 1907, informa le chancelier allemand que l'empereur Nicolas considérait le traité comme définitivement abrogé, et ne pouvait prêter attention à aucun argument en faveur de sa mise en vigueur.

Parfois l'empereur Nicolas laissa croire à certains ministres qu'ils jouissaient encore de sa confiance, alors qu'il était sur le point de les congédier. Les ennemis du tsar ne manquent pas de voir une preuve de duplicité dans cette manière de procéder. Bien que l'empereur sût parfaitement que ce fût la

dernière audience qu'il dût leur accorder, il recevait ses ministres sans prononcer un mot qui pût leur faire comprendre qu'il était décidé à se séparer d'eux. Ils quittaient le palais, retournaient à leurs ministères sans le moindre soupçon, et recevaient, dans les vingt-quatre heures, une lettre de l'empereur les informant qu'il se privait de leurs services. On n'aime pas en général à renvoyer ses serviteurs. L'empereur était, en cela, semblable au plus grand nombre. Ce n'était pas fausseté de sa part, mais il préférait les informer par lettre de ce qu'il n'avait pas le courage moral de leur dire de vive voix; surtout lorsque, comme dans le cas de Sazonoff, il n'agissait que sous l'influence de l'impératrice. Ce fut cette faiblesse, jointe à un absolu manque de confiance en lui-même, qui fit de lui la proie des conseillers néfastes que l'impératrice choisit pour accomplir ses desseins politiques. Il ne s'agit pas de nier qu'il eût des défauts, mais il faut reconnaître que c'est sans preuve sérieuse qu'on l'accuse d'hypocrisie.

Lorsque, au début de 1918, je revins de Russie, on l'accusait d'avoir été sur le point de trahir les Alliés en signant une paix séparée avec l'Allemagne. A ce moment, je réfutai cette infâme accusation et, dans le présent ouvrage, j'ai l'espoir d'établir que nous n'avons jamais eu d'allié ou d'ami plus loyal que l'empereur Nicolas. Il nous fut fidèle jusqu'au bout, et l'on a des raisons de croire que, s'il avait été disposé à racheter sa liberté et sa vie en reconnaissant et en confirmant le traité de Brest-Litovsk, les Allemands l'eussent sauvé.

Son malheur fut d'être né autocrate, alors que sa nature le rendait incapable de jouer ce rôle. Il n'a jamais gouverné réellement la Russie et, pour avoir toléré que la bureaucratie, toute-puissante, ne tînt aucun compte de ses promesses relatives à la liberté de parole, au droit de réunion, etc. (promesses faites dans le manifeste d'octobre) il perdit complètement la confiance de son peuple. Plus son règne avançait, plus le fardeau de son héritage devenait lourd. Dans son vaste empire, plus de soixante-quinze pour cent de la population était illettrée; l'Église qui, depuis l'abolition du patriarcat par Pierre le Grand, y était devenue un service d'État, perdait rapidement, par suite des nominations scandaleuses dues aux intrigues de Raspoutine, son influence

sur le peuple; la justice y était rendue d'une manière inique; toutes les parties de l'administraction y étaient aussi incompétentes que corrompues. Et, pour achever de tout bouleverser, voilà que survint la guerre mondiale. Le système tout entier était détraqué; et ce n'était pas lui, le pauvre empereur, qui pouvait le réparer. Il n'est donc pas étonnant que la chute de l'ancien régime ait été accueillie avec un soupir de soulagement, que la révolution se soit propagée de Petrograd à Moscou, de Moscou à Kieff, et de là dans tout l'empire. En somme, ce n'était pas de l'empereur que le pays était las. Comme le remarqua un soldat, pendant les premiers jours de la révolution : « Oh! oui, il nous faut la République, mais, à la tête, il nous faut un bon tsar. »

L'empereur et l'église orthodoxe, dont il était le chef, représentaient encore les deux grands symboles de la foi politique et spirituelle de la masse des paysans russes. C'étaient à leurs yeux, le « Petit Père » qui était la Russie et formait le seul lien entre les paysans de Sibérie et de l'Ukraine, entre le Caucase et les Provinces du Nord.

Ce fut pour la Russie un jour néfaste que celui où ce lien fut rompu, car il laissait une lacune qui ne fut jamais comblée. Eût-on pu éviter cette catastrophe? Je le crois; si l'empereur s'était trouvé à Tsarkoie au moment où la révolution éclata, ou s'il y était immédiatement revenu. Même le lundi 12 mars, il aurait pu sauver la situation en allant à la Douma et en promulguant une Constitution. L'obstacle principal, dans le cas d'un accord, était la méfiance qu'inspirait l'impératrice. Peut-être la Douma aurait-elle insisté pour que les époux se séparassent — condition à laquelle l'empereur n'aurait jamais souscrit. En fait, il ne quitta le Grand État-Major que le lundi soir; et lorsque, le mercredi, il télégraphia de Pskov, offrant une Constitution, la Douma avait déjà perdu tout pouvoir de modifier la situation, et il était trop tard. Après cela, il ne lui restait que deux alternatives : abdiquer, ou retourner au front et là, après avoir offert une Constitution, faire appel à son armée. Les hommes du front étaient loin de se montrer aussi mécontents que ceux de l'arrière, et le prestige de l'empereur y comptait encore. Mais si cet appel aux soldats avait été suivi de succès,

la guerre civile en eût résulté en présence de l'ennemi; l'empereur, en conséquence, préféra abdiquer; décision qu'il regretta, nous dit M. Gilliard, lorsqu'il apprit, à Tobolsk, l'état de démoralisation où l'armée avait été amenée par la propagande bolcheviste.

Dans son ordre du jour d'adieux adressé à l'armée, avant de quitter définitivement le Grand Quartier Général, l'empereur se montre sous son meilleur jour. (On sait que la publication de ce document fut interdite par le gouvernement provisoire.) Toute considération personnelle y est négligée; toutes les pensées du Tsar sont concentrées sur son pays, sur ses alliés, sur la nécessité de combattre jusqu'à la victoire finale.

En voici les termes :

C'est la dernière fois que je m'adresse à vous, mes soldats bien-aimés. Depuis que j'ai renoncé au trône, pour moi comme pour mon fils, le pouvoir suprême a passé, sur l'initiative de la Douma, entre les mains du gouvernement provisoire. Que Dieu l'aide à conduire la Russie sur le chemin de la gloire et de la prospérité. Que Dieu vous aide, vous aussi, mes vaillantes armées, à défendre notre pays contre des ennemis acharnés. Pendant deux ans et demi, vous avez combattu incessamment, vous avez enduré maintes épreuves, vous avez répandu votre sang, vous avez fait de grands efforts; et maintenant l'heure approche où la Russie, unie à ses vaillants alliés, va triompher de la résistance de l'ennemi. Cette guerre, sans égale dans l'Histoire, doit aboutir à votre victoire finale et complète. Quiconque pense à la paix, en un moment comme celui-ci, quiconque désire la paix, est traître à son pays. Je sais que tout vrai soldat pense comme moi. Faites donc votre devoir, défendez valeureusement votre pays, obéissez à vos officiers; souvenez-vous que tout relâchement de la discipline ne peut que servir la cause de l'ennemi. Je crois fermement qu'un amour sans bornes pour votre grande patrie vit encore dans vos cœurs.

Que Dieu vous bénisse, et que le grand martyr saint Georges vous conduise à la victoire!

Après avoir lu cet appel, écrit à un moment où, déchu de son pouvoir, l'empereur venait d'être arrêté, peut-on croire, comme l'affirment ses détracteurs, qu'il fût un homme sans loyauté?

Certains prétendent qu'il avait eu un pressentiment des malheurs qui le frappaient. Quoi qu'il en soit, il supporta, avec une résignation et un courage merveilleux, l'infortune et les souffrances.

Sincèrement pieux, fataliste, il était toujours prêt à accepter toutes les épreuves que Dieu pourrait lui infliger.

Pour donner une idée de son état d'esprit, je crois pouvoir relater une anecdote que nous conte M. Iswolsky dans *Souvenirs de mon Ministère.* C'était pendant l'été de 1906. Iswolsky, qui était alors ministre des Affaires étrangères, s'était rendu à Peterhof, où résidait la Cour, pour faire à l'empereur Nicolas son rapport hebdomadaire. Une grave mutinerie avait éclaté à Cronstadt, pour protester contre la récente dissolution de la Douma; et la flotte bombardait la forteresse. Bien que durant toute l'audience la canonnade fût ininterrompue, l'empereur écouta le rapport avec la plus grande attention, et, comme si rien d'insolite ne s'était passé, il en discuta avec Iswolsky les points les plus importants. A la fin de l'audience, l'empereur se leva, alla à la fenêtre et regarda du côté de Cronstadt, qui se trouve à dix milles à peu près de l'autre côté du golfe. Iswolsky ne put se tenir de demander à l'empereur comment il faisait pour rester si calme, à un moment où se jouait peut-être le sort de sa dynastie. Se tournant vers son ministre, l'empereur répondit :

(Je donne la réponse de Sa Majesté dans les termes mêmes où Iswolsky la rapporte; et cette réponse est l'épilogue le plus convenable à ce résumé de son règne.)

« Si vous me voyez si peu troublé, c'est que j'ai la ferme, l'absolue croyance que le sort de la Russie, que mon propre sort et celui de ma famille, est entre les mains de Dieu qui m'a placé là où je suis. Quoi qu'il arrive, je m'inclinerai devant sa volonté, avec la consicence de n'avoir jamais eu d'autre pensée que celle de servir le pays qu'il m'a confié. »

***

Alors que la possibilité subsistait de voir le grand-duc Michel reconnu comme régent ou comme empereur, j'avais demandé l'autorisation — qui me fut donnée — de reconnaître tout gouvernement *de facto* qui pourrait s'établir en Russie. J'espérais ainsi faciliter l'établissement de son pouvoir. J'avais vivement insisté également dans mes conversations avec Milioukoff — qui s'était chargé du ministère

des Affaires étrangères — pour que le grand-duc Nicolas demeurât Généralissime, estimant qu il était, entre tous, le mieux qualifié pour maintenir la discipline dans l'armée. Lorsque le grand-duc Michel eut renoncé à la couronne, notre seule politique possible était de soutenir le Gouvernement provisoire dans sa lutte contre le Soviet. Ce dernier, par sa propagande socialiste, semait la démoralisation dans l'armée; et bien que la plupart de ses membres fussent d'avis de continuer la guerre, ceux de l'extrême-gauche préconisaient la paix à tout prix. La prompte reconnaissance du Gouvernement provisoire était donc, à mon avis, nécessaire; mais lorsque, le 18 mars, Milioukoff aborda la question, je lui notifiai que, avant d'agir en vertu de l'autorisation qui m'avait été donnée, il me fallait recevoir l'assurance que le nouveau gouvernement était déterminé à continuer la guerre jusqu'au bout, et à rétablir la discipline dans l'armée. Milioukoff me donna cette assurance, mais me déclara que ceux qui partageaient le pouvoir avec lui étaient contraints d'agir avec précaution, à cause des extrémistes; quant à lui-même, sa position, affirmait-t-il, était difficile. Suspect pour avoir soutenu la canditature du grand-duc Michel au trône, il se voyait dans l'obligation de faire des concessions, ou d'abandonner sa fonction. Il me demanda quel parti je préférais qu'il prît. Le premier, répondis-je sans hésitation.

L'ambassadeur des États-Unis fut le premier à reconnaître officiellement, le 22 mars, le Gouvernement provisoire — ce dont il s'est toujours montré très fier. Quant à moi, je dus, pendant quelques jours, garder le lit par suite d'un refroidissement, et ce ne fut que dans l'après-midi du 24 que je pus me lever et aller, avec mes collègues de France et d'Italie, au ministère, où le prince Lwoff et tous les membres du Gouvernement provisoire nous attendaient. En ma qualité de doyen, je dus prononcer le premier discours. Après avoir exprimé ma satisfaction d'entrer en relation avec eux et leur avoir donné l'assurance de mon appui pour tout ce qui concernait le resserrement de notre alliance et la conduite de la guerre, je poursuivis :

« A cette heure solennelle où une nouvelle ère de progrès et de gloire s'ouvre devant la Russie, il est plus que jamais

nécessaire de ne pas laisser les yeux se détourner de l'Allemagne. Car le triomphe de l'Allemagne aura pour suite l'écroulement de ce beau monument que le peuple russe vient d'élever à la Liberté. La Grande-Bretagne tend la main au Gouvernement provisoire, persuadée que ce dernier, fidèle aux engagements pris par ses prédécesseurs, fera tout son possible pour mener la guerre à une fin victorieuse, en veillant surtout au maintien de l'ordre et de l'unité nationale, à la reprise du travail normal dans les usines, à l'instruction et à la discipline dans l'armée. Oui, messieurs les Ministres, si aujourd'hui j'ai l'honneur de vous apporter le salut d'une nation amie et alliée, c'est parce que mon Gouvernement aime à croire que, sous votre haute direction, la Nouvelle Russie ne reculera devant aucun sacrifice et que, solidaire de ses Alliés, elle ne déposera pas les armes avant que ces grands principes de droit, de justice et de liberté, dont nous avons pris la défense, soient fermement établis. »

Mes deux collègues prirent également la parole, puis Milioukoff, au nom du Gouvernement provisoire, nous assura qu'il avait la ferme intention de tenir les engagements pris par ses prédécesseurs, de respecter les alliances conclues par eux, et de continuer la guerre jusqu'à la victoire finale.

Ma déclaration fut, en somme, bien accueillie. Un journal cependant me fit observer que je n'avais pas le droit de tenir le même langage aux représentants de la « Russie Libre » qu'aux « suppôts du Tsar ».

Ceux de mes lecteurs qui ont eu la patience de me suivre dans mon étude des étapes successives de la révolution russe, jusqu'au jour où nous reconnûmes officiellement le Gouvernement provisoire, ne manqueront pas, j'en ai la conviction, de reconnaître combien on est mal fondé à m'accuser d'avoir prêté la main à cette révolution. Beaucoup de personnes, néanmoins, croient encore que j'en fus le premier inspirateur et que j'en déclanchai les ressorts. Et même, depuis mon retour en Angleterre, qui eut lieu au commencement de 1918, cette accusation a pesé sur moi sans que j'aie jamais pu parvenir à la rejeter. Quelques-uns de mes anciens amis russes me soupçonnent encore, et il en est qui m'ont tourné le dos, me tenant pour responsable des malheurs

qui se sont accumulés sur leur pays et sur leur empereur.

Les histoires qui circulent sur la part que j'aurais prise à la révolution sont aussi nombreuses que ridicules. Comme exemples typiques, les deux qui suivent suffiront.

Au printemps de 1919, j'étais, un jour, allé à Marlborough House pour voir un de mes anciens et plus chers amis, Arthur Davidson, dont beaucoup d'entre nous déplorent la mort. Il était justement en train de me dire que certains hauts personnages n'étaient pas éloignés d'ajouter foi à ces mauvais bruits, lorsqu'un de mes amis russes, qui était de la suite de l'impératrice Marie, entra dans la pièce. Après échange de saluts, je lui demandai si lui aussi me soupçonnait d'avoir prêté la main à la révolution.

— Ma foi, répondit-il, il est difficile de ne pas le croire, après tout ce qu'en ont dit les journaux.

Comme j'insistais pour savoir ce que les journaux avaient la bonté de dire de moi :

— J'ai lu, dit-il, dans l'un d'eux que, lorsque les victimes de la révolution furent enterrées au Champ-de-Mars, vous assistiez à la cérémonie, suivi de tous les membres de l'ambassade revêtus de leurs uniformes, que vous aviez prononcé, en cette circonstance, un discours où vous célébriez la Révolution, que vous aviez enfin terminé, en exprimant l'espoir que l'Angleterre suivrait bientôt l'exemple de la Russie et se débarrasserait de son roi.

— Vraiment, répliquai-je, c'est un peu fort! Si vous, Russes, vous croyez à une pareille histoire, vous pouvez croire à tout! Est-ce que vous supposez que, en admettant que j'aie prononcé un semblable discours, on m'eût conservé comme ambassadeur à Petrograd, et qu'à mon retour à Londres, j'eusse été gracieusement reçu par mon Souverain?

Il ne put nier la valeur de cet argument et s'avoua convaincu.

L'autre anecdote est encore plus comique. Elle fut contée, très sérieusement, à un déjeuner à Londres, en 1918, par un ancien diplomate — mort maintenant — et me fut répétée par une dame, qui se trouvait à ce déjeuner.

— Buchanan, dit ce personnage, s'était aperçu que l'influence allemande dominait à un point tel la Cour impériale

que le seul espoir de maintenir la Russie dans la guerre et de prévenir une paix séparée était de fomenter une révolution. Il s'aboucha donc avec les socialistes avancés et, méconnaissable grâce à un faux-nez et à une fausse barbe, assista aux réunions révolutionnaires.

Étant donné que je ne parle pas le russe, ce déguisement eût peut-être été insuffisant.

Ces histoires ne méritent pas même d'être commentées, mais je ne puis passer sous silence les accusations plus graves et plus précises que l'on formule contre moi dans des articles et dans des lettres que reproduisit le presse de différents pays.

Dans cet ordre d'idées, il me suffira de prendre pour texte un des plus récents de ces articles qui, grâce à la réputation universelle de la revue dans laquelle il parut, a attiré plus particulièrement l'attention. J'en fus tout d'abord avisé par un homme, qui occupa jadis une situation élevée dans le corps diplomatique français. Il vint me prier fort aimablement de lui dire la vérité sur le rôle que j'avais joué dans la révolution, afin d'être à même de combattre l'impression défavorable que cet article avait produite dans certains milieux parisiens, en ce qui concerne la politique russe du gouvernement anglais.

Au mois de juin de l'année dernière, la *Revue de Paris* commença la publication d'une série d'articles de la princesse Paley, veuve du grand-duc Paul, intitulée : *Mes Souvenirs de Russie.*

On y put lire ce qui suit :

L'ambassade d'Angleterre, sur des ordres de Lloyd George, était devenue un foyer de propagande. Les Libéraux, prince Lvoff, Milioukoff, Rodzianko, Maklakoff, Goutchkoff, etc..., s'y retrouvaient constamment. C'est à l'ambassade d'Angleterre qu'il fut décidé d'abandonner les voies légales et de s'engager dans le chemin de la révolution. Il faut dire que, dans tout cela, Sir George Buchanan, ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd, assouvissait des rancunes personnelles. L'empereur ne l'aimait pas et il était avec lui de plus en plus froid, surtout depuis que l'ambassadeur d'Angleterre frayait avec ses ennemis personnels. La dernière fois que Sir George demanda une audience, l'empereur le reçut debout, sans le prier de s'asseoir. Buchanan jura de se venger, et, comme il était très lié avec un jeune couple grand-ducal, il eut un instant l'idée de faire une révolution

de palais. Mais les événements dépassèrent ses prévisions, et lui et lady Georgina se détournèrent de leurs amis déchus sans la moindre pudeur. On racontait à Pétersbourg, au début de la révolution, que Lloyd George, apprenant la chute du tsarisme en Russie, se frotta les mains en disant : « Un des buts de guerre de l'Angleterre est atteint. »

Que la princesse Paley soit douée d'une très vive imagination, ce n'est pas un secret pour moi, et je ne puis que la féliciter de son *chef-d'œuvre.*

En parcourant, il y a quelques mois, des lettres anciennes, j'en trouvai une que j'avais écrite, en décembre 1914, à lord Carnock, qui était alors sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, au sujet de la situation sur le front russe. J'y parlais du pessimisme, qui régnait en certains milieux et, à titre d'exemple, je lui relatais une histoire qui circulait beaucoup à cette époque.

Le grand-duc Nicolas, disait-on, était dans un tel état de dépression qu'il passait la majeure partie de son temps à genoux devant ses Icones, en déclarant que Dieu l'avait abandonné. J'ajoutais que cette histoire n'était que pure invention et qu'elle m'avait été contée par Paléologue à la suite d'un dîner qu'il avait fait, à Tsarkoie, chez la comtesse Hohenfelsen — devenue depuis princesse Paley. Son salon avait la réputation d'être un nid à cancans; je ne suis donc guère surpris de la voir aujourd'hui travestir aussi radicalement mes actes.

N'ayant aucunement l'intention de m'abriter derrière des instructions venues de Londres, je puis dès maintenant déclarer que j'accepte toute la responsabilité de l'attitude de l'Angleterre vis-à-vis de la révolution.

Ce fut d'après mes avis qu'agit le gouvernement anglais. Il va sans dire que je n'ai jamais encouragé la propagande révolutionnaire; quant à M. Lloyd George, il a trop à cœur les intérêts de notre pays pour m'avoir jamais autorisé à fomenter, en pleine guerre mondiale, une révolution de palais. Il est parfaitement exact que j'ai reçu à l'ambassade les chefs libéraux que nomme la princesse Paley, car, en ma qualité d'ambassadeur, il était de mon devoir de me tenir en contact avec les chefs de tous les partis. De plus les idées

libérales avaient ma sympathie, et je m'étais fait préciser, par Rodzianko, avant ma dernière entrevue avec le tsar, les buts des libéraux. Ils n'avaient pas, tant que la guerre durerait, l'intention de faire la révolution. Au contraire, ils avaient montré une patience et une discrétion telles que le gouvernement impérial considéra la Douma comme une quantité négligeable, et s'imagina qu'il pouvait la traiter sans ménagements. Lorsque la révolution éclata, la Douma tenta de la contenir, en la soumettant au seul organisme russe qui fut légalement constitué. En majorité, ses chefs étaient monarchistes. Rodzianko, jusqu'au dernier moment, avait espéré sauver l'empereur en rédigeant pour lui un manifeste — qu'il n'aurait eu qu'à signer — accordant une Constitution. Goutchkoff et Milioukoff avaient tous les deux soutenu la candidature du grand-duc Michel à la succession impériale. Maklakoff, orateur des plus brillants, était également monarchiste. Je me souviens que, lors d'un déjeuner offert par Terechtchenko — alors ministre des Affaires étrangères — à Kerensky, Maklakoff excita la colère de ce dernier en disant : « J'ai toujours été monarchiste. — Et maintenant? » s'exclama Kerensky en le menaçant du doigt. Au lieu de répondre, Maklakoff se mit à flétrir ceux qui, tant que l'empereur était tout-puissant, avaient rampé devant lui, et qui s'étaient proclamés ardents républicains, lorsque son étoile avait décliné.

Je ne me reproche aucunement d'avoir cultivé l'amitié de ces hommes. Il est vrai que je fus désappointé lorsqu'ils se montrèrent, au moment de la crise, incapables d'en assumer la direction; mais je dois reconnaître qu'ils se virent en face de difficultés colossales et que, malheureusement, aucun d'eux n'était un sur-homme.

Je voudrais en outre rappeler à la princesse Paley que les véritables auteurs de la révolution furent des gens tels que Raspoutine, Stürmer, Protopopoff, et madame Wirobouwa. Ceux-là, je fis en sorte de les tenir à distance, tandis que madame Wirobouwa — seule et directement responsable de l'influence que prit Raspoutine sur l'impératrice — fut, aussi bien, si je ne me trompe, que d'autres disciples du Saint, reçue chez la princesse en invitée de marque. On m'a

même dit que la princesse Paley eut au moins une entrevue avec Raspoutine.

Quittant pour un instant la princesse Paley, je vais expliquer brièvement mon attitude pendant la crise. J'avais été d'accord avec les chefs de la Douma en soutenant que le cours des opérations militaires ne devait pas être compromis par une crise grave à l'intérieur; et ce fut afin d'éviter cette catastrophe qu'à maintes reprises, je crus devoir avertir l'empereur du danger qu'il courait. De plus, toute considération purement militaire mise à part, je croyais que c'était par une évolution progressive, et non par une révolution, que la Russie pouvait être sauvée. Avec ses millions de paysans incultes, elle n'était pas assez mûre pour se lancer tout d'un coup dans un régime parlementaire semblable au nôtre. Je n'étais pas non plus de ceux qui voyaient dans une république le remède à tous les maux dont elle souffrait. Jusqu'à ce que l'instruction ait pénétré les masses russes, elles ne pourront se passer d'un chef énergique, pas plus que ne le purent leurs ancêtres salves qui, au IXe siècle, leur pays étant abandonné au désordre, demandèrent aux Vikings du Nord de venir les gouverner. J'étais plutôt partisan, comme je le dis un jour à l'empereur, d'une autocratie bienveillante, combinée avec une politique de décentralisation et de déconcentration. L'autonomie devait, à mon avis, commencer par le bas, et non par le haut; et ce n'était qu'après avoir appris à gérer leurs provinces que les Russes pourraient enfin devenir capables d'administrer les affaires de l'Empire.

Alors que la Révolution avait détruit tout l'édifice impérial sans laisser aucun espoir de le reconstruire; alors que l'empereur, abandonné de tous sauf d'une poignée de fidèles, avait été contraint d'abdiquer; alors qu'aucun de ses innombrables sujets n'avait songé à lever le doigt pour le défendre, que pouvait faire un ambassadeur, sinon donner son appui au seul gouvernement capable de combattre les tendances subversives des Soviets et de mener la guerre jusqu'au bout? C'est dans le Gouvernement provisoire que l'empereur lui-même put voir le seul espoir de la Russie; et, inspiré par l'amour pur et désintéressé qu'il avait pour son pays, c'est à ce gouvernement que, dans son dernier ordre du jour,

il supplia les troupes d'obéir aveuglément. Je lui donnai, dès le début, mon appui loyal; mais ma position était difficile, car mes relations antérieures avec la famille impériale m'avaient rendu suspect. Ce fut Hugh Walpole, chef de notre propagande, qui, attirant mon attention sur ce fait, me demanda de témoigner, par des déclarations chaleureuses à une réunion publique, où je devais prendre la parole, que j'étais complètement du côté de la révolution. Je le fis donc. Mais si je parlai avec émotion de la liberté nouvelle acquise par la Russie — liberté qui déjà dégénérait en licence — ce fut pour faire accepter plus facilement mon appel au maintien de la discipline dans l'armée, et mon conseil de combattre les Allemands, au lieu de fraterniser avec eux. Mon seul but était de maintenir la Russie en guerre avec l'Allemagne.

Si, comme mes détracteurs veulent le faire croire, j'étais réellement responsable de la révolution, je ne puis que faire remarquer qu'en ce cas, mes services eussent été bien mal appréciés, car il ne s'était pas passé deux mois que j'étais catégoriquement désavoué par l'organe officiel du Conseil des Délégués des Ouvriers et des Soldats. Dans un article publié le 26 mai 1917, ce journal déclare : « Aux premiers jours de la révolution, le grand changement fut, par beaucoup, regardé comme le triomphe du parti de la guerre. De ce point de vue, on a dit que la révolution russe fut due aux intrigues de l'Angleterre, et considéré l'ambassadeur anglais comme son promoteur. Mais, ni par sentiment, ni par inclination, Sir George Buchanan n'est coupable du triomphe de la liberté en Russie. »

Différente en cela de mes autres détracteurs, la princesse Paley m'a rendu un service dont je lui suis reconnaissant.

Je m'étais souvent demandé quelle pouvait être la raison qui m'avait amené à fomenter la révolution russe; et elle a la bonté de me la faire connaître : l'empereur ne m'aimait pas; à ma dernière audience, il m'avait reçu debout; il ne m'avait pas offert de m'asseoir! Quoi de plus naturel, après un pareil traitement, que *pour assouvir mes rancunes personnelles*, je fisse mon possible pour amener une révolution de palais avec l'intention de mettre le grand-duc Cyril sur le trône; et que, m'apercevant que cette substitution était

impraticable, j'eusse *lâché* le grand-duc et me fusse décidé pour une révolution populaire?

Jusqu'à présent, j'avais eu plutôt l'impression que, en dépit de ma franchise de langage, l'empereur avait pour moi de la sympathie... Évidemment je m'étais trompé. La princesse Paley était avec lui sur un pied d'intimité tel que Sa Majesté lui avait sans aucun doute fait part de ses sympathies et de ses antipathies en ce qui concernait les ambassadeurs accrédités auprès d'Elle. Mais ce que ne sait pas la princesse Paley, c'est que, pour ma part, et sans m'inquiéter d'ailleurs de ce que l'empereur pouvait penser de moi, je lui étais personnellement dévoué, et que ce fut la crainte d'une révolution de palais qui, précisément, me fit l'avertir du danger qu'il courait d'être assassiné.

Je puis pardonner beaucoup à une femme qui a cruellement souffert, qui, au cours de la révolution bolcheviste, a perdu son mari et un fils doué des plus aimables et des plus brillantes qualités; elle a ma sympathie entière. Mais moi aussi, j'ai eu mes chagrins; et ce que je ne puis lui pardonner, c'est le manque de sensibilité dont elle fait preuve en accusant ma femme défunte d'avoir, *sans la moindre pudeur*, tourné le dos à ses amis dès qu'ils furent tombés. Ma femme n'a jamais tourné le dos à ceux qui avaient besoin d'aide ou de sympathie. Elle serait sans doute encore de ce monde si, depuis le commencement de la guerre jusqu'à sa dernière maladie, elle n'avait excédé ses forces en secourant des Russes de toutes les classes de la société, qu'ils fussent des soldats blessés, ou des réfugiés sans ressources.

Mais la princesse Paley ayant cité un cas particulier et nous ayant accusés, ma femme et moi, d'avoir abandonné nos anciens amis, le grand-duc et la grande-duchesse Cyril, je vais lui dire ce que, en réalité, nous avons fait.

Au cours d'une des premières conversations que l'ambassadeur de France et moi avions eue avec Milioukoff, celui-ci exprima le désir de nous voir cesser de fréquenter les membres de la famille impériale. Je lui répondis immédiatement qu'il m'était impossible de faire droit à sa requête. Quand ils étaient tout-puissants, les membres de la famille impériale n'avaient eu que des bontés pour moi, et je n'allais

pas maintenant leur tourner le dos. De plus, je lui rappelai que la grande-duchesse Victoria (femme du grand-duc Cyril) était une princesse anglaise et que, si cela était nécessaire, je la prendrais sous ma protection. En l'occurrence, elle n'en eut pas besoin, car le grand-duc Cyril fut un des premiers à reconnaître la révolution et à arborer le drapeau rouge. Dans la suite, j'allai voir la grande-duchesse Xenia et mon ami le grand-duc Nicolas Michaelowitch. Je fis également, accompagné de ma femme, plusieurs visites à la grande-duchesse Victoria, que ma femme, un jour, emmena promener en voiture.

Quelques semaines plus tard, les relations que j'avais continué à entretenir avec les membres de la famille impériale furent de notoriété publique; les journaux s'en emparèrent, et l'on me fit comprendre que je devais ou cesser ces visites ou m'en aller. Ma femme écrivit donc à la grande-duchesse, lui expliquant que, dans ma position officielle, je n'avais pas le choix et que je devais me conformer aux désirs du Gouvernement provisoire. Son Altesse Impériale répondit, dans une lettre charmante, qu'elle comprenait parfaitement, et qu'elle espérait que nous pourrions nous voir en des circonstances plus heureuses.

Je ne sais qui parvint, dans l'intervalle, à nous brouiller; mais, un an plus tard, dans une interview qu'il accorda en Finlande à un journaliste anglais, le grand-duc me reprocha de lui avoir, après la révolution, battu froid, à lui et à la grande-duchesse; ce qui, ajouta-t-il, « n'est ni beau ni brave de sa part ».

Nous étions alors en Angleterre et, en dépit de cette accusation peu amicale et injustifiée, ma femme, apprenant que les enfants du grand-duc manquaient de nourriture saine, lui envoya quelques caisses de provisions. Le seul remerciement qu'elle en eut fut un accusé de réception de la gouvernante.

Dans le numéro suivant de la même Revue, la princesse Paley écrivit :

Le roi d'Angleterre, inquiet pour son cousin germain — l'empereur — et pour sa famille, télégraphia aux Souverains par l'entremise de Buchanan, de partir au plus vite pour l'Angleterre, où la famille

trouverait un asile tranquille et sûr. Il ajoutait que l'empereur d'Allemagne faisait serment de ne pas faire attaquer par ses sous-marins le navire qui transporterait la famille impériale. Que fait Buchanan au reçu de la dépêche, qui était un ordre? Au lieu de la remettre au destinataire — comme c'était son devoir — il va consulter Milioukoff, qui lui conseille de ne pas donner suite à ce télégramme. La plus élémentaire honnêteté, surtout dans un « pays libre », était de remettre la dépêche à qui elle était destinée. Dans son journal *Les Dernières Nouvelles*, Milioukoff a avoué que tout cela était exact et que Sir George Buchanan l'avait fait sur sa demande et « par égard pour le Gouvernement provisoire ».

Poussée par ses sentiments d'animosité personnelle, la princesse Paley a, de propos délibéré, donné des faits une version absolument inexacte.

Je ne fus jamais chargé par le roi de remettre à l'empereur un télégramme lui conseillant de venir au plus tôt se réfugier en Angleterre. Le seul télégramme que Sa Majesté ait adressé à l'empereur Nicolas après son abdication, fut envoyé par l'intermédiaire du général Hanbury Williams, notre attaché militaire au Quartier Général. Et dans ce télégramme il n'y avait pas un mot relatif au voyage de l'empereur en Angleterre. L'empereur étant déjà parti pour Tsarkoie lorsque le télégramme arriva à Mohileff, le général Hanbury me le fit parvenir en me demandant de le lui remettre. Or, ce dernier était alors absolument prisonnier dans son palais, et, pas plus à mes collègues qu'à moi, il n'était permis, pour quelque raison que ce fût, de communiquer avec lui. Le seul moyen qui me restait était donc de prier Milioukoff de faire tenir tout de suite le télégramme à l'empereur.

Après avoir consulté le prince Lwoff, Milioukoff y consentit. Le jour suivant, 25 mars, il me dit qu'à son grand regret, il ne pouvait tenir sa promesse. Les extrémistes, déclara-t-il, étaient absolument opposés à l'idée que l'empereur pût quitter la Russie; et le gouvernement craignait que les termes du télégramme ne fussent mal interprétés et ne servissent d'argument en faveur de la détention de l'empereur. J'objectai qu'il était impossible de voir la moindre intention politique dans la dépêche. Rien de plus naturel que le roi d'Angleterre tînt à faire savoir à l'empereur qu'il était avec

lui de cœur, et que les malheurs qui l'accablaient ne pouvaient en aucune façon altérer ses sentiments d'amitié et d'affection. Milioukoff me répondit que, personnellement, il comprenait parfaitement cela, mais que, étant donné que d'autres pourraient y trouver un sens tout différent, il valait mieux, pour le moment, que le télégramme ne fût point remis.

Par la suite, je reçus des instructions, d'après lesquelles je n'avais plus à m'occuper de cette question..

Indépendamment de la princesse Paley, d'autres personnes ont insinué que ni le Gouvernement anglais, ni moi, n'avons fait ce que nous aurions pu pour faire sortir de Russie le tsar. Aussi vais-je brièvement exposer ce qui s'est réellement passé.

Le 21 mars, je demandai à Milioukoff s'il était vrai, comme on l'avait dit dans la presse, que l'empereur, qui se trouvait alors au Grand Quartier Général, eût été arrêté? Il répondit que ce n'était pas tout à fait exact. Sa Majesté avait été « privée de sa liberté » — touchant euphémisme — et devait être conduite à Tsarkoie sous la garde d'une escorte fournie par le général Alexeieff. Je lui rappelai donc que l'empereur était grand ami et proche parent du roi d'Angleterre, ajoutant que je serais heureux de recevoir l'assurance que l'on prendrait pour sa sécurité toutes les précautions nécessaires. Milioukoff me donna cette assurance. Il n'était pas d'avis que Sa Majesté partît pour la Crimée, ainsi qu'elle l'avait proposé tout d'abord. Personnellement, il eût préféré que le tsar restât à Tsarkoie jusqu'à ce que ses enfants fussent suffisamment remis de leur rougeole pour pouvoir gagner l'Angleterre. Il me demanda ensuite si nous avions pris des mesures pour leur réception. Sur ma réponse négative, il me dit qu'il désirait fort que l'empereur quittât au plus tôt la Russie. Il saurait gré, par conséquent, au Gouvernement anglais d'offrir un asile à l'Empereur et d'accompagner cette offre de l'engagement de ne pas lui permettre de quitter l'Angleterre avant la fin de la guerre.

Je télégraphiai immédiatement aux Affaires étrangères. Le 23 mars, j'informai Milioukoff que le roi et son gouvernement seraient heureux d'accéder à la demande du Gouvernement provisoire et d'offrir à l'empereur et à sa famille

un refuge. Ils espéraient que Leurs Majestés en profiteraient pendant la durée de la guerre. J'ajoutai que, si l'offre était acceptée, le Gouvernement provisoire aurait, naturellement, à subvenir à leurs besoins. Tout en m'assurant qu'on leur servirait une large pension, Milioukoff me pria de ne point faire connaître au public que l'initiative de ces négociations avait été prise par le Gouvernement provisoire. J'exprimai ensuite l'espoir qu'on organiserait, sans perdre de temps, le voyage de la famille impériale à Port-Romanoff. Nous nous en rapportions, dis-je, au Gouvernement provisoire pour que toutes les mesures nécessaires fussent prises pour la protection des membres de la famille du tsar, et je l'avertis que, si un malheur leur arrivait, le Gouvernement provisoire se verrait discrédité aux yeux du monde civilisé.

Le 26 mars, Milioukoff me dit qu'on n'avait pas encore soumis la question de ce projet de voyage à l'empereur, car, avant de le faire, il fallait vaincre l'opposition des Soviets; qu'en tous cas, les souverains ne pourraient partir avant que leurs enfants fussent guéris.

Plus d'une fois, on m'affirma qu'il n'y avait rien à craindre au sujet de l'empereur... Nous ne pouvions rien faire de plus. Nous avions, sur la demande du Gouvernement provisoire, offert un asile à l'Empereur; mais l'opposition des Soviets, que Milioukoff espérait vainement surmonter, devenant plus acharnée, il n'osa assumer la responsabilité du départ et revint sur la parole donnée.

Nous aussi, nous devions compter avec nos extrémistes, et il nous était impossible de prendre l'initiative de cette mesure sans être soupçonnés d'arrière-pensées.

Eussions nous insisté d'ailleurs pour qu'on permît à l'empereur de se réfugier en Angleterre que notre insistance eût été vaine, car les ouvriers avaient menacé d'arracher les rails devant son train. Nous ne pouvions prendre aucune mesure pour le protéger dans le trajet de Pétrograd à Port-Romanoff : ce devoir incombait au Gouvernement provisoire. Mais, comme il n'était plus maître chez lui, le projet échoua complètement.

SIR GEORGE BUCHANAN

Ancien ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd.

NOUVELLES LETTRES INTIMES[1]

Mademoiselle Renan,
chez monsieur le comte André Zamoyski,
Nouveau-Monde, Varsovie. Pologne.

Paris, 16 décembre 1848.

Excellente sœur,

Que les intervalles de notre correspondance me paraissent longs, depuis que je m'étais habitué à voir chaque semaine quelques mots de toi! Ton silence et la lettre récente de mademoiselle Ulliac m'ont fait conclure que ta santé était enfin rétablie, ou du moins que l'amélioration dont tu m'assurais dans chacune de tes lettres continue lentement. Et pourtant, nos journaux parlent toujours du choléra comme sévissant à Cracovie. Quant à Varsovie, si quelque chose pouvait faire comprendre le mur de séparation qui existe entre le pays que tu habites et le nôtre, c'est le silence qu'ils ont tenu, faute de renseignements sans doute, sur les ravages du fléau dans cette ville. A peine parlaient-ils d'un fait qui, en temps ordinaire et dans un pays européen, eût été un événement.

Voilà donc la grande folie accomplie, chère amie! Louis-Napoléon Bonaparte est président de la République française.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars.

Il est certes difficile d'être plus désintéressé que je ne le suis dans cette affaire. J'avais une antipathie naturelle pour Cavaignac, à tel point que je n'ai pas voulu le faire bénéficier de ma voix et que j'ai préféré me donner le plaisir innocent de voter pour Lamartine. J'en suis presque fâché à la vue de ce qu'on nous prépare. Quel avenir, grand Dieu! Cela va être pis que sous la Restauration. On donne pour certaine la nomination de M. de Falloux au ministère de l'Instruction Publique. Imagines-tu la portée d'un tel acte? M. de Falloux, tu le sais, n'est qu'à une nuance de celle de M. de Montalembert. Ce qu'il y aurait de plus désirable, ce serait qu'ils fussent assez imprudents pour frapper un grand coup; alors nous leur ferions une croisade en règle. Mais ils s'en garderont, ils nous mineront sourdement, ils nous épargneront des persécutions qui seraient des titres à valoir à la prochaine révolution. Rien ne peut dépeindre la débâcle du parti Jeune-Université (École normale, Liberté de Penser, etc.). La plupart de ces jeunes gens avaient voulu faire les personnages publics, et s'étaient fort avancés en articles de journaux, brochures, discours de clubs, etc. Certes, je peux m'en laver complètement les mains; car j'ai toujours trouvé cette misérable petite action de détail indigne de l'homme intellectuel. Le vrai penseur a une mission bien plus haute. Il doit s'adresser aux idées, chercher à modifier le tour d'imagination généralement répandu; mais mépriser ces misérables questions de personne. Je souffre vivement toutefois de voir l'échec que vont recevoir de cette plate restauration les idées libérales. Et si un tel régime devait durer, j'en souffrirais plus que personne, car je suis engagé, et je suis résolu à marcher hardiment, sauf les conseils de prudence, pour lesquels tu peux compter sur moi. Si la réaction *intellectuelle* (je parle de celle-là seulement) était trop forte, il se pourrait que je rompisse le silence, et qu'interrompant mes arides recherches, je reprisse un cadre que je manie et remanie depuis fort longtemps (je t'en ai parlé, je crois; je le désigne par ces mots : De l'avenir de la science), afin de dire hautement et largement ma pensée. Je ne le ferais qu'au cas où je serais sûr qu'un vif écho me répondrait dans un monde assez étendu.

Une nouvelle société d'actionnaires vient d'être formée pour notre revue[1], l'ancienne ayant été dissoute, par suite du dissentiment sur la direction. M. Lamartine est en tête de la nouvelle liste. Ces messieurs m'ont proposé d'y figurer en changeant en une action de 500 francs les sommes qui m'étaient dues pour les articles que je leur ai donnés. J'ai accepté; c'est, je crois, un très mauvais placement au point de vue financier, mais je n'y devais point regarder avec ces messieurs qui m'ont accueilli avec tant d'empressement et de bienveillance. On se réunit tous les jeudis soirs chez Jules Simon. J'y vais quelquefois. Ce n'est pas précisément une société de mon goût; Jules Simon lui-même n'est pas l'homme idéal que j'aime et dont je trouve tant de traits chez M. Cousin, M. Burnouf et même M. Garnier, mais enfin nous sympathisons sur une foule de points, et je trouve parmi eux une franchise et un libéralisme de très bon aloi, joints à beaucoup d'esprit.

L'avenir, ces jours-ci, m'attriste beaucoup. On a mis les rênes de la France, la direction de la pensée entre les mains d'une masse aveugle, arriérée de deux ou trois siècles, et la sotte bourgeoisie, qui a peur de ses propres principes laissera faire. Car elle préfère ses écus à ses principes et à la culture intellectuelle. Je crains beaucoup plus la barbarie cette fois que je ne la craignais en face du débordement démocrate-socialiste. La majorité est trop lourde pour gouverner; la majorité ne voit que repos, bien-être, sécurité. Or, repos, bien-être, sécurité sont inconciliables avec le progrès. Celui-ci ne s'obtient qu'en sacrifiant un peu des premiers. Pour faire marcher l'humanité, il faut la traîner; elle est naturellement lourde et endormie. Le rôle des minorités est de la secouer, de l'empêcher de prendre trop ses aises, car elle s'y corromprait. C'est ce rôle des minorités qu'on a rendu terriblement difficile par cette grande absurdité du suffrage universel. Rendre l'humanité digne d'une telle institution devrait être le but de tout gouvernement, et le crime du régime déchu est d'avoir fait tout le contraire; mais la lui donner avant le temps, c'est pure folie, et nous allons en éprouver les tristes conséquences.

1. La *Liberté de Penser*, fondée d'abord par Jules Simon et Jacques.

Je continue activement mes thèses; c'est un immense travail et des plus arides; mais je suis certain qu'il aura du prix au moins aux yeux des personnes qui en seront les juges. Il m'en coûte infiniment de renfermer dans ce cadre étroit mon activité intellectuelle, qui est maintenant à sa plus grande énergie. Les travaux accessoires dont j'entremêle mon œuvre du moment ne me soulagent même pas suffisamment. Que je te voudrais près de moi! Cette pensée me poursuit sans cesse; elle résume tous les besoins de mon cœur.

J'ai éprouvé ces jours-ci une affliction des plus vives. Il vient d'arriver un terrible accident à mon excellent ami Berthelot. Il travaillait cette année au laboratoire de chimie de M. Pelouze; mais cette ardeur à chercher, qui est le trait de son esprit, ne put se contenter des heures régulières. Il voulut faire dans sa chambre une suite d'expériences fort dangereuses. Après s'être blessé plusieurs fois et malgré mes supplications (car je connaissais sa maladresse), il s'obstina à continuer. Enfin un accident plus grave que les autres a failli, il y a quelques jours, lui coûter la vie. Il est maintenant rétabli, mais un de ses yeux est presque perdu, et il est bien à craindre que peu à peu cet œil ne s'éteigne entièrement. Cet admirable jeune homme me parlait encore sur son lit de souffrance des découvertes qu'il croyait avoir faites dans l'expérience qui lui a coûté si cher, et ne paraissait préoccupé que du soin de les continuer! Adieu, excellente amie. Écris-moi bientôt, j'ai besoin de ta voix douce et chérie, car, je ne sais pourquoi, je suis triste.

Tout à toi, chère sœur.

Paris, 29 décembre 1848.

Excellente sœur,

Tu me demandais une prompte réponse pour calmer les inquiétudes que t'avaient fait concevoir sur l'état de notre pays des nouvelles inexactes. Bien que des récits plus véridiques aient dû les faire cesser, je ne veux pas tarder néanmoins à t'écrire. C'est, d'ailleurs, je t'assure, une de mes joies les plus vives de trouver une affection comme la tienne dans le sein de laquelle je puisse épancher sans réserve ma pensée et mon

cœur. Que je souffre de te voir, en ce qui concerne l'état de notre patrie, le jouet du premier nouvelliste extravagant ou ennemi! Au nom du ciel, ne crois rien que ce que tu verras dans le *Journal des Débats*. Je suis loin sans doute de te donner cette feuille comme un juge impartial; mais enfin sa publicité lui interdit les canards trop excentriques. J'en suis à me demander ce qui a pu faire voir au voyageur qui t'a alarmée quelques symptômes analogues aux fatales journées dans le grand acte que la France vient d'accomplir avec tant de calme et si peu d'enthousiasme. Depuis juin, l'esprit politique est mort dans le peuple; il ne songe plus qu'à vivre. Sans doute, il s'opère en ce moment un immense mouvement d'idées. Mais nul, je t'assure, ne songe à tenter de sitôt l'expérience des armes. Le premier coup d'État, la première *illégalité* (pour parler au point de vue sur lequel tu insistais avec tant de vérité dans ta dernière lettre) viendra, j'en suis sûr, du parti conservateur ou rétrograde. Malheur à lui, s'il réussit! L'expérience a prouvé qu'un gouvernement qui agit en son nom personnel est en France la chose la plus facile à renverser, mais qu'un pouvoir qui n'est que la représentation nationale elle-même est invincible. Quel gouvernement eût résisté aux journées de Juin? et la République y a résisté. Si j'étais montagnard, je souhaiterais un empire ou une restauration, car il est certain que dans un ou deux ans, plus peut-être, on aurait beau jeu; au contraire, cette majorité personnifiée est un roc inébranlable, une vraie borne. Pour peu qu'un gouvernement ait d'autocratie, il est si facile de faire croire qu'il ne représente pas le pays; au lieu que dans l'état actuel, il n'y a pas moyen d'argumenter là-dessus.

Je souhaite vivement, pour ma part, qu'on renonce à l'agitation de la rue et à l'émeute (qui est bonne aussi à son jour) pour ouvrir la lice à la lutte des esprits. Le grand effet de la révolution de Février aura été de poser des problèmes auparavant inaperçus, d'éveiller les esprits, de faire éclore des idées nouvelles. Rien de tout cela n'est encore mûr : il y a plus. Les idées d'avenir se sont, comme lors de notre première révolution, présentées avec un cortège repoussant, en mauvaise compagnie et sous des formes hideuses. Par un étrange contresens, des idées d'humanité et de fraternité se sont alliées à des

souvenirs de terreur! De pauvres fous ont cru se montrer *avancés* en reculant à 93, je dis aux jours néfastes de 93, et on a confondu avec eux les vrais avancés, ceux qui sont pénétrés de la sainteté de l'humanité, et aspirent à substituer à l'iniquité actuelle un état plus juste et plus heureux. Je me creuse la tête pour trouver ce qu'il y a de commun entre de telles idées, toutes pleines de religion, de douceur, d'amour et les tristes souvenirs de l'époque passée. L'œuvre de tout ce qu'il y a maintenant d'intelligent en France doit être de changer ce tour superficiel d'imagination, de détruire cette fatale association, de faire qu'en montrant l'avenir on ne se reporte plus effrayé vers le passé. Ce doit être de montrer les idées nouvelles, non plus sous l'image du cynisme, de la haine, d'une populace ameutée, mais sous les traits de l'idéal et de la morale, embellies par la poésie, appuyées sur la raison, et de montrer dans cette voie nouvelle une littérature nouvelle, une philosophie nouvelle, une morale nouvelle, un idéal nouveau, et, pour des initiés, un Dieu nouveau. Le jour n'est pas loin où le vieux parti conservateur égoïste, celui que quelquefois je me laisse aller à appeler (improprement, je l'avoue) le parti bourgeois, les satisfaits matérialistes financiers du vieux régime, le jour, dis-je, n'est pas loin, où ce parti sera réduit à une telle nullité, à une telle incapacité de produire quoi que ce soit, qu'il tombera de lui-même, comme une bourse vide, qu'il mourra de bêtise bien plus que de mort violente. Nul plus que moi ne respecte les générations de leur vivant, si elles consentaient au rôle de momies. Je ne trouve même pas mauvais qu'elles ne prennent pas le ton nouveau; nous autres, nous aurons un jour à réclamer la même indulgence. Le vieillard n'est pas ridicule pour conserver le costume de son temps; au contraire, cela lui donne un air original et vénérable qu'on aime, et qu'il perd, s'il cherche à prendre des airs de jeunesse et à suivre les modes du jour. Celui qui s'est moulé dans une forme roide et cassante ne peut s'en débarrasser et (quoique nous ne concevions pas comment cela pourra arriver), il est bien probable qu'un jour aussi nous prononcerons l'anathème contre l'avenir au nom de ce que nous aurons considéré comme la perfection. Ainsi donc respect à tout ce qui a été beau, à tout ce qui a servi le progrès! Mais

que ce respect ne soit pas une chaîne. Où serions-nous, si les Cousin, les Villemain, les Guizot, n'avaient poussé à la roue? Pourquoi nous refuserait-on ce qu'on leur a accordé? Combien d'ailleurs, parmi les hommes de cette magnifique couvée, qui prit la toge virile en 1815, ont continué à marcher sans s'arrêter : Michelet, Lamartine, Lamennais, Quinet, Pierre Leroux, lui-même (à ce nom, je crains tes anathèmes; mais je respecte tout ce qui est original et pour lors même que je suis dissident)! Mais malheur à qui avait vingt ans en 1830! Celui-là est entré dans le monde sous les influences de Mercure, et si son âme n'a noblement réagi, et ne s'est formée dans la tristesse et la colère, celui-là ne peut comprendre le beau, le divin, le désintéressé, celui-là est exclu du royaume du ciel.

Que ne puis-je te faire assister au prodigieux mouvement qui s'opère maintenant dans les esprits! Sans doute, il y a une puissante résistance, organisée par des hommes dont je ne nie pas la capacité, tous enchaînés au passé par leurs intérêts pécuniaires ou par des théories préconçues. Mais toute la jeunesse intelligente, comme tous les hommes indépendants, entrent à pleine voile dans les idées d'avenir. Parmi mes connaissances, je n'en vois qu'un ou deux qui se rattachent au passé et songent à la résistance. Un jeune homme, appartenant à une famille aristocratique, à qui j'ai donné des leçons et qui fait maintenant son droit, m'assurait hier encore que tous les jeunes gens sérieux entraient avec enthousiasme dans la voie nouvelle, et que c'étaient seulement la jeunesse des estaminets et des cafés, ceux qu'on appelle en langage d'école les *viveurs*, qui se refusaient au dogme nouveau de la fraternité. Cela se conçoit. Il y a quelques jours, chez M. Garnier (qui est lui-même fort prononcé pour le sage progrès), je voyais le même fait se dessiner d'une manière frappante. Mais là il y avait d'un autre côté une résistance acharnée, haineuse, et avouant avec cynisme le plus hideux égoïsme. J'y ai entendu une femme distinguée soutenir, je dirai presque *prêcher* les idées nouvelles avec l'entraînement d'une foi religieuse et produire sur ceux qui l'entouraient une vive impression. Pour le dire en passant, les femmes seront le plus puissant appui du socialisme; elles seront pour lui ce qu'elles ont été

pour le christianisme naissant, plus que les apôtres. Car elles sentent plus vivement, elles ont plus de vérité; quand un homme prêche une doctrine, il faut se demander avant tout s'il ne joue pas un rôle; cela n'a pas lieu pour la femme. C'est avec peine sans doute que je vois le socialisme prendre une forme religieuse, et par conséquent étroite, contre laquelle il faudra ultérieurement réagir. Ma conviction est qu'une religion durable est impossible en face du développement de l'esprit critique, si puissant chez les modernes. Au bout de quelques années, la forme dogmatique, qui autrefois résistait des siècles, sera percée à jour. Nous autres philosophes, nous voudrions que tout ceci se fît rationnellement et grandement. Mais les masses ne sont pas philosophes, il faut leur laisser leurs formes étroites, mais puissantes, nécessaires au moins pour créer. Ensuite viendra le travail épuratoire et critique.

Si tu étais parmi nous, que tu étudierais tout cela avec intérêt! Ta force de raison te rangerait sans doute parmi les philosophes; tu resterais en dehors de toute forme sectaire; comme nous, tu refuserais de porter aucun nom, un nom est une limite, et quand on me demande si je suis socialiste, je réponds résolument : non. Je suis homme raisonnable et sensible; tout ce qui est raison et humanité est ma loi. D'ailleurs, parfaitement d'accord avec les socialistes pour les tendances et les principes théoriques, je crois tous les moyens qu'ils proposent chimériques et contraires au but qu'ils veulent atteindre. L'avenir résoudra le problème d'application, ou plutôt (disons-le, quoique ce soit triste à dire) la brutalité des faits s'en chargera. Voilà comme se tranchent les questions de l'humanité. Nous voudrions abattre les obstacles tout doucement et sagement. Mais la sotte résistance provoque un effroyable déluge où ceux qui attaquent, ceux qui résistent, ceux qui détruisent, ceux qui bâtissent, sont roulés pêle-mêle. Dieu soit loué! quand l'orage a cessé, l'obstacle est détruit, et le champ est libre pour recommencer. Que tous les raisonnements et toutes les politiques sont faibles contre ces forces-là!

Ainsi l'abîme appelle un plus profond abîme;
Qu'y faire ? La raison n'a que le choix du crime.
Faut-il que le bien cède et recule à jamais?
Faut-il vaincre le mal à force de forfaits?

Devant ces changements, le cœur du juste hésite;
Malheur à qui les fait, heureux qui les hérite!

O Jocelyn, Jocelyn! ton âme est la mienne! Un de mes plus sensibles déplaisirs est de songer que tu vois un journal qui apprécie M. de Lamartine comme un vulgaire intrigant. En général, ma bonne amie, je souffre beaucoup de voir un prisme entre toi et nous. Je ne te demande pas d'être d'un avis, mais de suspendre tout jugement. Ceci est de la pure critique. Je conçois que nous devons être souverainement ridicules, quand nous jugeons d'après nos vues personnelles les affaires d'Allemagne ou de Pologne. En vérité, chère amie, es-tu dans une meilleure position pour juger de nos affaires? Car enfin le meilleur œil du monde ne peut bien voir à travers des verres qui défaçonnent les objets.

Je me laisse aller à te dire tout, chère amie, même dans une forme que je me permets rarement, comptant sur ta haute intelligence. N'y a-t-il absolument aucun moyen de te faire parvenir des imprimés, sous forme de commission, ou par l'entremise du consul? J'ai plusieurs choses que je veux te faire lire, et je vois que le *Journal de l'Instruction publique* ne te parvient pas.

Je t'enverrais entre autres un article sur le *Cosmos* que j'ai inséré dans la *Liberté de Penser* et où j'ai rendu compte du deuxième volume traduit par un de mes amis, M. Galuski. L'objet du deuxième volume est tout historique. C'est le *Cosmos dans la conscience humaine*, où l'histoire des idées que l'homme s'est faites de l'univers aux diverses époques de son développement : « Reflet du monde extérieur dans l'imagination de l'homme. — Poésie de la nature chez tous les peuples. — Peinture de paysages, son histoire. — Histoire du goût de la nature, du site pittoresque. — Phases diverses du développement progressif de l'idée de l'univers. — Bassin de la Méditerranée : point de départ; commerce et navigation antiques; Alexandre, les Ptolémées; l'empire romain; les Arabes; découvertes du xve et xvie siècles achevant l'idée du Cosmos. » Le deuxième volume est inférieur au premier pour l'unité et la majesté de l'ensemble et de l'exposition. Mais il est plein de documents inappréciables et de vues particulières pleines d'originalité.

pour le christianisme naissant, plus que les apôtres. Car elles sentent plus vivement, elles ont plus de vérité; quand un homme prêche une doctrine, il faut se demander avant tout s'il ne joue pas un rôle; cela n'a pas lieu pour la femme. C'est avec peine sans doute que je vois le socialisme prendre une forme religieuse, et par conséquent étroite, contre laquelle il faudra ultérieurement réagir. Ma conviction est qu'une religion durable est impossible en face du développement de l'esprit critique, si puissant chez les modernes. Au bout de quelques années, la forme dogmatique, qui autrefois résistait des siècles, sera percée à jour. Nous autres philosophes, nous voudrions que tout ceci se fît rationnellement et grandement. Mais les masses ne sont pas philosophes, il faut leur laisser leurs formes étroites, mais puissantes, nécessaires au moins pour créer. Ensuite viendra le travail épuratoire et critique.

Si tu étais parmi nous, que tu étudierais tout cela avec intérêt! Ta force de raison te rangerait sans doute parmi les philosophes; tu resterais en dehors de toute forme sectaire; comme nous, tu refuserais de porter aucun nom, un nom est une limite, et quand on me demande si je suis socialiste, je réponds résolument : non. Je suis homme raisonnable et sensible; tout ce qui est raison et humanité est ma loi. D'ailleurs, parfaitement d'accord avec les socialistes pour les tendances et les principes théoriques, je crois tous les moyens qu'ils proposent chimériques et contraires au but qu'ils veulent atteindre. L'avenir résoudra le problème d'application, ou plutôt (disons-le, quoique ce soit triste à dire) la brutalité des faits s'en chargera. Voilà comme se tranchent les questions de l'humanité. Nous voudrions abattre les obstacles tout doucement et sagement. Mais la sotte résistance provoque un effroyable déluge où ceux qui attaquent, ceux qui résistent, ceux qui détruisent, ceux qui bâtissent, sont roulés pêle-mêle. Dieu soit loué! quand l'orage a cessé, l'obstacle est détruit, et le champ est libre pour recommencer. Que tous les raisonnements et toutes les politiques sont faibles contre ces forces-là!

Ainsi l'abîme appelle un plus profond abîme;
Qu'y faire ? La raison n'a que le choix du crime.
Faut-il que le bien cède et recule à jamais?
Faut-il vaincre le mal à force de forfaits?

Devant ces changements, le cœur du juste hésite;
Malheur à qui les fait, heureux qui les hérite!

O Jocelyn, Jocelyn! ton âme est la mienne! Un de mes plus sensibles déplaisirs est de songer que tu vois un journal qui apprécie M. de Lamartine comme un vulgaire intrigant. En général, ma bonne amie, je souffre beaucoup de voir un prisme entre toi et nous. Je ne te demande pas d'être d'un avis, mais de suspendre tout jugement. Ceci est de la pure critique. Je conçois que nous devons être souverainement ridicules, quand nous jugeons d'après nos vues personnelles les affaires d'Allemagne ou de Pologne. En vérité, chère amie, es-tu dans une meilleure position pour juger de nos affaires? Car enfin le meilleur œil du monde ne peut bien voir à travers des verres qui défaçonnent les objets.

Je me laisse aller à te dire tout, chère amie, même dans une forme que je me permets rarement, comptant sur ta haute intelligence. N'y a-t-il absolument aucun moyen de te faire parvenir des imprimés, sous forme de commission, ou par l'entremise du consul? J'ai plusieurs choses que je veux te faire lire, et je vois que le *Journal de l'Instruction publique* ne te parvient pas.

Je t'enverrais entre autres un article sur le *Cosmos* que j'ai inséré dans la *Liberté de Penser* et où j'ai rendu compte du deuxième volume traduit par un de mes amis, M. Galuski. L'objet du deuxième volume est tout historique. C'est le *Cosmos dans la conscience humaine*, où l'histoire des idées que l'homme s'est faites de l'univers aux diverses époques de son développement : « Reflet du monde extérieur dans l'imagination de l'homme. — Poésie de la nature chez tous les peuples. — Peinture de paysages, son histoire. — Histoire du goût de la nature, du site pittoresque. — Phases diverses du développement progressif de l'idée de l'univers. — Bassin de la Méditerranée : point de départ; commerce et navigation antiques; Alexandre, les Ptolémées; l'empire romain; les Arabes; découvertes du xve et xvie siècles achevant l'idée du Cosmos. » Le deuxième volume est inférieur au premier pour l'unité et la majesté de l'ensemble et de l'exposition. Mais il est plein de documents inappréciables et de vues particulières pleines d'originalité.

J'ai vu M. Cousin il y a quelques jours. Cet homme est si étendu, si multiple qu'il ne se ressemble jamais à lui-même deux jours de suite. Cette fois, il m'a fait une impression tout autre. Il venait d'obtenir de M. Freslin de très importants arrêtés relatifs aux agrégés des facultés, et était tout préoccupé de ses plans d'organisation; il ne m'a parlé que de cela deux heures durant avec sa verve habituelle. Dieu me garde de le regretter! J'aime cet homme comme un père, bien plus certes que ceux qui sont ses disciples officiels. La *Liberté de Penser* ne s'est pas, à mon avis, montrée assez reconnaissante envers lui. Dans un article regrettable, M. Jacques a presque renié sa paternité, la trouvant compromettante pour le moment. C'est moi qui, dans un article philosophique, ai parlé de lui de la façon la plus convenable, et qui ai hautement assuré toute l'admiration que je professe pour ce grand homme. Ces passages ont été remarqués. Adieu, excellente amie; l'espace me manque, mais tu sais combien je t'aime.

E. RENAN

Mademoiselle Renan,
chez M. le comte André Zamoyski.
Nouveau-Monde, Varsovie. Pologne.

Paris, 27 janvier 1849 [1].

Je n'ai point encore achevé la lecture de ta lettre, chère amie, et je sens le plus impérieux besoin de répondre aux premières pages, qui font naître en moi un sentiment que jamais, non, jamais, je n'avais éprouvé. Quoi! tu as douté de mon cœur, tu as pu prendre pour toi et pour notre excellent frère, cette âme si rare, des mots trop durs peut-être pour ceux mêmes à qui ils s'appliquent, mais qui certes ne peuvent se rapporter aux deux âmes qui me sont les plus chères, à celle surtout que, seule entre toutes les femmes, j'aime et j'admire. O Henriette! ma bien-aimée, ce qui m'afflige, je t'assure, ce n'est pas ce contre-sens en lui-même, ce qui me désole, c'est qu'il ait été possible, et qu'après de si longues années du commerce le plus intime que deux âmes puissent avoir

1. La lettre d'Henriette à laquelle répond celle-ci est malheureusement perdue.

l'une avec l'autre, un tel malentendu ait pu survenir entre nous, c'est que tu n'aies pas trouvé dans la conscience que tu dois avoir de mon cœur de quoi suppléer à ce que mon expression avait de défectueux. N'est-il pas trop évident qu'en frappant d'anathème les hommes qui sont entrés dans la vie politique en 1830, je n'ai pu parler que de ceux qui ont eu une vie politique? Grand Dieu! est-ce de l'âme la plus sympathique que je devais attendre cette judaïque littéralité, qui ne sait pas suppléer au demi-mot et rectifier ce qui serait inexact dans son sens trop général! En sommes-nous donc sur le terrain de ces sottes controverses, où on ne cherche qu'à prendre son interlocuteur dans ses mots, et à rétorquer contre lui des paroles incomplètes, dont le supplément se devine? Quoi! Tu as pu croire un instant que ton frère, auquel tu as bien voulu parfois accorder quelque bon sens et quelque pénétration, ait pu dire une sottise comme celle-là : *Tous* ceux qui ont eu tel âge en telle année sont de mauvais cœurs. O Henriette! Henriette! quelle exégèse! N'est-il pas plus clair que le jour que l'année 1810, comme les autres, a vu naître de pures et belles âmes, que les influences du régime de Juillet, quelles qu'elles aient pu être (ce n'est pas la question) ont été nulles et par leur bien, et par leur mal, sur l'immense majorité de ceux qui ont traversé ce régime? Enfin, ma bonne amie, comment as-tu pu appliquer à des personnes complètement étrangères à la politique des mots qui ne s'appliquent trop évidemment qu'aux hommes politiques? Notre frère par exemple... Certes, cet excellent ami, avec sa vie retirée, son esprit droit et peu inquiet, aurait pu traverser des régimes de toutes les couleurs, sans qu'il en fût rien résulté pour sa belle et bonne âme. Et tu me reproches son affection, tu me rappelles ses larmes, comme si j'avais besoin de preuve de son amitié. Et toi, amie bien-aimée, toi sur qui se concentre en moi tout ce que Dieu a mis dans le cœur de l'homme pour la femme, tu m'argumentes ton amitié. O Henriette! Henriette! et moi je suis obligé de t'argumenter pour te dire que je ne crois pas que ton cœur est un cœur de Mercure. Et tu restes sur ce thème trois pages durant, et du premier instant, tu n'as pas compris ma proposition sous sa forme exagérée, comme c'est un peu mon défaut. Eh bien! écoute, voici tout ce que

j'ai voulu dire, crois-moi au moins cette fois. Mon opinion est que 1830 a été une période défavorable pour entrer dans la vie intellectuelle et politique (et par là je n'entends pas l'acte d'avoir une opinion dans les choses intellectuelles ou politiques, mais, pour parler net, le rôle d'écrivain ou d'homme d'État), eh bien, donc, je crois que 1830 a été un mauvais moment pour débuter dans la carrière d'écrivain et d'homme d'État. Car on n'a pas eu sous les yeux, dans les années suivantes, rien de fort et d'original, mais seulement quelque chose de calme, pâle, peu élevé; une petite vie assez peu propre à agrandir. Cette opinion, prise comme une pure critique, ne renfermerait même pas un blâme contre le régime de Juillet, car ce sont souvent les régimes calmes, réguliers, les régimes qui donnent sécurité et attirent l'esprit sur de petits soins et de petits intérêts, qui sont les moins favorables au grand développement intellectuel, qui ne végète puissamment que sous l'orage (voir Athènes, Rome, les républiques italiennes, Dante, notre XVIe siècle). Mais, au fond, cette assertion n'est pour moi qu'un fait, celui-ci : tous nos hommes éminents sont de la portée de 1815, nous ne voyons pas que celle de 1830 ait rien produit; de là, la mort complète de notre littérature, et l'affaissement général des esprits qui se manifeste de toutes parts. Et ce sont des idées de cet ordre que tu as été tourner en reproches personnels? Mais tout le contexte n'était-il pas assez clair? Voici un tour plus sérieux peut-être, et sur lequel je vais m'expliquer avec plus de sang-froid, car la question de cœur et d'amitié est désormais mise de côté.

Ton esprit, me diras-tu, a été formé sous ces influences; or, je n'hésite pas à te dire que je te place dans cette sphère plus élevée où de hautes influences peuvent agir; oui, je te place parmi les pensées qui comptent. Ma proposition s'appliquait donc à toi? Non, mon Henriette, non, mille fois non, et si tu me le permets, je vais te faire l'analyse psychologique de ton attachement au régime de Juillet. Tu as embrassé ce régime comme le résultat naturel de la noble révolution qui renversa la Restauration. Tu n'as jamais envisagé ce régime que par son beau côté, en tant que représentant la liberté et l'ordre, critiquable certes, même à ce point de vue, sur une foule d'actes de détail (cela est inévitable, de l'aveu de tous),

mais enfin, dessinant assez bien sa ligne générale. Puis quand sont venues les mauvaises années, quand le vieillard s'affaissant sur des espérances surannées ne vit plus devant lui qu'un soin de dynastie, quand il devint sourd à tous les conseils (et dis-je ici autre chose que les témoins les moins suspects, le prince de Joinville, par exemple, dans ses lettres publiées), quand une *cour*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus antipathique à la France actuelle, apparut tous les jours de plus en plus envahissante, enfin, quand on vit reparaître, traits pour traits, la Restauration, moins cette espèce d'air de majesté qu'elle avait par droit de naissance, alors tu n'étais plus parmi nous, tu étais dans un pays où le régime qui nous étouffait eût pu passer pour l'âge d'or. Rends-moi justice, longtemps avant la révolution de Février, ne te parlais-je pas dans le même sens? Certes, voilà plus qu'il n'en faut, je crois, pour expliquer comment la plus belle âme et l'esprit le plus élevé a pu avoir de la sympathie pour un régime qu'elle n'a connu que par ce qu'il avait d'honorable. M. Garnier, par exemple, celui-là, grâce à Dieu, n'est pas et ne se vante pas d'avoir été républicain de la veille. Et pourtant, M. Garnier est à mes yeux le type de l'inflexible honnêteté. Aussi je craindrais de passer à tes yeux pour un démocrate enragé, si je te citais les deux paroles que je l'ai entendu, avant Février, lancer contre Guizot, devant ceux qui étaient le plus étroitement liés à la politique du ministre, Saint-Marc Girardin, Nisard, etc., qui ne répondaient pas mais riaient. M. Burnouf encore, le vendredi 25 février, le jour où nous nous rencontrâmes tous deux seuls devant la porte de notre salle au Collège de France, transformé en place de guerre, je l'ai vu verser des larmes, tandis que nous gravissions les barricades pour regagner notre domicile, et me dire d'un air triste, en lisant sur les murs des proclamations où on invitait le peuple à ne pas quitter ses armes : « *Nous* n'avons pas fait comme cela en Juillet. » Crois-tu donc que j'aie pu un instant maudire des hommes pour lesquels je professe la plus haute estime? Non, mon amie, fais-moi la grâce d'apporter à mes paroles ces rectifications de la bonne foi, sans lesquelles tout discours n'est qu'un tissu de sottises. Si je disais : « Malheur à celui qui, né vers 1700, est mort quelques années avant la Révolution; car celui-là a vécu dans le siècle

le plus radicalement dépourvu d'idéal, celui-là a pu croire que le mouvement de l'humanité n'est qu'intrigues de cour et tactique militaire, que la création poétique n'est qu'un mécanisme artificiel, etc. », je dirais certes une phrase acceptable; et pourtant, quelle absurdité, grand Dieu! si on la prenait à la lettre, si on appliquait cette malédiction à ceux qui ont traversé ce siècle immoral sans le connaître, M. Rollin par exemple, à ceux qui ont noblement réagi contre lui, comme Jean-Jacques, ou même, si on l'appliquait trop exclusivement aux vrais représentants de ce siècle, à Voltaire, par exemple, à Voltaire, dont pour ma part je reconnais la paternité, tout en faisant mes réserves.

T'ai-je prouvé mon étrange thèse, chère Henriette? T'ai-je prouvé que je n'ai pas pu songer à lancer contre toi l'anathème des mauvais cœurs? Se peut-il qu'une fois dans notre vie tu m'aies mis sur un pareil terrain? En vérité, je ne puis le prendre au sérieux, et le sentiment de profonde douleur que j'ai éprouvé, en lisant tes premières pages, se change en un rire inextinguible. En y réfléchissant, je trouve cela si drôle, que je ne puis croire que toi-même tu n'en ries pas de ton côté. Il est bien sûr au moins que nous en rirons un jour ensemble.

— J'ai achevé la lecture de ta lettre, et j'y trouve encore, chère amie, ces désolants malentendus, et toujours de ces malentendus qui me font peine, parce que j'y vois je ne sais quelle mauvaise humeur qui prend à dessein les choses de travers. Par quel monopole, par quelle iniquité, me demandes-tu, ai-je réussi à sortir de la misère? Suis-je coupable d'avoir empêché ma vieille mère d'aller mourir à l'hôpital, d'avoir été pour mon frère la providence terrestre? Et tu ajoutes : « Oui, me répondras-tu, peut-être avec Pierre Leroux, puisque tu l'admires. » Réfléchis à ce mot, ma bonne amie, et demande-toi si jamais une sœur a adressé à un frère, une amie à un ami, un reproche plus dur. Car enfin supposer que j'aie pu répondre *oui* à une telle question, c'est me dire que je suis un fou et un méchant. Je ne discute pas sur ceci, car en vérité, ai-je posé le moindre principe qui ait pu t'autoriser à m'attribuer une telle absurdité? — Il y a plus; j'ai lu Pierre Leroux un peu plus que tu n'as pu le faire, et, bien que je n'aie nul intérêt à faire son apologie, je dois dire que

Pierre Leroux n'eût pas répondu *oui* à une telle question, que cet homme, presque aliéné d'esprit, mais d'un si admirable cœur, n'aurait que de l'admiration pour ton dévouement. Et d'ailleurs, eût-il ajouté cette folie à tant d'autres, je n'en serais pas, je crois, responsable. Tu prétends que je l'admire; faut-il en conclure que je me fasse solidaire de toutes ses rêveries? J'admire dans le passé bien d'autres fous sublimes, sans être tenté de me faire leur disciple. J'admire Platon, sans songer à réaliser son immorale République, bien pire assurément que celle de Pierre Leroux et même de Fourier. J'admire les fondateurs du christianisme, tout en haussant les épaules sur leurs rêveries théurgiques et leurs grossières superstitions. Je dois même dire que l'expression *admire* est trop forte pour Pierre Leroux. Je l'estime comme une âme assez forte pour avoir préféré au réel ce qu'elle considère comme la vérité. Un homme qui a marché l'égal des Guizot, des Cousin, des Villemain, qui eût pu comme eux arriver à son jour, et qui a préféré rester dans la plus profonde misère pour le culte de sa pensée (et cela sous le règne de l'argent), cet homme-là, dis-je, est digne du *respect* de tous ceux qui attachent encore un sens au mot vertu. Que ses idées soient étranges, folles même, que sa critique et son érudition atteignent le dernier degré du ridicule (il en est ainsi), je respecte au moins une personnalité assez forte pour absorber si puissamment une vie. C'est là l'apôtre, l'apôtre est à moitié fou, les gens pratiques le regardent comme idiot, parce qu'il n'a d'œil que pour le ciel; le critique, sans se faire son disciple, tout en reconnaissant l'égarement inséparable d'une telle position intellectuelle, le respecte profondément comme une des plus énergiques manifestations des puissances de la nature humaine. Henriette, il te manque une certaine impartialité, une certaine largeur ou tolérance, qui fait à toute chose sa part, qui ne s'attache à rien exclusivement, qui n'est d'aucun parti (tu es d'un parti, toi), mais qui voit dans chacun une part de vérité à côté d'une part d'erreur, qui n'a pour personne ni exclusion ni haine, parce qu'elle voit la nécessité de tous ces mouvements divers et le droit qu'a chacun d'eux, par la part de vérité qu'il possède, de faire son apparition dans le monde. L'erreur n'est pas sympathique à l'homme; l'erreur n'est pas dangereuse; elle

ne peut rien; une erreur dangereuse est une contradiction aussi bien qu'une vérité dangereuse. Car une pure erreur ne provoquerait de la nature humaine, qui après tout est bien faite, que dégoût et sentiment du ridicule. Ce qui fait le prosélytisme, ce qui entraîne le monde, ce sont les vérités incomplètes, partielles, les choses envisagées par un seul côté, avec négation du reste. C'est cette négation qui est l'erreur. Ce qu'un système affirme, c'est sa part de vérité; ce qu'il nie, c'est sa part d'erreur. Il n'erre que parce qu'il *exclut* ce qui n'est pas lui. L'erreur n'est que l'exclusion, la partialité, la négation de ce qu'on n'est pas. Le critique est celui qui prend toutes les affirmations, et qui, embrassant toutes choses, n'a d'exclusion pour aucune; et c'est pour cela que le critique est peu fait pour le prosélytisme. Car ce qui est partiel est plus fort; les hommes ne se passionnent que pour ce qui est incomplet, ou pour mieux dire, la passion, les attachant exclusivement à un objet, leur ferme les yeux sur tout le reste. C'est l'éternelle duperie de l'amour, qui ne voit au monde que son objet. Amour exclusif est le parallèle de haine et d'anathème. C'est là ce qu'on appelle l'*éclectisme*, dans le bon sens. Voilà ce que disait M. Cousin dans ses beaux jours de jeunesse. Voilà ce que tu embrasseras avec la puissance de ta ferme intelligence, sitôt que de retour parmi nous, tu seras rendue au commerce vivant de notre mouvement intellectuel.

Un autre malentendu qui me fait peine encore, c'est que tu me jettes toujours comme objection les noms et les actes de ceux qui ont paru depuis février sur la scène politique, dont quelques-uns sont des noms odieux. Tu as l'air de supposer que j'ai avec eux quelque solidarité. Or, ne t'ai-je pas mille fois répété que je n'avais nulle sympathie pour ces hommes, que je n'envisageais jamais la question sous ce côté? Les questions de principe m'occupent seules. Il n'y a que Lamartine auquel je tienne parce qu'il est la personnification de mon idéal.

— Je relis encore ta lettre, ma bonne amie, chacune de tes lignes demanderait de ma part une page de réponse. Mais voici encore quelques passages que tu vas me permettre aussi de te citer à toi-même. « S'il m'a plu de placer en autrui le but de toutes mes espérances, de faire de toi le centre de ma

vie, cette douce et si chère *imprudence* ne t'engage en rien » et ailleurs, tu reviens à diverses reprises sur ces espérances déçues, cette confiance trompée... Mais tu as donc résolu de me percer le cœur!... Mon exégèse, chère amie, n'est pas aussi sévère que la tienne. Je veux interpréter tes paroles, et suppléer de mon cœur à ce que ne dit pas ta lettre. Je suis convaincu que tu n'as pu douter un instant de mon amitié, je dirai mieux, de ma probité. Car que serais-je si je t'étais infidèle?... Non, tu n'as pu le penser. Tu as voulu dire sans doute que tu n'espères plus entre nous deux une pleine harmonie intellectuelle. Eh bien! cette pensée, excellente amie, je ne puis davantage l'accepter. Il y a sans doute entre nos deux esprits (et je m'en réjouis pour le temps où nous vivrons ensemble), il y a, dis-je, entre nos deux esprits, de grandes différences dans lesquelles l'âge et l'expérience du monde ont une large part. Ton esprit exact et ferme, ton caractère aristocratique (dans le bon sens), ton admirable netteté, ton sens pratique si éminent, te rendent peu sympathique aux innovations hasardées et à tout ce qui sent l'exagération. Tout ce qui est hardi, aventureux, peu raisonné, te déplaît. J'ai vu d'ailleurs peu d'esprits aussi dogmatiques que le tien, c'est-à-dire affirmant avec plus de fermeté ce qu'ils tiennent pour vrai. J'ai moins de fixité dans l'esprit, mon imagination m'emporte fort souvent, tout ce qui me paraît humain et sensible m'entraînerait sans examen, si je n'y prenais garde. Chez toi, l'examen est la première chose, chez moi, il ne vient qu'après le premier jugement porté par le cœur. De là une exagération générale dans mon expression. Il m'est extrêmement difficile de ne dire que juste ma pensée. Cela a de l'avantage pour le style, et à vrai dire, combien d'écrivains ne valent que par là! Je vaux par ailleurs, je le dis sans modestie ni vanité, mais j'avoue bien aussi que ce petit côté d'exagération et de verve a une bonne part dans ma manière. Cela me passera probablement, et je jure du fond de mon cœur, qu'il n'y entre aucun calcul de charlatanisme. Il y a donc entre nos deux natures d'esprit de grandes différences, mais ces différences ne sont-elles pas précisément la condition d'un commerce vivant et intime? On n'aime pas son semblable, on aime son égal. Qu'est-ce qui attire l'homme

vers la femme et la femme vers l'homme? les qualités que chacun d'eux n'a pas. Cela est si vrai que l'homme aime d'autant plus la femme qu'elle est plus femme, et que la femme aime d'autant plus l'homme qu'il est plus homme. D'ailleurs, je ne crois nullement que, quand nous serons réunis, nous demeurions en désaccord sur des questions essentielles. Notre dissentiment à quatre cents lieues de distance, n'a rien d'étonnant, et d'ailleurs, à vrai dire, nous ne nous rencontrons pas sur les mêmes objets. Tu blâmes ce que je ne loue pas; je loue ce que tu ne blâmes pas. Suppose que nous soyons tous deux sur la colline qui domine Tréguier, au pied de la tour de Saint-Michel. Tu regardes du côté de la mer, et moi du côté de la terre. « Je vois des champs, des vallées, une rivière, une petite ville sur le penchant, une montagne dans le lointain, dirais-tu. » — Et moi : « Je vois un clocher, des couvents, des maisons entourées de jardins, des navires et la mer. » Si une altercation s'élevait entre nous, pour savoir qui voit bien et qui voit mal, un tiers survenant pourrait sagement nous conseiller de regarder du même côté. Il est infiniment probable que nous verrions alors de la même manière.

N'avais-je pas raison par exemple de te mettre en garde contre toutes les nouvelles que tu ne verrais pas dans les journaux français, quand je vois par le supplément de ta lettre qu'on a pu t'alarmer sérieusement par des *puff* comme celui-ci : le canon tiré pour une dispute de marchands de vin, dont j'avais à peine pour ma part entendu parler. Tu ne veux juger que les faits, dis-tu, eh bien ! chère amie, ce témoignage-là, je le récuse encore. Il faut juger le résultat final, ou pour mieux dire, il faut l'attendre. Les émigrés de 91 prétendaient aussi qu'ils ne jugeaient que sur les faits. Mais certes qui n'aurait jugé la révolution d'alors que par les faits, l'aurait bien mal jugée, et comment en effet, la jugèrent tant d'hommes éminents de l'Allemagne? Certes, je suis loin de te comparer, excellente amie, toi qui adores la France, à ses plus mortels ennemis, exilés de leur patrie par haine contre elle. Je veux dire seulement qu'il ne faut pas juger les révolutions par les faits de détail. Ainsi jugée, que serait celle de 89? Un amas de crimes. Que serait celle de 1830? des barricades suivies d'une

curée. Que serait celle de 48? Des barricades élevées par des gamins, suivies de pitoyables pugilats et d'une pluie de sang. Voilà les révolutions vues à la loupe. Vues de haut, au télescope, quelle différence! Ce sont les grands pas de l'humanité, les jours critiques de sa vie, les ébranlements d'Encelade, se tournant d'un côté sur l'autre, quand l'Etna pèse trop fort.

Tu me recommandes la prudence dans ce que j'écris, excellent conseil, chère amie. Mais je vais, je t'assure, te rassurer. Je n'écris plus absolument que dans le *Journal de l'Instruction publique* et la *Liberté de penser*. Le premier étant le journal officiel du ministère, je ne peux, tu penses bien, y commettre de compromettantes hardiesses. Et quant à la *Liberté de penser*, ses rédacteurs ont tout intérêt à ne pas se rendre impossibles. J'y prends d'ailleurs fort souvent le pseudonyme ou l'anonyme. J'ai résolu de faire l'essai dont je t'avais parlé sous le titre de : *De l'avenir de la science*, titre qui est devenu mauvais avec les modifications que j'ai fait subir à mon plan. Je l'ai soumis à M. Egger qui l'a fort approuvé. Si tu avais besoin d'être rassurée sur ce nouvel essai, voici le gage le plus sûr que je puisse t'offrir, chère amie. Je compte lui donner la forme d'une lettre adressée à M. Eugène Burnouf, comme à mon idéal scientifique, à celui qui a confirmé à jamais ma vocation à la science. Tu comprends bien que je n'irai pas lui débiter des impertinences. J'attends toutefois à lui en parler, que je puisse lui présenter plusieurs pages, afin qu'il prenne une idée de l'ouvrage. Cette question de forme n'est même pas, je dois le dire, tellement arrêtée que je ne me réserve de revenir sur ce point, si quelques idées refusaient absolument de se prêter à ce cadre. Je te donnerai dans ma prochaine lettre la table analytique des paragraphes. Je me suis assuré que Joubert, l'éditeur philosophique avec lequel j'ai eu plusieurs fois affaire pour des articles tirés à part de la *Liberté de penser*, acceptera le manuscrit à de bonnes conditions. Et dussé-je faire les avances, elles ne dépasseront pas 5 à 600 francs; que dis-je? peut-être pas 400 francs, que je serai assuré de couvrir par la vente. M. Egger, qui s'entend très bien en librairie, m'a assuré que j'en écoulerais environ 500 exemplaires. D'ailleurs, j'envisage ce premier essai beaucoup moins comme une spéculation commerciale

que comme un premier titre, une première manifestation de ma pensée intime. C'est pour cela que je désire l'émettre avant mes thèses. Ma vie ne sera jamais absorbée par une érudition aride et sans vie. Je ne veux pas être confondu dans la foule de ces grimauds de compilateurs qui passent leur vie sans remuer une idée. Je veux dire dès le début le sens que j'attache à la science, comment elle est à mes yeux inséparable de la philosophie, comment elle n'a de valeur que par la philosophie qu'elle renferme, comment la science est une religion, sacrée au même titre qu'elle, puisque seule elle peut résoudre à l'homme le grand problème des choses, etc. Ce sera une profession de foi scientifique, mon *Discours de la Méthode*, mon *Novum Organum*. Je voudrais que l'effroyable réaction intellectuelle à laquelle nous sommes en proie sous ce néo-féodal M. de Falloux continuât jusqu'à la publication. Cela lui donnerait un petit venin d'opposition et d'actualité fort prisé en France. Malheureusement, cela ne sera pas, à moins que pis n'arrive. Jules Simon, que je vis jeudi dernier, nous assura que les batteries contre le ministère auraient un immanquable succès les premiers jours de la semaine prochaine. Je ne puis te dire à quelle exaspération tout ce parti est en proie. On complote beaucoup, et des choses de toutes sortes. L'agitation est d'ailleurs assez vive dans Paris. Le légitimisme ne cache plus ses batteries, M. de Falloux marche à visage découvert, et c'est lui qui est l'âme du cabinet. Il se peut qu'avant un mois les coups de fusil recommencent. Je te répète, chère amie, quoi que tu apprennes, ne crains rien pour moi. Je serai pour les révolutions de l'avenir, ce que j'ai été pour celles du passé, spectateur curieux, rien de plus. Et ce que je dis pour les coups de fusil, je le dis pour les manifestations de toute espèce et pour quelque but que ce soit, même contre Henri V. Ma petite nature retirée et peu communicative me rend insupportables ces masses où disparaît l'individualité personnelle.

Quelle longue et douce causerie, excellente sœur! Oui, *douce*, en ses dernières pages, car le sentiment pénible, qui résulte pour moi de la lecture de ta lettre, s'efface aussitôt que j'ai causé quelques instants avec toi. Cela me fait penser aux joies de l'avenir. L'espace me manque complètement

pour te parler des faits importants survenus au département de l'Instruction Publique. D'ailleurs, on peut se demander s'ils auront quelque suite.

Lundi soir. — Étrange journée, telle que nous n'en avions pas eu depuis les jours néfastes de juin. Partout des canons, des troupes se croisant, le rappel, l'alerte sur tous les visages, ces bizarres accoutrements, qui ne nous font plus rire depuis que nous y sommes habitués, sabres suspendus sur de vieux habits râpés, mines grotesques, le fusil sur l'épaule, uniformes de fantaisie. Et pourquoi tout cela? C'est une énigme. Je viens de voir le journal du soir. Il semble que ce soit un 18 brumaire avorté. Les sympathies pour l'assemblée et la République sont universelles. Ce soir, toutes les troupes sont rentrées. Il n'y a ni exaspération, ni agitation trop forte. Le gai Parisien ne fait encore que rire. Il y a des groupes et un lecteur au milieu qui lit le journal. Les commentaires ne sont que malins. Ce matin, la physionomie de Paris était effrayante. Il a passé dans la rue d'Enfer plus de vingt pièces de canon. Ce soir au contraire, elle n'est qu'animée. On ne sait le résultat de la séance. Je regretterai ce bon M. de Falloux. J'aime à avoir ainsi quelqu'un contre qui je m'aiguise ou je m'agace. Il me faisait l'effet de ces petits corps d'ivoire qu'on donne aux enfants pour s'irriter les gencives et aider les dents à percer.

Mardi. — Tout est calme. Évidemment, on a supposé un complot, et voulu provoquer une émeute. Et puis on jette toute cette agitation sur ceux qui n'y sont pour rien et qui en souffrent. Et on dit que ce sont eux qui empêchent le commerce par le trouble qu'ils entretiennent dans la rue. Voilà les gens comme il faut à l'œuvre.

Berthelot va beaucoup mieux : la guérison est meilleure qu'on n'aurait pu l'espérer. Il ne lui reste plus qu'un point noir dans le champ de la vision, lequel pourra disparaître avec le temps.

. . . . . .

Adieu, bonne et chère amie, réponds-moi le plus tôt possible, rassure-moi sur les dispositions de ton cœur. Le mien sera toujours à toi sans réserve.

E. RENAN

En 1849, Renan quitta Paris, pendant quelques mois, pour remplacer Bersot au lycée de Versailles; puis il fut chargé par l'Institut d'une mission scientifique en Italie. Son départ eut lieu en octobre. Les lettres qui s'échangèrent entre Henriette et le voyageur ont été publiées en partie dans la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril 1921. Celles qui suivent ont trait à la maladie des voies respiratoires dont Henriette fut atteinte, et qui détermina son retour en France en 1850.

Monsieur Ernest Renan,
recommandé aux soins et à l'obligeance de Monsieur Daremberg,
rue d'Enfer, 53.

Varsovie, 10 avril 1850.

Ah! mon Ernest chéri, que de tristes choses se sont passées depuis que ma voix n'a pu arriver jusqu'à toi! Je voudrais retenir ces lignes, quand je songe à l'impression douloureuse qu'elles vont te causer, et pourtant il faut que je te les adresse. Il y a quinze jours, je t'écrivis à Rome que j'étais malade et privée de tout secours dans le désert de Clemensow. Depuis, j'ai été dans le plus pénible état; et maintenant, je suis à Varsovie et un peu mieux, mon bon et mille fois cher ami. Il s'agit d'un mal de gorge, dans les voies de la respiration. J'en ai ressenti quelque chose pendant l'hiver affreux qui vient de s'écouler, mais depuis un mois c'est devenu très violent. Dès que le temps m'a permis de me mettre en voyage, je suis partie pour Varsovie, en dépit de tous les obstacles. Le médecin français que j'ai enfin vu ici, a trouvé le mal de la plus haute gravité, mais conserve toujours une grande espérance de le guérir. C'est une irritation de la gorge, poussée à de très hautes limites; cependant, je le répète à dessein, mon bien-aimé frère, il m'autorise à te dire qu'il conserve tout espoir de guérison. Il a attaqué, à l'aide d'un acide, les boursouflures énormes qu'il y avait dans cette malheureuse gorge, et maintenant je parle et je respire plus librement.

Mon Ernest, mon frère chéri, je n'ai qu'un sentiment, qu'un désir, c'est de me rapprocher de toi, de notre mère, de notre patrie, d'aller chercher enfin un ciel moins rigoureux. Le médecin m'a formellement déclaré que, lors même que j'obtiendrais maintenant une guérison, je ne dois pas m'exposer

à passer ici un nouvel hiver. D'un autre côté, il s'oppose aussi à ce que je parte de suite, à cause de l'état humide et encore froid de l'atmosphère; rien ne me serait, dit-il, plus nuisible. Il me faut donc attendre, très cher ami; mais j'espère, oh oui! j'espère que l'attente ne sera plus très longue. Je t'assure, mon bien-aimé, que pour bien des motifs je voudrais l'abréger.

Je suis seule à la ville, tous les autres sont restés à Clémensow. Le voyage (50 lieues) m'a un peu fatiguée; mais que je suis contente d'être venue, d'avoir enfin les conseils d'un homme qui m'inspire de la confiance! Ami, ami, sois courageux en lisant ces tristes lignes. Espère, ô espère que le Ciel te conservera ta vieille amie, celle qui t'a toujours si tendrement aimé. Il ne s'agit pas d'une maladie aiguë; ce que j'ai a très vite passé à l'état chronique. Il me faudrait du soleil et de la chaleur, mais le moyen de s'en procurer? A mains jointes, ma douce idole, je te supplie de supporter courageusement ma destinée; tout n'y a pas été rigueur : je t'ai si tendrement chéri! Nuit et jour, je cause avec toi dans mon cœur et dans ma pensée. Au milieu de ma solitude, solitude sans égale, je ne me sépare pas un instant de ton souvenir, et c'est en te prenant idéalement par la main que je supporte les remèdes douloureux qu'on emploie contre mon mal. On me souffle maintenant, trois fois par jour, de la poudre d'alun dans la gorge; c'est très désagréable, mais je trouve que cela me fait du bien. J'ai un très bon médecin, cher ami; les premiers docteurs de Paris, au milieu desquels il s'est formé, ne m'inspireraient pas plus de confiance. Sois donc tranquille sur ce point, mon Ernest, et aie du courage pour les autres. Ah! si je pouvais te revoir!

Le médecin m'a interrompue, très cher ami, il sort de ma chambre, après m'avoir dit plusieurs paroles rassurantes que je m'empresse de te transmettre. Il n'y a pas d'aggravation dans l'état de ma gorge; pourvu que le larynx ne soit pas profondément affecté, le médecin espère une guérison, et jusqu'à présent il ne croit pas que cet organe ait beaucoup souffert. Je tousse peu, ce qui est sous ce rapport un bon symptôme. Mon bon frère, espère, mais réunissons-nous, te revoir est mon vœu, de tous les instants! Le médecin m'a

déclaré qu'à la fin de mai ou dans le courant de juin je pourrai soutenir le voyage.

Très cher ami, ta mission te permettra-t-elle de venir à cette époque ou un peu plus tard me chercher à Berlin? Si j'étais certaine que cette lettre te parvînt, j'y renfermerais à cet effet un billet de 500 francs; mais si elle se perdait dans les détours si multipliés et si déplorables que cette correspondance doit subir! Écoute : je vais tâcher, avant quelques jours, d'envoyer cette somme à M. Daremberg[1], en le priant de la tenir à ta disposition; j'espère qu'il te sera possible de la faire venir promptement de Paris au lieu où tu te trouveras, cher et bon Ernest. Tout mon être se ranime à l'idée de te revoir; oh! puisse le ciel réaliser cette dernière espérance! Lors même que ta mission t'obligerait à retourner à Paris, tu viendrais ensuite à Berlin. Le comte me fera conduire chez sa fille mariée, le mari de cette dernière m'accompagnera à Berlin, et s'il t'est possible, mon bien-aimé, de venir en cette ville, je ne ferai plus un pas sans appui.

12 avril.

Un petit mieux, mon Ernest, mais un mieux marqué dans ma malheureuse gorge. Mon docteur a été content ce matin de l'état où il l'a trouvée. Je suis loin d'être bien, mais rattachons-nous à l'espérance. O mon frère, ô ma chère âme, ô mon plus doux lien ici-bas, sois courageux quoi qu'il arrive, mais crois bien surtout que c'est pour toi que je me rattache à la vie. Je t'assure, mon Ernest, que je suis mieux; je ne puis encore parler, ou du moins je ne parle que peu, mais je n'ai plus dans ma gorge les déchirements continuels que j'y ressentais.

Achève ta mission, cher ami, et tâche d'être à Berlin au commencement ou dans le courant de juin. Il me semble que près de toi, sous un chaud rayon de soleil, je reviendrai encore à l'existence. Le médecin qui me traite ne pense pas que je doive passer l'hiver prochain même à Paris, il serait d'avis que j'allasse dans le Midi de la France; mais nous en parlerons plus tard.

1. Le collègue de Renan dans la mission de l'Institut, et retourné depuis peu à Paris.

Si je ne puis pas envoyer à M. Daremberg les 500 francs dont je te parle, j'espère, cher ami, que tu pourras faire venir cette somme de Saint-Malo; j'aurai à Berlin tout ce qu'il faudra pour aller jusqu'à Paris. Te revoir, mon Ernest, voyager avec toi! ah! que mon cœur bat encore à cette douce idée. Il faut fermer cette lettre, mon Ernest; mais je t'assure que je l'achève avec une espérance bien plus vive que celle que j'avais en commençant. Te revoir dans deux mois!... Cette pensée me fait oublier que mon cruel mal me menacera longtemps. Ah! qui dira jamais avec quelle tendresse je t'embrasse et soupire vers toi.

H. RENAN

Venise, 17 mai 1850.

Avec quelles émotions diverses, ma chère amie, j'ai parcouru la triste chronologie de tes souffrances, telle que me l'ont apprise les nombreuses lettres de toi que j'ai trouvées ici! Les nouvelles indirectes que j'avais trouvées à Bologne ne m'avaient pas fait supposer au mal une telle gravité. Quelques expressions de tes lettres m'ont fait frissonner, ma bonne amie. Mon Dieu! ne te disais-je pas bien qu'en prolongeant ton séjour dans ce climat déplorable, tu nous préparais de terribles angoisses! Je ne puis croire, ma chère Henriette, que tu cherches à me rassurer au delà de ce qui est la pure vérité sur le progrès de ton rétablissement. Ce serait là un jeu bien cruel, une faute contre laquelle la droiture de ton jugement me rassure. Je n'ai pu lire cependant sans une vive peine que tu avais écrit à M. Daremberg de ne pas m'envoyer tes premières lettres, où tu me disais la vérité. Est-il possible qu'après nous être tant de fois promis la plus parfaite franchise, tu aies pu concevoir une telle idée? Combien d'ailleurs, ma chère amie, les consolantes nouvelles que tu me fais parvenir sous des dates plus récentes, laissent encore de place à l'inquiétude! Je vois bien que de longtemps nous ne pouvons espérer une parfaite sécurité. Je ne puis te dire toute la tristesse que cela met dans mon âme. Voilà tous mes plans, voilà tout mon idéal gâtés! Le conseil qui t'a été donné de passer l'hiver prochain dans les contrées méridionales, ne m'attriste, chère Henriette, que par la gravité même qu'il

suppose à ton mal, et les craintes qu'il me laisse sur sa réapparition. Moi-même j'avais souvent pensé que quelques mois passés sous ce beau soleil, au sortir des tristes et ingrates régions que tu as trop longtemps habitées, te seraient bien salutaires. Qui sait, ma chère amie, si pour accomplir ce projet devenu nécessaire, il faudra nous séparer? Je ne te verrais qu'avec une peine extrême partir seule, pour un pays où tu devrais vivre sans relation aucune. L'année prochaine passée en province n'aurait pour moi nul inconvénient; tu le verrais si je t'exposais en détail mon plan de travail. Or je crois bien que j'obtiendrais, si je le demandais, une suppléance dans une faculté du Midi, à Aix, par exemple, ou à Toulouse. Un autre séjour en Italie ne serait pas non plus chose impossible. Enfin, chère sœur, je me berce de l'espérance que l'exécution du conseil de ton médecin ne nous imposera pas de séparation. Ne me parle plus, je t'en supplie, de nuire à mon avenir, de t'imposer à ma jeunesse (grand Dieu! tu es donc décidée à me faire de la peine avec de telles paroles), et autres choses de cette sorte qui m'attristent toujours quand je les trouve sous ta plume? Quoi! elle a pu penser cela, cette idée a pu lui venir!

Notre nouvelle mission est toujours indéterminée, surtout quant à l'époque. Les réductions absurdes des économes de l'assemblée sur notre pauvre petit budget la rendront peut-être moins facile que nous n'avions pensé d'abord [1]...

Renan revint à Paris an commencement de l'été 1850, et conformément au plan qu'il avait formé d'accord avec sa sœur, il alla à sa rencontre jusqu'à Berlin.

Madame Sophie Zółtwoska, née Zamoyska,
à Niechanów, près Gnesne, Grand duché de Posen
(pour Mlle Renan).

Berlin, 1er août 1850.

Nous ne sommes plus qu'à quelques heures l'un de l'autre, chère amie. Je suis arrivé hier soir à Berlin, conformément au

1. La fin de cette lettre, où Renan raconte ses impressions de Venise, a été publiée dans la *Revue de Paris*, du 1er avril 1921.

plan que je m'étais proposé, après un voyage sans incident. C'est donc samedi ou dimanche que se réalisera notre bonheur. Je ne vis plus que d'attente et de désir. Que ces trois jours vont me paraître longs et insupportables! Écris-moi de suite pour m'apprendre définitivement l'heure et le jour de notre réunion. Quelquefois j'aurais envie de t'attendre à l'hôtel, pour ne pas profaner nos premiers embrassements dans l'effroyable bagarre du débarquement d'un chemin de fer. Mais je désespère d'avoir cette patience. Dis-moi donc bien exactement l'heure de ton arrivée. Ta chambre sera prête pour le jour que tu m'indiqueras. Je suis descendu à l'hôtel de Rome, sous les Tilleuls, qui m'avait été indiqué à Paris. Je t'écris ces lignes dès mon réveil, avant d'avoir été à la poste prendre la lettre que j'y dois trouver poste restante; mais je ne fermerai celle-ci qu'après l'avoir lue, pour y répondre, s'il en est besoin. Adresse ta prochaine lettre, hôtel de Rome. Dans les derniers jours de mon séjour à Paris, on m'a fait des ouvertures pour les années prochaines d'une grande importance. Je ne t'en parle pas; nous en causerons, je te dis seulement que l'avenir s'ouvre bien et que tout l'embarras sera d'opter. A bientôt, ma très chère amie; donne-moi dans ta lettre tes dernières instructions; sois heureuse, et ne te tracasse de rien, nous règlerons tout à ton arrivée. Arrive surtout le plus tôt possible.

Ton frère et tendre ami,

E. RENAN

[Au crayon] Après la lettre reçue.

J'ai éprouvé un moment de terreur en voyant la lettre timbrée de Varsovie. Maintenant je suis rassuré, craignant bien pourtant que notre bonheur ne soit retardé de quelques jours par le voyage de la comtesse. Qu'importe? Il n'en est pas moins assuré.

Niechanow, dimanche matin, 4 août.

J'ai reçu hier soir ta lettre de Berlin, très cher ami, dans un moment où une nouvelle et pénible incertitude pesait douloureusement sur mon esprit. Je t'ai écrit d'ici, il y a trois jours, poste restante à Berlin. Dans cette lettre, je te disais le motif qui a retardé mon départ de Niechanow, et qui ne me permet

pas d'arriver à Berlin avant mercredi 7 août. Cette date était bien arrêtée, lorsque la seconde de mes élèves, cette Cécile dont j'ai souvent prononcé le nom devant toi, est tombée malade. Hier elle était dans un assez triste état pour que je ne voulusse pas la quitter immédiatement; aujourd'hui, elle est beaucoup mieux, et j'espère pouvoir revenir au plan d'après lequel je dois partir d'ici après-demain mardi.

Ainsi, mon bien bon frère, si cette chère jeune fille se remet, j'arriverai mercredi soir, si je tardais un peu, ce serait sa santé qui me retiendrait. Elle ne peut cependant me retenir longtemps, car je sais que tu m'attends, mon bon Ernest, et je souffre vivement de la pensée que je te fais perdre un temps précieux. Bien probablement à mercredi, mon Ernest. — Les agitations de ma vie auront-elles enfin un terme?

H. R.

Si tu n'as pas encore ma lettre du 1er adressée poste restante, va la réclamer. A bientôt, très cher ami.

J'ignore à quelle heure on arrive à Berlin par le chemin de fer de Posen et de Stettin; tu pourras peut-être t'en informer. Excuse le laconisme de ma lettre; j'écris en courant et sans avoir le temps de me relire.

POLITIQUE FRANCO-ANGLAISE

Le monde nouveau, dont une paix révolutionnaire, créatrice de désordre nous a ouvert les portes ne ressemble guère à l'ancien que par ses pires côtés. Avant la guerre, deux questions agitaient les chancelleries et les peuples. Brandon de discorde, toujours incandescent, le question d'Orient menaçait, à intervalles périodiques, de mettre le feu à la question d'Occident, vaste amas de matières inflammables et explosibles. La catastrophe européenne et mondiale s'est produite en 1914. Elle avait eu comme lever de rideau la conquête de la Tripolitaine et la guerre balkanique. Des empires se sont écroulés. Des millions d'hommes ont péri. D'immenses capitaux, représentant le labeur accumulé de plusieurs générations ont disparu dans la tourmente. L'humanité a connu pendant cinq ans des souffrances sans noms. Où en sommes-nous aujourd'hui? La question d'Orient est plus menaçante que jamais avec cette aggravation que le Turc prend à l'égard du monde chrétien une arrogante attitude dont il était désaccoutumé depuis un temps immémorial. La France et l'Empire allemand sont aux prises sur le Rhin, siège séculaire de la question d'Occident. Les perspectives s'assombrissent de jour en jour.

Quelle en est la cause? Y en a-t-il une plus grave que la mésentente de la Grande-Bretagne et de la France? Que la convergence de leurs points de vue respectifs eût succédé sans intermission à la fraternité d'armes, et l'hypothèse ne se

conçoit même pas de l'Allemand et du Turc insurgés contre l'arrêt de Versailles avant que l'encre fût sèche.

« Désormais, écrivions-nous en février 1919 [1], le chef-d'œuvre de la politique française sera de resserrer, de consolider et de cultiver l'alliance anglaise. » L'étude que nous avions consacrée à cette question était imprégnée de cette idée que l'Angleterre et la France allaient devenir les gardiennes de la paix et les régulatrices de l'ordre européen, ce qu'elles n'avaient été jusque-là que par accident, en vertu d'une impulsion constamment contrariée et annulée par une force contraire. Tant qu'il n'avait pas reçu ses suprêmes et légitimes satisfactions, tant qu'il n'avait pas été exactement confronté et équilibré avec « l'impérialisme français », l'impérialisme britannique devait fatalement demeurer en défiance de celui-ci. Mais après leur commune et victorieuse lutte contre l'impérialisme germanique, si moralement inférieur à celui de ses vainqueurs, la sagesse conseillait à l'Angleterre et à la France d'inaugurer des relations caractérisées non seulement par la sympathie et la confiance mutuelles, mais encore par une durable conformité de vues politiques. A notre avis, la confirmation de l'entente franco-anglaise devait être, de tous les résultats de la grande guerre, le plus important et le plus décisif. Pas d'événement plus propre que l'union intime enfin réalisée de ces deux peuples-chefs à maintenir l'ordre dans l'Europe et par suite dans le Monde entier.

On nous permettra de rappeler ici un mot, bien remarquable de Joseph de Maistre, que Michelet, tout étranger qu'il fût à la pensée maistrienne aimait à citer : « La France et l'Angleterre ne peuvent cesser de se haïr. Dieu les a placées en regard, comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, car ils sont à la fois, ennemis et parents. »

Voici, en trois lignes, fortement et exactement résumée l'histoire moderne, depuis ses origines jusqu'à l'entrée des Français dans la Ruhr. Un tel aperçu rend raison de tous nos mécomptes et de toutes nos difficultés. Il n'est rien de plus vain que de s'amuser à refaire l'histoire en tablant sur ce que Renouvier appelait les « possibilités non réalisées ». Mais

1. *Au Seuil de la Paix*, par le comte de Fels (Plon).

l'entreprise de refaire, sans remonter plus loin qu'à la première entente cordiale du temps de Louis-Philippe, l'histoire de l'Europe, en supposant une union constante de la France et de l'Angleterre, ne laisserait pas de paraître très instructive. Ou nous nous trompons fort, ou elle démontrerait que toutes les calamités qui ont désolé l'Europe, depuis bientôt un siècle, sont imputables à l'absence ou plutôt à l'intermittence des amitiés franco-anglaises. Si les deux nations tombaient un jour d'accord sur les directives de leur hégémonie, si un principe supérieur à leurs oppositions de sentiments et à leur incompatibilité d'humeur les associait solidement, si, en un mot, les deux aimants cessaient de se fuir par un côté, la paix de l'Europe et le repos du monde seraient assurés, mieux que par une ligue des Nations ou que par toute autre combinaison diplomatique qu'on pourra imaginer.

Il était doux aux Français d'espérer, au lendemain de l'armistice, que l'avenir, enfanté par la guerre, accomplirait ce fuyant et laborieux miracle : la conjonction durable de deux peuples, si évidemment complémentaires l'un de l'autre. Un fait nouveau n'était-il pas survenu, plus fort apparemment que tous les préjugés et que tous les mauvais souvenirs : 700 000 soldats, la fleur de la jeunesse britannique, incorporés à la terre française et tombés pour la défense de nos provinces.

Or, il n'y a rien de changé, il n'y a qu'une guerre et un traité de plus. A la fin de 1922, nous en étions entre Anglais et Français à ce qu'on a appelé, — plaisanterie douloureuse, — la rupture cordiale, aux malentendus achevant de tourner en brouille, aux propos aigres-doux, aux polémiques acerbes, aux accusations mutuelles d'égoïsme, d'incompréhension et de mauvaise foi. Dans l'arsenal, où les armes rouillées de l'antique querelle anglo-britannique avaient été entassées, chacun de nous de nouveau s'approvisionne. Sommes-nous au lendemain de Waterloo ou à celui des deux Marnes? Sortons-nous du Congrès de Vérone ou de la Conférence de Paris? On s'y tromperait aisément à certaines heures. C'est toute l'histoire de 1815 qui recommence. De même que l'Angleterre, à cette époque si lointaine, une fois atteint son but de guerre, le renversement de Napoléon et la

destruction de son empire, se retirait de la coalition et se refusait à y voir la moindre raison de durée, en 1923, aux yeux de l'homme de la rue français, elle semble repousser toute survivance de fraternité militaire et de solidarité diplomatique. Un publiciste, spécialisé de vieille date dans l'étude des choses britanniques, M. Jacques Bardoux, signale en Angleterre, un renouveau de la grande terreur napoléonienne. Le terrifiant en cela est surtout que, sous une telle plume, la conjecture d'une outrance ou d'une plaisanterie doit être formellement exclue. On s'afflige encore, mais on ne s'étonne plus de lire dans le *Times* à la fin de janvier 1923, non en éditorial, il est vrai, mais sous la signature d'un expert du ministère des finances M. Oswald T. Falk « que la France, si elle n'est pas arrêtée, ira si loin qu'éventuellement l'Europe aura à faire face à une guerre de résistance ou de revanche dans laquelle la justice sera l'alliée des ennemis de la France ».

Devant de telles énormités, le Français demeure déconcerté et stupéfié, lui qui a perdu totalement jusqu'au souvenir même de la tradition impériale et qui ne croit pas si mal agir, en faisant valoir prosaïquement sur l'Allemagne une créance certifiée et avalisée par tant de puissances alliées et associées. Ce serait peine perdue que réfuter des accusations de ce genre. Le fait seul qu'elles se produisent doit être retenu à titre d'indice et de symptôme. Est-il possible que la France et l'Angleterre en soient arrivées à une pareille impossibilité de se comprendre intellectuellement et politiquement? Est-ce que le dernier mot est dit sur les relations de l'Angleterre et de la France? Est-ce qu'il nous faut prendre définitivement notre parti d'un état de choses qui ne laisse plus à l'heure actuelle la moindre place à une action commune?

***

Nous savons, pour les avoir formulées en leur temps, toutes les critiques qu'on peut adresser à notre école dirigeante pour sa façon de comprendre et de pratiquer la politique anglaise. Nous avons énuméré les erreurs de psychologie commises par nos gouvernants depuis le début des hostilités. Hommes d'idéologies, mis en présence d'hommes

réalistes jusque dans leurs chimères, nos gouvernants ont pratiqué avec l'Angleterre le détestable système qui consistait à laisser présumer et deviner leur désirs au lieu de les exprimer, au moment opportun, d'une manière nette et même brutale au besoin. Faute d'avoir stipulé, en temps utile, les conditions de paix, auxquelles nous tenions le plus (et cela parce que, dans notre esprit, elles allaient de soi) nous avons été portés à voir une sorte de trahison dans l'attitude de nos amis anglais, qui n'ont jamais manqué de considérer ou d'affecter de considérer nos silences calculés comme des renonciations tacites. Cette réflexion s'applique à presque tous les points sur lesquels nous avons dû céder : Alsace rétablie dans ses limites de 1814, *belgification de la Rhénanie*, règlement des dettes interalliées, etc., que nous avons négligé de soulever et le 5 septembre 1914 et le 10 janvier 1917. Nos torts et nos responsabilités ne sont pas contestables, mais ce qui ne saurait être nié, c'est la bonne foi de notre école dirigeante, c'est sa bonne volonté de se ranger aux convenances et aux préférences de son alliée. La France et son gouvernement ont été douloureusement surpris que le concours dévoué et indéfectible de l'Angleterre ait manqué à l'exécution du Traité, qui, à leurs yeux, constituait le minimum de leurs prétentions légitimes. Ici, le reproche d'erreur psychologique se retourne contre la Grande-Bretagne. D'ailleurs, on ne saurait trop insister sur ce point que le problème des relations franco-anglaises est exclusivement d'ordre politique, ce qui ne le rend pas plus aisé à résoudre. La contrariété d'intérêt invoquée par les économistes de l'école de Keynes, n'est qu'un mensonge. Certes l'Angleterre a intérêt a retrouver le plus tôt possible des clients et des acheteurs dans l'Europe Centrale, mais, l'on chercherait vainement l'intérêt que pourrait prendre l'Angleterre à rétablir l'impérialisme maritime et industriel germanique qu'elle a eu tant de peine à abattre. La France et l'Angleterre n'ont que des motifs et des occasions de s'entr'aider. Dès la guerre terminée, la Grande-Bretagne a licencié son armée de terre et renoncé à la conscription; de son côté la France, puissance coloniale, n'a plus de marine et ne pourra de sitôt s'en refaire une. Est-il alliance mieux

indiquée par la nature des choses que celle du marin sans soldats et du soldat sans bateaux? A nous qui ne fermons pas les yeux aux fautes et aux erreurs de notre école dirigeante, sera-t-il permis de porter au passif des gouvernants anglais des faits et des erreurs analogues.

Autant et plus que personne nous admirons la politique anglaise. Nous avons souvent envié, pour notre pays, cette souveraine aptitude à reconnaître les faits sous l'imposture de l'apparence et à en tirer parti plutôt que de les heurter de front. La politique de la Grande-Bretagne vis-à-vis des États-Unis d'Amérique constitue un chef-d'œuvre du genre. Les Anglais ont vu grandir, non sans appréhension, cette formidable puissance industrielle, économique et maritime, qui dispose de plus de cent millions d'hommes et d'un territoire immense placé à l'abri de toute convoitise. Ce n'est pas sans regret qu'ils ont recouru aux services de l'Amérique pour terminer la guerre, mais ils n'ont eu garde de se cabrer devant cette obligation, en dépit de ce qu'elle pouvait avoir, d'humiliant et d'inquiétant. Au lieu de se mettre en travers des conceptions wilsoniennes, ils les ont assouplies et accommodées à des fins britanniques. De même, ils ont joué à la Conférence de Washington un rôle infiniment judicieux et habile. Ils ont su voir dans la Conférence de Washington comme dans la Ligue des Nations une manifestation de ce fédéralisme, qui, de temps en temps, sous de violentes, irrésistibles et passagères poussées d'américanisme, s'emporte jusqu'à l'ambition d'englober tout le genre humain. Ils ont courbé le dos et laissé passer la lame sans commettre la sottise de lui élever une digue fragile. L'Angleterre connaît et pratique à merveille l'Amérique. Elle a compris que la plus sûre façon d'entrer dans les bonnes grâces de celle-ci consistait à prendre les voies et moyens de s'acquitter envers elle, sans chercher à émouvoir intempestivement sa pitié. L'Angleterre a conscience que, devant le colossal et inconjurable accroissement de la puissance américaine, lequel tend, de plus en plus à la subalterniser, sa supériorité lui vient de son grand esprit de suite et de conséquence. Longtemps encore, les impulsions irrésistibles mais discontinues et contradictoires de la politique américaine demeureront impuissantes devant la conti-

nuité de vues britannique. Il nous faut donc admirer celle-ci, mais non sans déplorer qu'en ce qui nous concerne elle ne devienne routine et obstination. Comment la politique anglaise, si clairvoyante dans l'appréciation du fait américain et si prompte à se retourner quand elle se trouve en conflit avec lui, ne retrouve-t-elle pas cette même qualite dans l'évaluation du fait français et se montre-t-elle si rigide envers lui? Il faut admettre, sans doute, que la défiance des faits et gestes français est entrée, depuis tant de siècles, dans les réflexes nationaux anglais qu'elle échappe parfois au contrôle de la réflexion et de la conscience comme aux efforts de la sympathie. Même après cette guerre, qui a associé si étroitement ses destinées, ses ressources, ses armées à celles de la France, l'Angleterre ne réalise pas suffisamment trois choses.

En premier lieu que la France, quels que puissent avoir été ses manques à gagner, depuis un demi-siècle, a, derrière elle une trop grande histoire, et, devant elle, trop de perspectives de renouveau, pour entrer ou demeurer dans une alliance autrement que sur le pied de l'égalité dans la délibération, l'action et le bénéfice.

En second lieu que la France a profité des leçons de l'adversité. L'idée d'asservir le continent européen, qui a pu hanter ses monarques et inspirer leur politique, lui est devenue aussi étrangère qu'odieuse. Elle a banni de son esprit les concepts de primauté et d'hégémonie. L'école dirigeante, en possession non discutée du pouvoir en France, ne demande, une fois la sécurité des frontières acquises et la créance recouvrée, qu'à s'absorber dans le souci de la politique intérieure. Pendant de longues années, la répugnance aux aventures et le recueillement s'imposeront comme une nécessité à la France, qui a ses finances à restaurer, plusieurs départements à reconstituer. La faiblesse de sa natalité la préserve de toute combinaison expansionniste. Quand la France se défend d'avoir, à aucun degré, la pensée d'annexer la Rhénanie, on peut se fier à sa sincérité. Elle ne demande qu'une chose : éloigner de sa capitale et des routes d'invasion les avant-postes allemands.

Enfin, l'Angleterre, qui s'est adaptée avec tant d'à-

propos et de perspicacité aux immenses changements survenus en Amérique et en Asie, qui, la première, a compris les États-Unis et le Japon, a une conception inexacte du nouvel état de l'Europe auquel ne sont plus applicables les défiances traditionnelles de sa politique antifrançaise.

***

Nous avons déjà beaucoup parlé de ces choses dans les commentaires que nous a inspirés l'œuvre de Versailles [1]. Nous avons essayé de prouver la fausseté des calculs auxquels se sont livrés les Anglo-Saxons, qui, dans cette affaire, il faut bien le constater à leur charge, n'avaient rien appris, ni rien oublié. Ils ont voulu soustraire l'Empire allemand aux prises et aux vindictes trop directes de la France. Ils se sont interposés entre l'Allemagne et la France, plus en médiateurs neutres et désintéressés qu'en combattants victorieux en cela leur vieil instinct les a trompés et a été pris en défaut. La Grande-Bretagne a retenu les leçons d'histoire que donne la politique expérimentale. Elle n'ignore pas que les grandes puissances maritimes ont toujours péri sur terre, que Carthage, par exemple, n'a pas été préservée de la défaite par ses galères à Zama, ni Venise par les siennes à Agnadel. Mais son erreur en 1919 a été de croire qu'elle conserverait, dans la nouvelle Europe comme dans l'ancienne, la liberté des mouvements et des combinaisons destinés à conjurer cette véritable force de la nature, qui pousse les puissances continentales à se liguer et à se révolter contre les thalassocraties. Visiblement l'esprit de 1815 n'avait cessé de souffler sur le Foreign Office. L'Angleterre s'est réservé la possibilité d'une contre-assurance prise du côté de l'Empire allemand pour le cas où la France se montrerait, de l'avis, des insulaires, ou infidèle ou indocile. En se livrant à ce calcul archaïque et suranné, les dirigeants anglais, ainsi que nous nous sommes crus en mesure de le prédire, ne pouvaient aboutir qu'à rendre plus fréquents et plus inévitables les contacts contentieux entre l'Allemagne et la France. Ces contacts aujourd'hui

1. Voir notamment : *Au Lendemain de la Paix*, par le comte de Fels (édition de l'Europe Nouvelle).

sont ceux de la débitrice et de la créancière. Mais, de quoi demain sera-t-il fait? Que d'associations solides et durables ont eu pour origine les relations de débiteur à créancier! Avant la guerre plusieurs combinaisons qu'elle a tour à tour prises, quittées, reprises, suivant l'intérêt du moment, s'offraient à l'Angleterre pour la conduite de sa politique européenne. Le bloc, ou blocus continental, contre l'Angleterre n'a été qu'une fois complet, du chef de Napoléon Ier. Et encore ce bloc, n'a-t-il pas duré assez longtemps pour atteindre son but lointain qui était de ruiner le commerce de la Grande-Bretagne et de la prendre à revers par les Indes. Dans la suite ç'a été un jeu pour l'Angleterre, chaque fois qu'elle a vu se dessiner l'ombre même d'une coalition continentale que de trouver le coin destiné à faire éventuellement éclater le bloc. En est-il de même dans l'Europe qui nous a fait la guerre de 1914? On peut en douter. L'Angleterre, dans cette Europe dissociée et balkanisée, n'a plus la liberté du choix et l'indépendance de la manœuvre. Elle est enfermée dans un dilemme : ou accorder un appui ferme, amical et confiant à la politique continentale de la France, ou se résigner à ce bloc, si menaçant pour la paix anglaise et pour l'ordre européen, au bloc franco-germano-turco-russe, dont le noyau central est à Berlin et dont il est aisé de discerner dès maintenant, à mille indices trop clairs l'élaboration dans les conseils de la démagogie européenne. Le traité de Rapallo éclos en pleine conférence de Gênes, est virtuellement un nouveau traité de Bjorkoë[1]. Il n'y manque que la signature de la France. Souhaitons qu'elle y manque éternellement, car, si elle devait figurer un jour au bas de cet instrument diplomatique, le monde n'aurait jamais contemplé de coalition plus immorale, ni la conscience publique reçu de plus cruelle blessure. Il dépend encore de l'Angleterre que la prochaine génération ne soit pas témoin de ce honteux spectacle.

Le système Paris-Pétrograd-Berlin, qui contient à son maximum d'énergie le potentiel de haine et d'hostilité continentale contre l'Angleterre, a failli bien des fois prévaloir

1. L'histoire du Traité de Bjorkoë a été récemment présentée aux lecteurs de la *Revue de Paris* : voir les Mémoires de M. de Iswolsky, dans le numéro du 15 décembre 1922.

depuis les années soixante-dix. L'ancien régime allemand avait mis à l'instaurer toutes les ressources de sa ténacité et de son habileté. Si le gouvernement de Berlin en 1891 s'était résigné aussi aisément à accepter l'alliance franco-russe, c'est qu'il conservait l'espoir d'enchaîner tôt ou tard la France au char de l'Empire allemand par le complaisant intermédiaire de la Russie. Dès 1895, Berlin pouvait s'enorgueillir d'être parvenue à ses fins. Faut-il rappeler l'entente franco-germano-russe, conclue en vue d'arracher au Japon le bénéfice du traité de Simonosaki et de partager entre les trois contractants les dépouilles de la Chine. Kiel est resté comme un jalon, visible de très loin, dans l'histoire de la politique franco-russe et il est bien remarquable que le premier, dans le parlement français, à dénoncer et à condamner cette politique n'ait été autre que M. Millerand, alors simple député. Quant à l'épisode de Bjorkoë qui se place en 1905, un peu avant la signature du traité de Porstmouth, les Mémoires du Comte Witte nous l'ont fait connaître dans toute l'étendue de sa stupéfiante invraisemblance. On croit rêver en apprenant qu'il avait suffi d'une brève entrevue pour amener le tzar à signer en hâte un traité secret par lequel l'Allemagne et la Russie s'obligeaient à s'apporter une mutuelle assistance militaire en cas de guerre européenne, que cette hypothèse générale n'excluait pas l'hypothèse particulière d'une guerre défensive contre la France, que la Russie s'engageait à faire tous ses efforts pour obtenir l'acquiescement de la France, sans que le refus de celle-ci pût devenir une condition résolutoire. Étrange traité, avalisé illisiblement par un haut fonctionnaire allemand, que l'amiral ministre de la marine russe contresigna complaisamment sans l'avoir lu, mais dont l'authenticité ne paraît pas douteuse. Witte parvint à en obtenir l'annulation, mais il n'en déplorait, au fond, que l'inopportunité. Après ses désastres, la Russie avait, plus que jamais, besoin de recourir au crédit de la France et les premières ouvertures en vue de faire entrer celle-ci dans la combinaison eussent eu pour infaillible résultat de lui faire serrer les cordons de sa bourse. Witte était financier, trop avisé pour courir pareil risque, mais il n'a pas caché dans ses Mémoires, que, sauf choix judicieux du moment, ses préférences étaient

acquises à une coalition entre la Russie, l'Allemagne et la France, laquelle à son jugement dominerait le monde.

Or, cette coalition se retrouve, déformée, transposée, assouplie à de nouvelles ambitions, dans les plans de l'impérialisme révolutionnaire démagogique et communiste. L'accession de la Turquie à la coalition est prévue. Quel en peut être le but, sinon de révolutionner l'Europe et l'Asie et de porter un coup décisif à l'Empire anglais? Utopie monstrueuse, rêve dément, dirait-on. L'optimisme des économistes et des financiers se refuse à leur prêter quelque chance de se traduire en faits. Mais, de tels projets ne demeureront utopiques que dans la mesure où la France conservera les moyens de veiller au maintien de l'ordre européen, devant lequel elle est seule avec la Belgique et l'Italie à monter la garde. Que si, par la faute de l'Angleterre, la France, impuissante à recouvrer sa créance sur l'Allemagne, la France épuisée et démoralisée, dérive vers la révolution sociale par les pentes du déficit, et le système Paris-Berlin et Moscou triomphe sur les ruines de l'Europe. Est-ce une éventualité que la Grande-Bretagne puisse envisager sans crainte? L'impérialisme démagogique et communiste a contre elle d'autres moyens d'action que les canons, les bateaux et la finance. C'est par l'exploitation des passions basses et des appétits déréglés qu'il frappera l'Empire britannique au cœur de sa puissance.

La politique continentale de la Grande-Bretagne ne devrait avoir qu'une directive. Éviter que le protocole de Rapallo, toujours ouvert, ne parachève l'œuvre manquée à Bjorkoë.

D'ici un siècle, peut-être, on ne fera pas de l'ordre avec le désordre allemand. L'Angleterre ne conjurera le mauvais destin qu'en liquidant une fois pour toutes la somme de ses différends matériels, sentimentaux et moraux avec la France, qu'en coopérant de concert avec elle à la reconstruction de l'Europe. Il n'y a entre la France et l'Angleterre que l'épaisseur d'un préjugé qui, à de certains moments, semble les séparer plus qu'un abîme. Des deux côtés de la Manche, l'œuvre à accomplir est donc toujours de détruire ce préjugé, seul obstacle à l'avènement de la Paix.

FELS

CÉCILE POMMIER[1]

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉDUCATION SPIRITUELLE

I

LA SOLITUDE

Cécile Pommier se trouva seule à dix-sept ans, après la mort de sa mère, dans le petit logis qu'habitaient les deux femmes, rue Delouvain, au faubourg de Belleville, non loin de la grande rue et de l'église. Lorsqu'elle revint de l'enterrement de celle qu'elle n'avait jamais quittée, elle connut pour la première fois la solitude, éprouva la sensation extraordinaire du silence, de l'écho muet, des choses qui ne répondent plus, qui sont mortes, parce qu'elles ont été touchées par la mort. Sans se débarrasser de son voile de deuil, elle alla vers le lit où pour la dernière fois, en un creux léger, se montrait à elle la forme fluette du corps que les hommes noirs avaient emporté pour le donner à la terre. Elle s'age-

1. Cécile Pommier est, comme on le sait, un personnage de l'*Apprentie*. Le roman que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs a cependant une existence absolument indépendante (N. D. L. R.).

Sur l'emploi de ce nom de « Pommier » qui parut en 1903, lors de la publication du roman de l'*Apprentie*, dans la *Revue de Paris*, puis en librairie, dans la Bibliothèque Charpentier-Fasquelle, j'ai reçu cette année une réclamation d'homonymes, fort courtoise, et qui fut retirée après explications. J'en prends acte pour affirmer qu'il n'y a aucun rapprochement à faire entre l'honorable famille dont il s'agit, et mon héroïne, également honorable, d'ailleurs. G. G.

nouilla comme elle l'avait fait devant l'agonie et devant la mort, fondit en larmes en embrassant le drap et l'oreiller comme elle avait embrassé les mains et le visage de l'être chéri devenu insensible à l'amour et aux pleurs de sa fille. Elle resta longtemps prostrée, secouée de sanglots, assaillie par les pensées funèbres et cruelles qui s'emparent de l'être humain, aux heures des séparations irréparables, avec une force si atroce.

Péniblement, elle se leva, traversa la chambre, alla vers la cheminée où se voyaient, autour de la glace, les photographies des siens : sa mère, toute jeune, au visage souriant; sa mère plus âgée, pensive, sans sourire; son père, barbu, les yeux riants; ses frères enfants se tenant par le bras; ses frères encore, sa sœur aînée, et elle-même, en un groupe, où les faces joueuses s'étaient faites sérieuses; son père et ses frères en gardes nationaux de 70, appuyés sur leurs fusils; sa sœur en demoiselle coquette... Ils n'étaient plus là, les deux fils tués à la guerre, l'un à Buzenval, par la guerre étrangère, l'autre au Père-Lachaise, par la guerre civile, sa sœur Céline partie par les hasards de la rue, disparue, perdue, plus morte que si elle était morte, plus morte que les morts, et aujourd'hui, sa mère au cimetière. Elle éclata encore en sanglots, se révolta, se laissa aller à parler à haute voix, à jeter des reproches pleins de larmes à la vie, au destin, à la providence, à toutes les puissances aveugles qui disposent du sort des humains. Elle interpellait tous les siens, son père, ses frères Justin et Jean, sa sœur qui aurait dû au moins être auprès d'elle : « Céline!... Céline! ou es-tu? » et sa mère, sa mère!... « Maman!... maman!... » Elle l'appelait comme lorsqu'elle était petite fille et qu'elle avait peur. Ses nerfs étaient à bout, elle ne pouvait se contenir, animée d'un tel désespoir qu'elle aurait quitté la vie sans une hésitation si le moyen de périr à son tour s'était trouvé à portée de ses jeunes mains. La journée s'acheva, puis vint la soirée, puis la nuit, qu'elle était dans la même épouvante d'esprit, secouée d'horreur, criant sa peine à l'ombre insensible... Elle s'assoupit dans le vieux fauteuil, accoté au lit, d'où elle avait veillé les derniers instants de sa mère, tomba enfin au néant du sommeil, écrasée par sa fatigue et par son impuissance.

Elle fut réveillée à l'aube, par les bruits coutumiers de la rue et de la vie. Les oiseaux gazouillèrent dans les arbres du jardin d'en face; tout le tumulte grandissant de la rue de Belleville envahit sourdement la petite rue paisible et provinciale abritée au faubourg.

Cécile fut un instant à reprendre le contact et la mémoire de son malheur. Elle se vit de noir habillée, auprès du lit vide, en face de la glace et des portraits qui semblaient la regarder d'un passé de plus en plus lointain. Elle se leva, et ses mouvements, le bruit de ses pas, lui parurent étranges. Son chagrin aurait voulu encore crier comme la veille, mais a clarté du jour nouveau, le désordre du logis, l'impérieuse nécessité de recommencer le train journalier de l'existence, lui imposèrent le silence tragique de la douleur muette. Les pleurs coulèrent en abondance sur son visage comme d'une source intarissable, et toute pleurante, toute gémissante, oppressée, le cœur gros comme d'un enfant qui retient ses sanglots, elle commença de tout réparer autour d'elle. Elle retira ses vêtements de deuil, revêtit sa jupe et son tablier de ménagère, ouvrit la fenêtre, regarda la verdure du jardin qui avait été la dernière contemplation de sa mère, refit le lit de la morte, balaya, essuya les meubles. Cette activité l'arracha à ses soupirs et à ses larmes. Elle fit sa toilette, s'habilla pour sortir. On frappa à sa porte.

La voisine, une jeune femme blonde et avenante parut, offrit ses services. Elle et son mari, celui-ci à peine entrevu, s'étaient toujours montrés polis et prévenants pour Cécile et sa mère; la femme avait offert et rendu les soins que se doivent les habitants proches d'une même maison, les voisins de palier, dans ces moments suprêmes où tout le monde subit le commandement de la loi inexorable. La jeune fille remercia celle qui l'avait aidée à ensevelir la morte, qui avait marché auprès d'elle jusqu'au cimetière, l'avait soutenue défaillante devant le trou noir où son enfance et sa jeunesse descendaient avec la dépouille bien-aimée.

— Je n'ai pas osé vous déranger plus tôt, — dit la voisine, — et puis hier, nous sommes rentrés tard... c'était le 14 juillet, nous étions invités dans la famille de mon mari... Quelle tristesse pour vous, ma pauvre petite, l'enterrement

dans cette fête! Comme vous devez vous sentir seule!... Avez-vous pris quelque chose?... Non!... Il ne faut pas rester comme ça, vous tomberiez malade à votre tour... Venez, j'ai du café au lait... vous ne dérangerez personne, mon mari est déjà parti à son travail... Je vous en prie!

Cécile n'osa pas refuser, et malgré son désir de rester seule, elle était un peu heureuse de se trouver avec quelqu'un qui avait connu sa mère. Elle suivit donc la voisine, entra dans la salle à manger, se laissa convaincre par le lait, le café, le pain et le beurre qui lui furent gentiment servis. Elle reprit des forces avec la merveilleuse aptitude de la jeunesse à se ressaisir malgré tout et contre tout. Après avoir remercié avec effusion, elle prit congé, refusa de revenir déjeuner et dîner, ayant des courses indispensables à faire. Mais elle dut accepter pour le dimanche prochain.

— Mon mari sera là, et il sera bien content, — affirma la voisine.

La course indispensable était pour son travail. Il lui restait de l'ouvrage à reporter, et elle espérait en reprendre suffisamment pour la semaine. Ses économies étaient bien réduites après les frais de la maladie et de l'enterrement, et il lui fallait songer à organiser sa vie selon les désirs de sa mère. Celle-ci continuait à inspirer et à diriger sa fille dont les pensées et les gestes répétaient naturellement, inconsciemment, les leçons de l'hérédité. Pour le moment, elle ne voyait pas autre chose à faire dans l'existence que de travailler, de toucher son salaire, de le répartir pour le loyer, la nourriture, le vêtement. Le reste? le reste était de l'inconnu, et Cécile Pommier n'avait aucune idée de ce que pouvait être son existence de jeune fille et de femme. La joie de la famille était supprimée, cette joie si diminuée par les disparitions, et il fallait une opération de mémoire à la jeune fille pour revoir les réunions où elle assistait, petite fille, autour de la lampe et de la soupière, et qui se terminaient par l'humble apothéose d'un gâteau et d'un bouquet sur la table. Si après le départ des trois hommes, la mère avait encore essayé de réjouir ses deux filles, c'était par un restant touchant d'habitude, le cœur n'y était plus. Les anniversaires même n'étaient plus guère célébrés que par la pensée et l'entente muette, les regards

rencontrés, les souvenirs ravivés sans paroles, et Cécile qui se levait pour embrasser sa mère.

En dehors de ces si lointaines fêtes familiales, si vite espacées et dégénérées en deuils, depuis ces réunions autour de la table, les promenades du dimanche, les stations à quelque terrasse de guinguette, les soirées au théâtre, Cécile ne s'arrêtait à aucune définition, à aucune recherche, à aucun désir de ce que l'on nomme le plaisir. A vrai dire, ni le mot, ni la chose, n'existaient pour elle. Elle avait toujours été, par une grâce de nature, sauvage et sérieuse, sans aucun goût pour le bal, fuyant les petits jeunes gens. Une réserve de mystère était en elle, pour sa destinée future, qu'elle n'aurait pas imaginée différente de la réalité qu'elle avait connue, si elle y avait réfléchi. Car chez elle, comme chez tous et toutes de son âge et des âges suivants, chez les adolescents et chez les jeunes gens, il n'y a que la vie au jour le jour qui compte, commandée par les circonstances, façonnée par l'imprévu, obéissante au hasard. Et même, ce n'est pas trop dire que la plupart des existences humaines menées ainsi jusqu'au bout par les forces éparses des sentiments, des passions, des intérêts contraires, des instincts physiologiques, des manies cérébrales, équivalent aux courants des vents, des marées, des électricités, du froid, de la chaleur, qui parcourent et façonnent la nature.

Ce qu'il y avait en Cécile Pommier, c'était une faculté de résistance aux ordres irraisonnés qui pouvaient lui venir de n'importe où, par n'importe qui. Elle aimait à comprendre, elle essayait de savoir, se refusait à suivre les injonctions dont elle ne saisissait pas le sens. A part cela, elle suivait la vie dans les chemins qui s'offraient à elle, mais avec une prudence naturelle qui observait les rencontres de la route et qui se méfiait des embuscades possibles. Elle n'allait pas tarder à trouver les occasions d'exercer, sinon sa perspicacité, du moins son pouvoir d'abstention.

Elle fut reçue poliment, mais froidement, par l'entrepreneuse de la rue Lafayette qui lui confiait des travaux de couture.

— J'allais envoyer chez vous, pour savoir ce que devenait l'ouvrage que vous deviez me livrer hier.

Sur la réponse de Cécile que sa mère était morte, le visage de la patronne exprima l'impossibilité de tenir compte de cet événement bien fâcheux sans doute, et la jeune fille connut qu'elle se heurtait à une indifférence épaisse et haute comme un mur, lorsque à sa demande d'un nouveau travail l'entrepreneuse objecta qu'il avait bien fallu le donner à une autre, et qu'il n'y avait rien pour mademoiselle Pommier ce jour-là; qu'elle pouvait revenir voir dans huit jours, et qu'elle n'avait qu'à passer au bureau pour se faire régler.

Le bureau, c'était la pièce à côté, où le mari de l'entrepreneuse tenait les écritures, un homme encore assez jeune, mais envahi précocement de graisse, et qui darda sur Cécile un regard rusé et brillant. Il envisagea l'air de tristesse et de fierté de la jeune fille, mais ce ne fut pas la pitié qui l'inspira. La convoitise seule surgit en son âme de profiteur. Alignant l'argent gagné, et faisant signer le livre à reçus, il prononça les paroles qui ouvraient le piège :

— Attendez-moi dans une heure au square Montholon, vous me raconterez vos petites affaires.

— Je n'ai pas d'autres affaires que mon travail, monsieur, et j'avoue ma déception de ne pas en trouver chez vous aujourd'hui.

Il baissa la voix :

— Venez où je vous dis... nous causerons... et si vous êtes gentille, comme vous en avez l'air, nous pourrons nous entendre.

Cécile acheva de comprendre, et d'une voix brève, le regard direct :

— C'est tout causé, et tout entendu, monsieur, je vous salue.

Elle sortit d'une démarche simple où son jeune corps vêtu de deuil se parait d'une grâce sévère, que l'homme ne put s'empêcher d'admirer, mais d'une admiration qui se traduisit en grossièreté bestiale :

— Petite garce! — maugréa-t-il comme Cécile franchissait la porte.

Elle n'entendit pas. Elle se disait avec tranquillité :

« Je ne reviendrai plus dans cette boîte-là, où la femme est dure, où le mari veut me faire de l'œil... Une de perdue, dix de retrouvées! »

En effet, elle n'avait pas marché un quart d'heure qu'elle lisait la pancarte usitée à la porte d'un magasin de bonne apparence :

On demande des ouvrières.

C'était précisément au square Montholon, vert et ardent des feuillages et des fleurs de l'été.

« Voilà mon rendez-vous tout trouvé, mais ce n'était pas pour ce travail-là que le vilain homme voulait m'y faire venir », pensa la faubourienne.

Elle regarda les belles vitrines, les lettres dorées sur la glace : *Harry, tailleur pour dames*, les robes de bonne coupe à l'étalage, sur des mannequins, les étoffes cossues, le travail fini. Elle entra, se trouva en face d'une fillette.

— Pourrai-je parler à madame Harry?

— Il n'y a pas de madame, monsieur Harry n'est pas marié.

— J'ai vu que vous demandiez une ouvrière, et je viens me présenter.

— Alors, c'est à madame Pierre que vous avez à faire, monsieur n'arrête que des vendeuses, mais madame Pierre ne va pas tarder à venir, asseyez-vous.

La fillette continua ses rangements avec nonchalance, puis s'interrompit pour demander à Cécile d'un air important :

— Vous savez travailler?

— Je pense, — répondit l'autre en souriant.

— Vous sortez d'une grande maison?

— Cela n'est pas nécessaire pour savoir son métier.

— Ah! c'est qu'ici on travaille dans le grand chic, il faut tout savoir... coudre dans le drap, le velours, le tulle, la soie... les clientes sont difficiles.

— On s'y fait vite.

— Pas si vite que ça... madame Pierre a donné son compte à plus d'une... Avec elle, ça ne traîne pas... En un clin d'œil elle vous juge.

— On verra!

La porte intérieure s'ouvrit, un monsieur à la silhouette anglaise, jeune et bien mis, entra. Cécile devina le patron, dont le regard inspecta le magasin et s'arrêta sur elle.

— Vous attendez quelque chose, mademoiselle?

— Je viens me présenter, monsieur.

— Ah! très bien, madame Pierre va vous parler.

Justement, celle-ci entrait, femme brune et mince, d'âge incertain, sans beauté, mais les traits, les yeux intelligents, les manières distinguées. Elle s'entretint un instant avec Cécile, d'une voix posée et douce, et l'examen rapide qu'elle fit de cette jeune fille en noir, de maintien modeste et assuré, fut satisfaisant.

— Venez demain matin à neuf heures, — lui dit-elle, — votre place sera prête. Comment vous appelez-vous?

— Cécile Pommier.

Le lendemain matin, Cécile, le cœur un peu battant, ouvrit la porte du magasin, inquiète de ce milieu nouveau, de l'entrevue avec des compagnes ignorées. Mais comme elle se sentait sûre de son activité, de son application et de sa facilité d'accommodation, comme elle avait reconnu en madame Pierre une honnête femme, incapable d'injustice envers une travailleuse, sa nervosité se calma dès qu'elle eut refermé la porte.

La fillette de la veille lui fit un petit salut protecteur :

— Vous pouvez descendre, faites attention de ne pas manquer une marche.

Cécile aperçut l'escalier en spirale, prit la rampe avec précaution, descendit. Des voix et des rires venaient à ses oreilles. Lorsqu'elle parut, les yeux se levèrent, il y eut un silence.

— Où dois-je déposer mes vêtements, mesdemoiselles?

Elle avait ôté son chapeau, son voile, son léger châle.

Aussitôt, la glace se brisa, les bouches sourirent, toutes les jeunes filles s'empressèrent.

« Ma foi! elles sont toutes gentilles », pensa Cécile.

L'atelier se composait de huit ouvrières, sans compter madame Pierre et la jeune Blanche. Tout le monde était au travail à l'entrée de la « première », qui alla immédiatement découper des « patrons » sur une table :

— Voilà de l'ouvrage pour vous, mademoiselle Cécile; si vous avez besoin d'un avis, vous le demanderez à mademoiselle Juliette qui est en face de vous.

On n'entendit plus que le bruit des aiguilles et des ciseaux dans les étoffes; seules étaient prononcées à mi-voix les paroles strictement nécessaires.

Cécile se rendit compte de l'endroit où elle se trouvait, un sous-sol éclairé par de larges vasistas en verre-soleil, s'entr'ouvrant par le haut, de façon à cacher le spectacle de la rue, et déversant sur l'atelier la clarté d'un ciel invisible. Les murs, nets et propres, étaient peints en blanc. La chaleur était lourde, un orage s'annonçait, on dut fermer les vasistas pour empêcher la poussière de la rue. Le ciel s'assombrit encore. La pluie fit rage, fouetta le trottoir et les vitres.

Ce fut un instant de distraction et de halte pour les ouvrières, qui se lamentaient sur l'obscurité et le manque d'air. Il fallut allumer les becs de gaz sous leur abat-jour de soie verte.

— Patientez, — dit madame Pierre, — au renouvellement du bail, nous aurons l'entresol pour travailler.

Sans espérance en l'avenir,
Sans espérance, mieux vaut mourir!

chantonna l'une des couseuses.

— Chut! il y a des clientes en haut.

L'orage cessa. Puis vint midi. Les unes sortirent. Les autres, parmi lesquelles Cécile, passèrent dans un petit réduit attenant désigné comme réfectoire, y prirent le repas qu'elles avaient apporté, puis s'en allèrent faire un tour au square Montholon, et rentrèrent à une heure et quart.

Cécile accompagna Juliette, en face de laquelle elle travaillait, et la petite qui l'avait reçu, mademoiselle Blanche, flattée de promener ses quinze ans avec deux « grandes ».

Le soir à sept heures, toutes quittèrent l'ouvrage avec ordre, partirent prestement, après avoir salué Monsieur Harry occupé dans une cage de verre à régler sa comptabilité.

La semaine se termina ainsi, et le dimanche arriva où Cécile devait déjeuner chez ses voisins. La blonde avenante, madame Dieudonné, l'avait réinvitée presque chaque jour, en la rencontrant dans l'escalier, ou en frappant à sa porte le soir dès qu'elle la savait rentrée. Elle l'avait trouvée préparant son dîner, ou à table toute seule devant son couvert

bien mis sur une serviette blanche. Elle l'étourdissait de sa conversation, et Cécile était satisfaite de la voir partir, mais elle s'appliquait et réussissait à ne pas montrer d'ennui de ces visites, puisqu'en somme cette femme zélée montrait de la sympathie pour sa solitude et pour son malheur.

La jeune fille préférait être seule. Alors, elle était encore comme avec sa mère. Il n'y avait en cette singulière enfant aucune pratique puérile : elle ne mettait pas le couvert de sa mère, comme le font ceux qui perpétuent le culte des disparus jusqu'au jour où vient l'oubli parfois profond. Elle adopta le couvert et le verre de la disparue, ainsi qu'un héritage lui revenant naturellement, et il lui plaisait d'animer son repas et sa veillée solitaire par un bouquet de violettes ou une rose qu'elle plaçait en face d'elle dans un verre d'eau. C'était un peu de vie fragile ajoutée à la chambre muette où personne ne parlait ni ne chantait, en même temps que le souvenir du cimetière où elle avait déposé des fleurs semblables. Elle ne sentait pas sa solitude ainsi, avec la vie et avec la mort.

Elle retournait au Père-Lachaise, retrouvant l'horreur de son chagrin devant la terre fraîche remuée, la croix de bois noir où étaient inscrits un nom et deux dates, les fleurs grillées attachées à l'entourage de bois. Elle se promettait, avec le premier argent qu'elle mettrait de côté, d'acheter un terrain et de disposer une tombe modeste pour la chère femme qui l'avait tant aimée.

Cécile trouva, sinon un réconfort, du moins une distraction à la vue de l'intérieur de ses voisins, devant la table du déjeuner qui l'attendait, garnie des hors-d'œuvre qui annoncent le luxe d'une invitation, radis, saucissons, concombres, beurre, en même temps que se voyaient les beautés de la saison des fruits, fraises et cerises écarlates, abricots d'or, pêches couleur de roses, et un gâteau que Cécile avait apporté, un Saint-Honoré vernissé et crémeux. C'était charmant et cordial, la dame toujours empressée et bonne pour sa jeune voisine, le mari ouvrier intelligent, typographe au visage maigre, un peu pâle des veilles dans les journaux, s'exprimant bien, accueillant l'invitée d'un bon geste et de paroles de camarade. Il n'avait pas grand'chose à dire, d'ailleurs, ni Cécile non plus. La dame se chargeait de toute la

conversation, des demandes et des réponses, en un flux de mots à peine interrompu par la venue des plats qu'elle allait chercher dans la cuisine attenant la salle à manger, et encore continuait-elle à parler de loin, en faisant signe aux deux convives de l'attendre, comme le font les bavards intarissables, hommes ou femmes, impatientés d'écouter ceux qui essaient d'intervenir à travers la précipitation bruyante de leur débit sans arrêt.

Cécile sortit un peu étourdie, remercia vivement ses hôtes, rentra dans sa chambre travailler pour elle jusqu'au soir, alla terminer sa journée par un tour mélancolique aux Buttes-Chaumont, où tant de tournants d'allées, tant de stations sur les bancs, lui rappelaient les souvenirs de tant d'expressions de visage et de conversations de sa mère, qu'elle se récitait textuellement sans même chercher à se les rappeler. Les images et les paroles se levaient d'elles-mêmes dans l'ombre du souvenir, venaient à elle par toutes les allées, descendaient des verdures, émanaient des parterres de fleurs, s'envolaient vers les nuages pour redescendre encore, comme des oiseaux qui tournoient, disparaissent et reviennent à tire d'aile vers la pensée qui les appelle. La jeune fille vit bien que ce n'était pas seulement au cimetière que l'on pouvait se souvenir des morts, que c'était partout où ils avaient vécu. Au cimetière il y a ce qui reste d'eux, inerte et insensible, mais là où ils ont passé, leur présence vivante s'évoque à chaque pas. Et plus encore, c'est en nous-mêmes qu'ils habitent à jamais, si notre indifférence ne les renvoie pas au vrai néant de l'oubli, s'ils continuent de se mêler à nos regrets, à nos amertumes, à nos douleurs.

C'est sous l'empire de ces pensées qui naissaient en elle sans effort que Cécile vécut désormais, allant méthodiquement à son travail, réglant son temps et sa dépense, évitant les poursuites masculines et les rencontres fâcheuses, filant à travers la vie sans être trop remarquée, petite de taille, rapide de marche, sobre de gestes. Il fallait la voir de près et scruter ses traits pour s'apercevoir de la beauté annoncée plutôt que réalisée par son visage, où il y avait à la fois de l'enfance passée et de la jeunesse naissante, un ovale encore maigrement dessiné, un front net et ferme, une jolie bouche

aux coins abaissés par le chagrin, des yeux gris par moment voilés, une chair jeune imprégnée d'ombre, une expression le plus souvent retirée, lointaine, puis tout à coup précise, où il y avait de l'absence et de la promesse, un être en formation d'esprit, qui avait déjà de l'acquis et du jugement, avec un entêtement visible, une personnalité qui s'ignorait sans doute, mais qui se gardait sûrement, une allure de biche qui se sauve, ou une immobilité de statue animée seulement par la lumière des yeux et la respiration régulière.

Son être moral ressemblait à son être physique. Il y avait dans sa pensée une force distante, un peu sauvage, qui l'éloignait instinctivement, non seulement des embûches visibles, mais aussi des traquenards que nous avons en nous-mêmes. Elle ressentait bien, comme toutes les autres filles, l'ennui, le désir d'autre chose, et ce vague à l'âme qui amollit la volonté, mais après quelques moments de trouble et d'abandon où elle écoutait les voix de la tentation, elle se laissait vite reprendre par l'occupation du jour, suffisante pour ajourner ce qu'il pouvait y avoir d'espoir dans sa lassitude et dans son désir. En elle veillait une volonté latente qui la tenait droite contre les niaiseries et les imprudences où se laissent aller les faibles et les irraisonnées. Sa sœur lui avait donné l'horreur des têtes à l'évent tournant à toutes les brises et à toutes les paroles, et sans savoir à quoi elle était destinée, elle avait conscience que le jour n'était pas venu pour elle où elle devrait faire un choix et accepter son sort. Pour l'instant, sa vie solitaire était nette, et elle la conservait nette. Tout était en ordre en elle, comme autour d'elle, elle réglait sans le vouloir ses réflexions et ses actes comme elle faisait son ménage.

Cela ne l'empêchait pas de regarder, de voir, même de rêver. En face d'elle, dans le grand jardin délaissé entouré de murs et de grilles, où passaient et séjournaient les locataires de la maison vue à travers les arbres, elle aperçut plusieurs fois un jeune homme dont les allures et les occupations l'intriguèrent. Son logis devait avoir sa façade de l'autre côté, sur la rue de Belleville, car on ne le voyait qu'à certaines heures, dans le jardin, ou dans une pièce remplie de livres. Cécile se surprit à observer ce voisin, et même à

chercher rue de Belleville, quelles pouvaient être ses fenêtres. Elle n'apprit rien. Un jour, elle crut l'apercevoir dans la rue et se figura qu'il la suivait. Le cœur lui battait un peu, et elle rentra chez elle sans détourner la tête. S'il lui avait parlé, elle se demanda si elle lui aurait répondu. Peut-être que oui... Elle le revit une autre fois aux Buttes-Chaumont, et il en fut de même. Ils étaient probablement aussi timides, ou aussi sauvages, l'un que l'autre.

Deux incidents vinrent d'ailleurs changer le cours des idées où pouvait se laisser capter la jeune fille, et lui inspirer une résolution qui allait changer les conditions de sa vie.

Elle rencontra le médecin venu pour sa mère aux derniers jours de sa maladie, et à qui elle n'avait pas réglé sa dernière visite. Elle avait voulu le faire, par deux fois, ne l'avait pas trouvé chez lui, ni personne pour la recevoir, et elle s'était promis d'y retourner un dimanche matin. Elle s'excusa auprès de lui, qui, tout en la regardant avec une certaine insistance, lui dit qu'elle pouvait venir en effet un dimanche matin. Une vieille femme de ménage lui ouvrit, elle entra dans le cabinet du docteur, dont la fenêtre donnait sur la place de l'église. Il la fit asseoir quand elle eut payé les modestes honoraires, il avait l'air affable d'un monsieur grisonnant qui s'intéresse à l'infortune d'autrui. Elle répondit comme elle savait répondre avec simplicité. Il l'interrogea sur sa vie, elle dit ce qu'elle faisait, et ce qu'elle allait continuer de faire. Bien, très bien, approuvait-il. Il lui demanda alors si elle devait se marier, si elle avait un promis. Un peu gênée déjà, elle objecta qu'elle avait bien le temps de songer à cela.

— En attendant, — reprit-il, — je pourrais vous aider... Je n'ai personne ici... vous tiendriez ma maison...

— Mais, monsieur le docteur, je suis couturière, je ne demande pas à changer de métier pour devenir bonne...

— Il ne s'agit pas de cela. J'ai une femme de ménage avec laquelle vous vous arrangeriez... Je serais un ami pour vous...

Au mot d'ami, Cécile se leva. Son interlocuteur se leva aussi, s'avança vers elle. Il avait les mains qui tremblaient un peu, et son air affable s'aggravait d'une expression hésitante et inquiétante, dans ses yeux subitement fixes.

— Vous vous méprenez, monsieur, — disait Cécile cherchant la porte.

Il la touchait presque, elle lui échappa d'un mouvement brusque, tourna la poignée, se trouva dans l'antichambre. La femme de ménage, entendant du bruit, sortit de sa cuisine graillonneuse. Le médecin resta sur le seuil de son cabinet, reprit son air docteur. La bonne femme ouvrit la porte de l'appartement, et Cécile sortit, heureuse de se retrouver dehors.

« Ce pauvre type s'ennuie tout seul, pensa-t-elle... Pourquoi n'épouse-t-il pas sa femme de ménage? Je n'ai aucune envie d'entrer chez un vieux garçon... Il avait bien besoin de gâter le souvenir que j'avais gardé de ses paroles pour maman et pour moi... »

Elle était à peine rentrée chez elle qu'elle entendit frapper à sa porte. Ce n'était pas la manière forte de frapper qu'avait sa voisine, mais une manière discrète et timide. Elle ouvrit, vit le typographe devant elle.

Elle attendit, sans le faire entrer, mais il resta de lui-même sur le paillasson.

— Mademoiselle, — dit-il, — c'est la semaine prochaine la fête de ma femme, la sainte Louise; vous me rendriez service si vous vouliez m'acheter pour elle, en allant à votre travail, quelque colifichet... Je n'ai pas le temps, et je ne m'y connais guère... Ce qui sera choisi par vous lui fera plaisir, j'en suis sûr.

— Celui-là est gentil, — se dit Cécile, — s'il ne pense pas à autre chose.

Elle se fit expliquer ce que voulait ce bon mari, elle toujours sur son seuil, lui sur le paillasson, lorsque la blonde surgit dans l'escalier. Immédiatement sa physionomie avenante changea, une montée de sang inonda son teint de lait, ses yeux bleus brillèrent de phosphore, et elle commença d'invectiver les deux causeurs.

— C'est du propre!... j'aurais dû me méfier de cette sainte nitouche, qui attire chez elle les maris des honnêtes femmes.

Le typo se récria avec douceur. Cécile resta interdite. La jeune mégère continua :

— Toi, tu vas rentrer chez toi, propre à rien, et vous, espèce de donzelle, que je ne vous retrouve plus sur mon passage...

— Laisse-moi t'expliquer, — dit le mari bénévole.

— Mais, madame, — intervint Cécile, — laissez-moi aussi vous parler...

— Je n'ai pas besoin de vos explications, sale hypocrite...

— Allons, allons, — dit le mari, — rentrons... Excusez-moi, mademoiselle...

— Des excuses!... c'est à moi que tu dois en faire.

Son mari l'entraînait. Elle se débattait, pleurant, injuriant Cécile, qui prit le parti de fermer sa porte.

— Saloperie!... fumier! — clamait l'autre, au paroxysme de la fureur.

Les voisins commençaient à ouvrir leurs portes, à se pencher au-dessus de la rampe. Longtemps encore, en entendit le bruit de la dispute dans le ménage du typo, des pleurs, des cris, puis vint l'apaisement, avec la voix d'homme prenant peu à peu le dessus, raisonnant la coléreuse, que l'on entendit alors répondre plus doucement. Son mari sut la convaincre, car elle vint frapper à son tour à la porte de Cécile qui, toute tremblante, vint ouvrir :

— Mon mari m'a expliqué... mais vous savez, au premier moment, on ne sait pas, on s'imagine des choses... vous seriez à ma place, vous seriez pareille...

— Mais non!

— Mais si!... Enfin, qu'il ne soit plus question de rien, n'est-ce pas?

— C'est entendu, madame, je vous assure qu'il ne sera plus, en effet, jamais question de rien... Mais excusez-moi, je me préparais à sortir.

— Allons! je vois que vous m'en voulez toujours... Vous avez bien tort... Voyons, venez dîner avec nous ce soir!

— Merci, madame, je ne puis pas...

Elle chercha une raison, ne trouva que celle-ci.

— Je suis invitée.

— Ce n'est pas gentil... ce sera pour une autre fois, c'est promis? Allons, au revoir, mademoiselle, ne boudez pas... ne nous en veuillez pas... Au revoir, mademoiselle...

— Au revoir, madame.

Cécile referma sa porte, monologua intérieurement : « Je n'aime pas beaucoup ce genre d'histoires... mais c'est une leçon qui me profitera... cela m'apprendra à me lier si facilement avec des gens que je ne connais pas... Il est vrai que c'était à un moment où je ne pouvais guère refuser... J'étais si heureuse d'un peu de sympathie, d'entendre des voix autour de moi... mais je m'aperçois qu'il vaut encore mieux être seule, et n'écouter que les voix qu'on entend dans le silence... n'est-ce pas? maman », dit la charmante fille en se tournant instinctivement vers le lit où elle voyait sans cesse le visage pâle et les yeux gris tournés vers elle.

Elle sortit comme elle l'avait dit, et elle s'invita elle-même. Prenant, après la traversée des Buttes-Chaumont, son éternelle rue Lafayette, elle parvint, à travers la foule endimanchée, jusqu'à la place de l'Opéra, et de là au boulevard. Il était sept heures du soir, elle était harassée de sa longue course, elle entra dans un établissement de bouillon déjà rempli de dîneurs, parmi lesquels elle ne sut tout d'abord se diriger. Enfin, revenant sur ses pas, prête à sortir, elle avisa tout contre le bureau de la caissière, une petite table de marbre dont personne encore n'avait voulu. Elle s'y installa satisfaite, chosiit son menu sur la carte que lui présenta la servante en tablier blanc, et tout en dînant, retrouvant peu à peu sa tranquillité, de ce coin où personne ne faisait attention à elle, elle put regarder à loisir les convives entassés dans la salle. Elle les vit surtout occupés à choisir des mets et à les manger, tout en jetant des coups d'œil furtifs sur les assiettes de leurs voisins. L'assistance se composait de ménages qui n'avaient pas voulu rentrer chez eux, leur promenade faite; peu d'enfants, des vieilles gens, hommes et femmes savourant seuls leur repas choisi, depuis le potage au vermicelle jusqu'à la confiture; des jeunes hommes dont on entendait de la conversation et les rires, employés de commerce et de banque finissant leur journée de vacance, quelques-uns en compagnie de jeunes filles en lesquelles Cécile reconnaissait le genre de ses camarades du faubourg, plus élégantes, plus délurées, habiles à suivre la dernière mode par une forme de chapeau et de corsage, par la couleur d'un ruban.

En somme, Cécile n'était pas mécontente de se trouver

là, pour une fois. Elle ne voulait ni ne pouvait prendre l'habitude du restaurant, elle était trop marquée par la vie de ménage et par la manière d'être héritée de sa mère, pour se plaire ailleurs que dans son chez elle. Mais enfin, elle n'était pas fâchée de voir du monde, des gens qui ne lui disaient rien, qu'il lui était permis de regarder à son aise, sans en avoir l'air, car elle était une personne discrète, ne dévisageant pas les gens, et sachant passer inaperçue. Tout en finissant de dîner elle observait et réfléchissait sans le vouloir à sa situation, et sans se tracer de programme d'existence, il lui fallait bien prendre des résolutions. Elle en prit une, qui lui coûtait terriblement, mais qu'elle voyait nécessaire, c'était de quitter la maison et le quartier où elle habitait, et qu'elle aimait pour tous ses souvenirs. Mais les derniers incidents, son aventure avec le médecin, l'avanie infligée par sa voisine, lui démontraient qu'elle était trop isolée, sujette à une entreprise désagréable, ou à un coup de mauvaise humeur. Elle se voulait toujours solitaire, mais davantage perdue dans la foule, comme elle l'était au restaurant. Seulement, où aller, comment découvrir l'endroit rêvé par sa naïveté? Elle se promit de chercher pendant les moments qu'elle aurait de libres. Elle se leva, paya et sortit.

Au dehors, réconfortée, défatiguée, elle éprouva un bien-être qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps. Un chaleureux soir d'été animait le ciel du crépuscule de nuages d'argent frangés de rose. Les verdures de Paris palpitaient sous une brise presque insensible. Au long du boulevard qui s'étendait devant elle, les lumières commençaient à s'allumer sous leurs globes changés en fruits dorés. La foule allait et venait, heureuse de vivre, en allures lentes. La chaussée était encombrée de fiacres, parmi lesquels passaient les lourds omnibus, comme des vaisseaux de haut bord parmi les barques. Les terrasses des cafés s'encombraient de spectateurs nonchalants. L'Opéra illuminé, les théâtres tout proches, Vaudeville, Nouveautés, Opéra-Comique, appelaient aussi le public de leurs girandoles et de leurs affiches. Cécile songea au théâtre de Belleville où avait été menée son enfance, et en même temps elle reconnut qu'il était temps de rentrer dans son vieux quartier.

Elle prit l'omnibus. Il était à peine neuf heures, lorsque la fillette parvint à la rue de la Villette qu'elle tourna et à sa rue Delouvain, où elle fut chez elle. Elle monta son escalier, ouvrit sa porte sans bruit, la referma, ouvrit sa fenêtre, y resta assez longtemps assise dans le vieux fauteuil où sa mère s'était assise. Elle respira l'air du soir et se laissa aller à ses pensées. En face d'elle, le jardin était embaumé des roses qui poussent en désordre parmi les herbes, les verdures des acacias et des frênes bougeaient doucement sous la brise chaude. La demie de l'heure sonna dans les hauts clochers dressés à gauche sur le bleu profond du ciel que commençaient à percer les feux scintillants des étoiles. Après avoir levé les yeux, Cécile les abaissa vers la terre sombre. Il y avait, dans le noir jardin une petite lumière aussi, derrière la vitre et le rideau d'une fenêtre, chez le voisin d'en face qui veillait.

Le lendemain, tout en se rendant à son atelier, elle résolut de poursuivre l'accomplissement de sa décision de la veille, malgré tout ce qui l'attachait à ce quartier où elle était née, et qu'elle regardait comme sa patrie. Elle acheta des « congés » chez un libraire de la rue Lafayette, travailla toute la matinée, et à l'heure de midi, expédia vite le déjeuner de jambon et d'œufs qu'elle avait apporté, se mit en quête d'une chambre aux alentours. Elle ne chercha pas rue Lafayette, explora les rues avoisinantes, rue Bleue, rue d'Hauteville, rue des Petites-Écuries, rue Martel... Partout, c'étaient des logements aux cinquième et sixième étages. La hauteur ne l'effrayait pas, mais il lui était impossible de donner sept cents, huit cents, ou neuf cents francs de ces logements de deux ou trois pièces avec des cuisines. Ce serait pour plus tard, peut-être, selon que sa vie s'arrangerait d'une manière ou d'une autre. En attendant, elle vit qu'il lui fallait plus de temps que l'heure du déjeuner pour trouver la chambre qu'elle souhaitait, car elle renouvela sa tentative pendant plusieurs jours en vain. A peine sortie qu'elle devait rentrer.

Une circonstance qu'elle ne désirait pas vint à son aide.

— Ne venez pas lundi, mademoiselle Cécile, — lui dit madame Pierre, — je n'aurais pas d'ouvrage pour vous, ni pour mademoiselle Juliette.

Elles étaient les dernières venues, et quoique Cécile

entrevît des jours de chômage, sa volonté ne changea pas. Après avoir passé son dimanche chez elle à trier ses vêtements et ses objets, à faire la part de l'utile et de l'inutile, arrivée au soir, elle fit son compte. Elle avait devant elle à peu près cinq cents francs, total des économies de sa mère et des siennes. Son déménagement lui coûterait cinquante francs, elle aurait un demi-terme à payer, en alignant encore le denier à Dieu et les frais imprévus, il lui resterait environ deux cents francs pour faire face au chômage possible, qu'elle ne supporterait pas longtemps, se dit-elle, elle trouverait d'autres maisons, elle aurait de l'ouvrage chez elle, enfin, elle se débrouillerait. Là-dessus, le lundi matin, elle se mit en route avec son déjeuner dans un journal.

Tout droit jusqu'à l'Opéra, jusqu'au boulevard, jusqu'à la Madeleine, elle marcha sans trop savoir pourquoi. Elle n'avait pas la prétention d'habiter dans ces parages, mais elle voulait connaître comment étaient faites les petites rues et les maisons derrière ces façades splendides. Elle prit la rue Royale, tourna à gauche dans la rue Saint-Honoré. Elle se crut revenue dans son faubourg. Les maisons étaient hautes, vieilles, plus vieilles même qu'à Belleville, surtout lorsqu'elle eut traversé la rue de Castiglione. Les petites boutiques étaient nombreuses, boulangeries, pâtisseries, boucheries, poissonneries, fromageries, légumeries, fruiteries, dont les étalages débordaient souvent sur le trottoir. Il y avait aussi des marchandes de vieux meubles et de curiosités devant lesquels ne put s'empêcher de s'arrêter Cécile pour admirer les jolies choses. Et des marchands de vin, des restaurants, des petits cafés, enfin tout le décor de la vie ouvrière, commerçante, bureaucratique, et une allée et venue de ménagères avec leurs mioches, comme là-haut sur la colline.

« Ce sera bien le diable si je n'arrive pas à trouver mon affaire ici », pensa Cécile.

Elle avisa une petite porte où battait une claire-voie, une allée sombre et étroite, au-dessus de laquelle était cloué l'écriteau : *Chambre à louer*. Au bout du couloir, la porte de la loge éclairée par une fenêtre donnant sur une cour. Dans la loge une bonne femme à cheveux gris en train d'écumer son pot-au-feu, et qui regarda Cécile par-dessus ses

lunettes, pendant qu'un chat rouge venait flairer la nouvelle venue.

— Vous avez une chambre à louer, madame?

— Oui, mademoiselle.

— Combien?

— Trois cents francs, mais il y a une petite cuisine avec.

— C'est clair?

— Très clair. Beaucoup d'air, et une vue bien agréable.

— Puis-je voir?

— Certainement, la chambre est vide, mais c'est un peu haut pour moi; au cinquième; allez-y toute seule; voilà la clef, c'est la porte n° 3. Et voilà l'escalier.

Elle lui montra, auprès de la porte de sa loge, un trou noir comme le fond d'un puits, où l'on ne distinguait même pas les premières marches.

— Tenez-vous bien, prenez la rampe.

Cécile s'engagea bravement sur les degrés de cette sombre échelle. Elle monta deux étages dans l'obscurité. Au troisième, une lueur de jour commençait d'éclairer les murailles noires de vétusté. Au quatrième, on voyait réellement à peu près clair. Au cinquième, on voyait clair tout à fait.

Elle avisa la chambre n° 3. Elle ouvrit la porte, fut éblouie. Elle entrait dans le soleil. Elle ouvrit la fenêtre, avant même de regarder la chambre. Sa stupéfaction et son ravissement augmentèrent, à lui faire perdre la respiration. Sous ses yeux, en dépendance d'un hôtel particulier, un jardin féerique de pelouses, de gazon vert, de fleurs éclatantes, de charmille taillée, de hauts arbres dont les feuillages construisaient une muraille de verdure, à croire que l'on avait devant soi un parc ou une forêt. A gauche, on apercevait l'architecture élégante de l'hôtel aux toits d'ardoise mansardés. Au-dessus surgissait le fût d'une haute colonne sur la plate-forme de laquelle se tenait debout, dressé sur les nuages, un homme de bronze vêtu d'une tunique courte, la tête ceinte d'une couronne de lauriers, tenant en sa main droite le globe du monde.

« C'est la colonne Vendôme et Napoléon », devina Cécile qui ne les avait jamais si bien vus.

Elle se retourna alors vers la chambre, sa chambre, car

elle n'admettait pas qu'on pût lui en contester la propriété future, et elle la trouva belle, carrelée de rouge, avec une cheminée de marbre noir, des placards, une alcôve, et une cloison vitrée derrière laquelle était la cuisine, suffisante d'installation. Elle sortit, aperçut contre sa porte le robinet d'une fontaine, retrouva l'escalier et le dégringola si vite qu'elle faillit choir, dans sa crainte que la concierge n'eût reçu une autre postulante à cette chambre merveilleuse.

— C'est entendu, madame, je prends la chambre.

— Vous avez raison, ma petite demoiselle, — répondit la concierge qui allait se tremper un bol de soupe et qui suspendit son opération, malgré le miaulement desespéré de son chat rouge.

Elle ajouta :

— Vous permettez que je donne à déjeuner à mon Rouget?

— Certainement, madame... Il est superbe votre Rouget.

— N'est-ce pas?... Là, je suis à vous.

Cécile signa l'engagement, donna son nom et son adresse, offrit dix francs à la gardienne de son futur paradis.

— Est-ce assez?

— C'est bien, ma petite fille... Tout le monde ne m'en donne pas autant. Pour la peine, vous prendrez bien une tasse de mon bouillon... Il est bon, vous savez?

Cécile accepta sans façon, raconta un peu son histoire dont la demande lui fut faite, et qui fut reçue avec un attendrissement jovial. La concierge et la locataire se quittèrent en vieux amis, et Cécile enchantée s'en alla terminer son déjeuner sur un banc des Tuileries, auprès d'un dieu-terme, à l'ombre d'un massif d'où elle apercevait le bassin, avec ses statues de Fleuves, la place de la Concorde avec son obélisque, et la perspective des Champs-Élysées, trouée lumineusement par l'arc de Triomphe de l'Étoile.

Elle ne connaissait guère tous ces aspects, mais ils se classaient dans son esprit, et elle se promettait de les voir de plus près. Elle se leva de son banc de pierre, traversa le jardin, prit la rue de Castiglione, s'arrêta place Vendôme, leva les yeux vers l'homme de bronze plus haut que jamais, plus perdu que jamais dans les nuages, et s'orientant, chercha à voir sa future maison sans y parvenir, mais crut bien distinguer,

sur la place, la façade de l'hôtel, dont elle surplombait le jardin.

Chez elle, elle continua ses rangements et ses raccommodages, et en allant chercher son dîner, remit le congé à la concierge. Celle-ci ne manifesta qu'un étonnement de surface, et Cécile comprit que la scène de l'escalier avait laissé des échos chez les commères de la maison et de la rue. Elle rencontra aussi la voisine qui avait été la cause de cette avanie par sa sottise, elle lui dit bonjour comme si rien n'était, mais ne lui parla pas de son départ.

Après son dîner elle s'installa dans le vieux fauteuil à l'embrasure de la fenêtre, avec les livraisons des *Misérables* laissées par ses frères, qu'elle avait déjà lues, et qu'elle se mit à relire avec une passion inconnue. Elle crut découvrir un monde nouveau...

Elle eut du mal à s'endormir, agitée par sa lecture, rêvassa qu'elle était une autre petite Cosette, perdue comme elle dans les bois, avec un fardeau trop lourd, et qu'un bon génie allait venir pour l'aider à le porter.

Le lendemain et les jours suivants, elle continua et acheva cette lecture, à laquelle elle ne pouvait s'arracher.

Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs, tout au long de cette semaine, de faire ses affaires. D'abord, elle était retournée chez Harry, pour savoir si le chômage continuait, et madame Pierre lui avait dit de revenir voir le lundi suivant. Elle se trouvait donc devant la semaine complète à elle. Le déménageur qui avait déjà transporté le mobilier des Pommier de Ménilmontant à Belleville lui désigna le samedi pour faire le transfert de la rue Delouvain à la rue Saint-Honoré. Cécile aurait ainsi le dimanche pour commencer à s'installer, et le lundi, elle pourrait retourner travailler.

Le samedi matin, comme il avait été dit, les meubles, les paquets de linge, la vaisselle, les bouquins, tout fut chargé sur la voiture avec célérité par le patron déménageur et son aide, un assez bon zig qui, moyennant quelques verres de vin, obéit aux indications que la « petite » lui donnait d'une voix tranquille et assurée. Quand tout fut emballé, elle remonta, donna un coup de balai dans cette chambre où tant d'angoisses s'étaient abritées et où il ne restait plus que de la

poussière et du vide, elle s'accouda à la fenêtre ouverte, contempla une dernière fois le vieux jardin silencieux, les hauts clochers d'où étaient tombées les dernières heures de sa jeunesse en deuil. Elle regarda partir la voiture où cahotaient ses souvenirs, les larmes jaillirent de ses yeux, elle reprit sa volonté, descendit, donna la clef à la concierge qui était sur le pas de sa porte, entendit des fenêtres curieuses s'ouvrir, et précédée, accompagnée, escortée de ses ombres chères, elle partit à son tour sans retourner la tête.

II

DÉCOUVERTE DE PARIS

Il était midi lorsque Cécile quitta la rue Delouvain. Elle déjeuna sur un banc des Buttes-Chaumont, donna un suprême regard au beau parc qui avait été le seul décor de nature de ses jeunes années, prit un tramway qui la mena à la gare Saint-Lazare, et de là s'en alla à pied jusqu'à son nouveau domicile, où elle arriva avant ses déménageurs. Elle les attendit chez la concierge, sur l'invitation qui lui en fut faite par la bonne femme, laquelle voulait absolument lui servir à déjeuner. Elle ne cessa ses instances que lorsque Cécile lui eut promis d'accepter le soir une part de son dîner. La jeune fille n'était pas autrement surprise de rencontrer ce bon cœur épanoui dans une loge de la noire maison de la rue Saint-Honoré. Dans tous les quartiers, elle pensait bien qu'elle retrouverait ce qu'elle avait connu à Belleville, le pire et le meilleur, des commères bavardes à la parole empoisonnée, et des créatures au franc-parler, au regard tendre, toutes lumineuses, sans le savoir, de leur bonté instinctive.

Celle qui allait et venait autour d'elle, grasse, marchant difficilement, les cheveux presque blancs, la parole joviale, couvant de son regard clair Cécile, en noir, assise dans un recoin de la loge encombrée, avec le chat rouge sur les genoux, était de ces êtres que la vie, bonne ou mauvaise, ne change pas, qui sont toujours prêts à partager leur soupe et la chaleur de leur poêle avec les camarades que le destin leur

envoie. Telle quelle, pour des raisons que la brave femme ne se formulait peut-être que confusément, Cécile avait plu à la mère Rouget. « Car j'ai le même nom que mon chat, — avait expliqué celle-ci, — ou plutôt il a le même nom que moi. »

Les déménageurs arrivaient. Ils étaient moins dispos que le matin, le logement était haut placé, il fallut ajuster les meubles, le lit, l'armoire, clouer des planches. Ce fut au soir seulement que Cécile, après avoir souhaité le bonsoir à sa protectrice, se trouva seule. Sa fatigue exigeait le repos. Elle dormit tout d'une traite jusqu'au matin, et réveillée, fut un instant sans se souvenir qu'elle avait changé de quartier et de logis. Le désordre de la chambre la renseigna vite. Sa toilette et ses commissions faites, elle se mit à la besogne. Cette petite fille, calme en apparence, était l'activité et l'ardeur mêmes. A la fin de la journée, tout était en ordre, le linge dans l'armoire, chaque objet à sa place, le carreau lavé, les vitres claires, les rideaux accrochés. Par une disposition du hasard, la chambre plus grande que celle de la rue Delouvain, permettait les mêmes arrangements de meubles, le lit en face de la fenêtre, l'armoire au pied du lit; la commode vis-à-vis de la cheminée, le buffet en face de l'armoire, la table au milieu de la chambre. Cécile plaça son vieux fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre, contempla son œuvre, et vit que rien n'était changé au décor de son existence. Les photographies avaient leur air lointain dans leurs cadres, les flambeaux de cuivre reluisaient comme de l'or, la pendule à colonnes noires s'était remise en marche, découpant les secondes, les minutes et les heures de l'éternité.

Il lui fallait le lendemain s'en aller aux nouvelles chez Harry. Elle y trouva du travail pour tous les jours de la semaine, mais le samedi, elle et plusieurs autres furent encore prévenues qu'il n'y aurait rien pour elles pendant quelque temps. Cécile sortit avec mademoiselle Juliette, ajournée comme elle. Cette dernière habitait de l'autre côté de l'eau, rue Mazarine. Elles firent route ensemble en cherchant de l'ouvrage, ne trouvèrent rien de régulier. C'était la morte-saison qui s'établissait, la morte-saison des mois d'été, du temps des vacances. Il en serait sans doute ainsi jusqu'au

mois de septembre ou d'octobre. Les deux jeunes filles se quittèrent au pont des Saints-Pères, Juliette traversa la Seine, Cécile revint sur ses pas, décidée à chercher encore. La journée se terminait, et il ne fallait pas songer à déranger les entrepreneuses, mais la jeune fille nota quelques maisons où elle se rendrait le lundi matin. Chez elle, elle refit ses comptes, constata qu'elle pouvait vivre deux mois en dépensant trois francs par jour, l'argent du prochain terme mis de côté. Elle décida de régler sa vie pour ne pas dépasser cette somme, de laver son linge elle-même, boire de l'eau, de ne prendre que la nourriture strictement nécessaire.

Elle chercha inutilement, pendant plusieurs jours, et enfin trouva un peu de travail dans une maison de confection. Pour accomplir la promesse échangée avec mademoiselle Juliette, elle se rendit chez celle-ci, rue Mazarine. Elle la trouva, dans une vieille maison humide, à l'escalier de pierres suintantes, dans un logement qui donnait sur la rue étroite en face de la muraille noire et sinistre, aux fenêtres garnies de barreaux rouillés, que l'on pourrait prendre pour l'apparence d'une prison, et qui est le mur d'enceinte de l'Institut. Juliette épluchait des légumes avec sa mère qui ne pouvait se retenir de soupirer. Elle accueillit aimablement Cécile, mais avait l'air préoccupé, ce qui pouvait se justifier suffisamment par le triste logis, la pauvreté du ménage des deux femmes, les soupirs de la mère et la noire muraille d'en face. La visiteuse, qui avait traversé déjà héroïquement les décors obligés de la misère et du malheur, exhorta en quelques paroles discrètes sa camarade à ne pas perdre de temps, et Juliette dit qu'en effet, elle allait tout de suite se diriger vers l'adresse apportée si obligeamment par Cécile.

Celle-ci rentra chez elle, heureuse de retrouver sa chambre, sa fenêtre ouverte sur un vaste ciel, et d'entendre des chants d'oiseaux dans les arbres dont les cimes oscillaient sous la brise chaude de l'été. Elle étala les pièces à coudre, se mit à la besogne, et le soir venu, reconnut qu'en ne perdant pas une minute, elle pouvait gagner environ trente sous par jour, ce qui était dire qu'on ne pouvait pas vivre de ce métier-là. Pour la nourriture, passe encore. Mais le reste! Surtout le terme, ces soixante-quinze francs a donner tous les trois

mois, le 8, comment les économiser sur un aussi pauvre pécule.

Et le linge, les vêtements, les chaussures!... Il faudrait donc aller en loques, avec des souliers prenant l'eau, que l'on ne pourrait même faire raccommoder. C'était cela, la vie de l'ouvrière qui veut rester honnête, et qui prend ainsi le chemin de la maladie et de la mort à l'hôpital, quand on y est admise. La jeune fille comprit le désarroi dont elle avait cru remarquer les signes chez Juliette, et elle eut à son tour, non pas un laisser-aller d'apathie, mais un sursaut de révolte contre le sort et les fatalités, les âpretés et les mauvais vouloirs des uns, les acceptations trop faciles des autres. Elle ne savait pas comment elle sortirait de ce mauvais pas, mais elle se promit bien d'employer toute son énergie à en sortir.

Ses petites mains se dépêchèrent jusqu'au soir, et encore le lendemain et le surlendemain. Elle rapporta comme elle l'avait prévu, quatre francs cinquante, et de l'ouvrage encore pour trois jours. Ensuite plus rien! Cécile se remit en route, retrouva çà et là quelques pièces à coudre, et ainsi, avec des intermittences, le mois d'août tira sur sa fin. Toujours rien chez Harry et pas de nouvelles de Juliette.

A travers ces péripéties de l'existence à gagner, et avec l'anxiété de la réserve d'argent qui diminuait, Cécile, par ses entretiens avec la mère Rouget et par l'observation forcée de ce qui l'entourait, apprit la maison qu'elle habitait et le voisinage de sa chambre. Deux boutiques, l'une d'un tonnelier marchand de bouchons; l'autre un petit café à l'ancienne mode.

Au cinquième, où se trouvait Cécile, quatre logis compris le sien. Les trois autres étaient occupés par la bonne du tonnelier, par une femme seule déjà âgée qui vivait d'une petite rente, et par un bonhomme également seul, qui passait sa vie parmi les bouquins, qui en écrivait, disait-on, et qui devait bien aussi posséder quelques revenus. Tout ce monde-là était absolument tranquille, et Cécile n'aurait pu trouver mieux que ce cinquième étage, son paradis, qu'elle aurait bien voulu ne pas voir se changer en purgatoire du fait de la morte-saison.

Malheureusement, les effets du chômage se faisaient sentir

là comme ailleurs, le mois de septembre fut un pénible mois, et il fallut toute sa vaillance à la jeune solitaire pour ne pas éprouver davantage l'anxiété du lendemain. Tous les jours, battant Paris pour chercher ou rapporter quelque travail de couture, il lui restait ses soirées et ses dimanches de libres. Ses soirées, elle les passait chez elle à coudre pour elle, se donnant comme distraction et comme récompense un peu de lecture. Elle voulut lire d'abord ce qu'elle avait trouvé dans l'héritage de ses frères, aborda les *Mystères de Paris*, trouva une ressemblance entre ces bas-fonds parisiens décrits par Eugène Süe et les mêmes régions abordées par Victor Hugo dans les *Misérables*. Mais elle sentait une différence dans la manière. Il lui semblait que le premier explorait les taudis et les repaires avec une lanterne sourde, et que le second y projetait un rayon de lumière pure. Elle sourit du prince Rodolphe se déguisant en rôdeur pour sauver Fleur-de-Marie, ne le prit pas au sérieux comme Jean Valjean sauvant Cosette et la donnant à Marius.

Quand elle eut repris haleine après cette terrible histoire, elle entama la bizarre épopée du *Juif-Errant*. Elle admira l'imagination de l'auteur qui suivait tant de pistes à la fois, qui promenait son lecteur dans toutes les parties du monde et sur tous les plans de la société, et lui faisait toujours retrouver le chemin et le but. Il lui apparut que le milieu populaire ressemblait à celui qu'elle avait connu, et que les types des boutiques et des ateliers étaient ceux qu'elles avait rencontrés et fréquentés. Elle y trouvait en même temps la flamme qui avait brûlé dans l'âme de son père, avant sa décadence, et chez ses frères qui avaient donné si simplement et si héroïquement leur vie à leurs idées. Les livraisons qu'elle lisait ainsi après son frugal dîner jusqu'aux dernières lueurs du soleil couchant, étaient illustrées de scènes et de portraits dont elle lut la signature : *Gavarni*, images d'un tel accent qu'elles fixaient les personnages eux-mêmes. Ils étaient comme cela, ils ne pouvaient être autrement. Elle y revenait sans cesse, admirait cette magie qui faisait sortir, de ces pages imprimées et de ces dessins, une vie si surprenante que l'on finissait par la sentir frémir autour de soi, et que la chambre solitaire devenait bruissante de pas et de voix,

peuplée de personnages qui surgissaient et s'évanouissaient jusqu'à donner l'illusion de la présence d'une foule. Il fallait un peu de temps à cette jeune tête pour que la griserie de la lecture pût se dissiper et le calme lui revenir avec la réalité journalière succédant et s'opposant à ce monde factice et si vivant où elle venait de s'enfièvrer.

Elle remit à d'autres moments la suite de ses lectures.

Le dimanche, après sa visite au cimetière, où elle portait un bouquet de deux sous à la tombe de sa mère, elle fit des courses dans tous les sens, ne s'arrêtant guère, puisque ce jour-là, les magasins sont fermés, marchant assez vite pour éviter toute équivoque. Les livres qu'elle avait lus ne faisaient que la confirmer dans sa crainte des aventures, et elle pensait bien que si les Jacques Ferrand et les Thénardier peuvent être embusqués aux carrefours et cachés dans la foule, les Jean Valjean et le Prince Rodolphe aux missions providentielles ne courent pas les rues. Par les Tuileries, elle gagna la place de la Concorde, fit le tour des statues de villes imposantes, appuyées sur leurs épées, leurs ancres, leurs ballots de marchandises, la tête ceinte de couronnes crénelées. Les souvenirs de la guerre lui revinrent devant Strasbourg, qui disparaissait presque, la tête et le buste seuls émergeant, sous l'amas des couronnes d'immortelles et des verroteries, des gerbes de fleurs fanées, des drapeaux aux trois couleurs cravatés de deuil. Lorsqu'elle s'engagea dans les Champs-Élysées, elle eut un émerveillement devant ces parterres fleuris, ces allées d'arbres tracées pour la promenade, et devant tant d'enfants, joufflus et roses, riant et courant, respirant la joie dans l'air et dans la lumière.

« Voilà les heureux de ce monde, se dit-elle avec un retour sur son enfance, mais sans envie. — Bah! nous étions aussi contents, nous autres, devant les boutiques de la Chaussée Ménilmontant, ou quand on nous menait nous promener à la barrière et sur les pentes des fortifications. On peut être heureux partout, — conclut-elle philosophiquement... Tout de même, c'est bien joli ici, et ces enfants, avec leurs vêtements et leurs rubans de toutes les couleurs, leurs joues roses, leurs yeux brillants, ressemblent aux fleurs des perterres. »

Elle s'arrêta à l'Arc de Triomphe, dont elle fit consciencieusement le tour, regardant de tous ses yeux les sculptures solennelles et les noms inscrits à l'intérieur des pilastres, mais elle vit surtout la figure de la *Marseillaise* qui semblait s'élancer, la bouche ouverte, la lame au poing, hors de la pierre. Assise sur un rebord du monument, elle contempla la montée des Champs-Élysées, qui venait vers elle en une belle pente large et douce. Les équipages s'y pressaient au trot de leurs chevaux en deux files régulières, l'une montante, l'autre descendante, sans un embarras, sans une erreur.

La plupart de ces voitures étaient découvertes, et sur leurs coussins apparaissaient, le buste droit, ou le corps étendu et nonchalant, des femmes élégantes, dont les robes s'étalaient en corolles de fleurs, au-dessus desquelles se balançaient, comme des papillons, de minuscules ombrelles multicolores. Cécile distingua encore des chevaux qui passaient librement et prestement, montés par des cavaliers et par des amazones, que soulevait de leurs selles chaque enjambée de leur monture, hommes et femmes coiffés de chapeaux haut de forme, ceux des femmes garnis de longs voiles bleus ou verts qui s'envolaient au vent de la course. La jeune fille n'avait pas eu encore la vision et la sensation de la vie luxueuse et élégante comme elle l'eut par cette fin d'après-midi de cette fin d'été. Elle savait, mais elle comprit bien mieux en la voyant en action qu'il existait une classe privilégiée par la fortune, pour laquelle l'objet principal de la vie était de paraître, de tirer une jouissance de repos, de plaisir, de vanité, de tous les avantages et de tous les ornements que les travaux de la civilisation mettaient à leur portée. Elle vit bien aussi que la classe à laquelle elle appartenait trouvait son gain et sa subsistance à l'abri de ce luxe sans cesse renouvelé et alimenté par les changements incessants de la mode.

Ainsi songeait Cécile, assise au-dessous de la *Marseillaise* de Rude, qui jetait au-dessus de la tête voilée de deuil de l'orpheline, son appel aux armes vers le défilé de la foule qui passait sans rien entendre de cette clameur guerrière. Cécile ne l'entendait pas non plus d'ailleurs, toute perdue dans l'énigme que bien d'autres qu'elle auraient voulu

résoudre et qui se compliquait, pour elle, de l'inquiétude particulière qui pesait sur son sort et sur sa vie solitaire.

Elle partit néanmoins charmée du spectacle, revint chez elle où elle trouva le silence des soirs de dimanches, où elle contempla le ciel où couraient, se déformaient, et se reformaient silencieusement les lueurs d'or, de cuivre et de rose du couchant. De petits nuages passaient, gris et bleus, s'avivaient soudain de feu, se dissolvaient dans la lumière, magnifique apothéose du jour qui va se changer en nuit, et que Cécile admira plus encore que le défilé des voitures.

La promenade des Champs-Élysées l'avait tellement étonnée et ravie, qu'elle la refit le dimanche suivant. Puis, traversant les Tuileries, un autre dimanche, pour atteindre la Seine et suivre le quai de la rive gauche, elle admira, du pont des Saints-Pères, l'aspect qu'elle avait devant elle de la Cité dominée par les tours carrées de Notre-Dame, par la flèche en aiguille d'or de la Sainte-Chapelle. Le fleuve coulait, fort et agile, brisant ses courtes lames aux parapets des quais et aux piles des ponts, emportant des bateaux-mouches chargés de foule. Les arbres en bordure formaient une large allée de verdure au passage du fleuve. Un ciel profond et féerique, pavoisé de bleu pur, où montaient quelques nuées d'argent, se déployait au-dessus du paysage historique de Paris, de ses ponts, de ses tours, de ses coupoles, de ses vieilles maisons qui dressaient fièrement leurs visages vénérables et altiers, couturés de rides et brillants de leurs vitres enflammées par le soleil.

Que devint elle lorsqu'elle se trouva au Parvis Notre Dame, et que son regard se leva vers le sommet des tours? Elle fut écrasée de cette masse, puis stupéfiée de tout ce qu'elle apercevait peu à peu, des portes creusées profondément et habitées par une foule de statues, des détails de sculptures multipliés à l'infini, de fleurs, des feuillages. Elle se recula, vit d'autres statues debout de chaque côté de l'immense rosace, et jusqu'en haut, des figures, des choses qu'elle ne devinait pas. Elle fit le tour du formidable vaisseau, son émerveillement, sa stupeur ne firent qu'augmenter devant l'énormité de la masse et la complication des détails, des lignes des contreforts, d'où jaillissait la flèche d'arrière, fine

comme une aiguille, droite comme un mât. Au tournant de l'abside, revenant vers la façade, elle vit à une porte une statue si tendre, si douce d'expression, si résignée et si courageuse, qu'elle s'arrêta devant cette Vierge Marie, cette mère douloureuse, en la trouvant ressemblante à sa mère, à elle. Revenue aux portes de l'église, elle entra, immédiatement engloutie dans l'obscurité mystérieuse, à ne savoir où se diriger. C'était la sombre région du silence, et elle n'avait pas encore connu cette sensation d'être perdue dans une forêt de piliers où le jour ne pénétrait pas. Seule une petite lumière brillait au loin comme la lointaine clarté qu'aperçoivent les enfants perdus dans les bois. Elle vit aussi que, sur une partie des murailles, se dessinaient des rosaces, en forme de roses de pierre, dont les pétales s'illuminaient sourdement de profondes lueurs de pierres précieuses. Ces lueurs dorées, pourpres, vertes, bleues, violettes, traversaient l'espace de l'église, coloraient le calcaire des colonnes et des dalles, et les yeux bientôt habitués à l'ombre qui emplissait la nef et les bas-côtés, voyaient aussi voltiger muettement dans cette ombre ces lueurs propagées des vitraux qui s'en allaient expirer aux noires profondeurs de l'édifice. Cécile prit place sur une chaise, dans une encoignure d'où elle assista à cette fantasmagorie des rayons du jour explorant la roche grise des siècles.

Elle subit la splendide et solennelle influence de l'étrange décor, aussi bien disposé pour la foule, les lumières, la musique, les chants, l'encens, les costumes sacerdotaux, que pour l'isolement de l'être humain. Il n'y avait en elle rien de l'esprit religieux. Son père et ses frères regardaient l'Église comme une adversaire de leurs idées. Sa mère, qui avait connu autrefois les coutumes pratiquantes, les avait perdues et oubliées sous le faix de la maternité et du ménage. Les ecclésiastiques qu'elle avait vus en fonction ne procédaient que machinalement à la mise en œuvre des rites et à la propagande des paroles. Elle n'éprouvait d'ailleurs aucun des élans mystiques, des ferveurs vagues, qui prédisposent à accueillir la foi comme un remède souverain aux difficultés et aux maux de l'existence. Ces maux, elle les connaissait déjà en partie, elle savait qu'elle allait en con-

naître d'autres, et elle n'avait pas l'idée qu'elle pourrait les écarter miraculeusement par la prière et par les autres pratiques de la dévotion. Quant à l'aide morale apportée par la religion ordonnant de faire le bien, d'éviter le mal, elle se trouvait acquise du fait de la nature même de Cécile qui se trouvait née avec le discernement et obéissait avec une discipline irréprochable à la loi informulée qui était en elle.

Cet état d'esprit ne l'empêchait pas de sentir la poésie enclose entre ces murailles et sous ces voûtes, et elle s'avisa qu'elle avait un refuge certain dans ce coin de cathédrale, où elle se tenait avec un recueillement que ne connaissaient peut-être pas aussi bien qu'elle tant d'autres qui ferment les yeux et murmurent des paroles machinales sans un retour sur eux-mêmes.

Elle sortit. Il faisait encore grand jour. Elle resta longtemps sur la place du Parvis, pour mesurer la hauteur et la puissance des tours, les galeries, la rosace, les chimères, enfin les trois portes creusées dans la façade. Notre-Dame de Paris! C'était cette majesté de pierre, cette chose énorme, sombre et magnifique, construite au milieu de la Seine. Quel travail humain pour cette grandeur religieuse, quel amas extraordinaire de figures si différentes, les unes en extase, en méditation, douces et pures, les autres grotesques, ricanantes, parfois terribles. Que signifiait cette mêlée d'enfer et de paradis? Cécile se souvint alors qu'elle avait chez elle les livraisons d'un autre livre de l'auteur des *Misérables*, que ce livre avait pour titre : *Notre-Dame de Paris* en enseigne au-dessus d'une image de la cathédrale, et qu'elle pouvait, le soir même, y chercher les réponses aux questions que les vieilles pierres lui avaient posées. Ce qu'elle fit aussitôt qu'elle put prendre sa place de repos dans sa tranquille chambre.

Quelle surprise et quel émerveillement! Elle pénétrait dans un monde nouveau, découvrait l'histoire de Paris par ces scènes du Palais de Justice, de la Cathédrale, de la Cour des miracles, des beaux logis seigneuriaux, des ruelles, des places, des berges, hantés par le monde des écoliers, des soldats, du populaire. Elle regardait le roi caché dans son retrait, Gringoire entrant au cabaret, Phœbus de Châteaupers passant à la tête de ses gens d'armes, la Sachette dans sa logette

grillée, Esmeralda dansant sur la place du Parvis, sous les yeux ardents de Claude Frollo, caché dans son réduit de la cathédrale, sous le regard humblement adorateur de Quasimodo, accroché à une balustrade. L'archidiacre, dévoré des feux de la luxure, le sonneur contrefait, rebut humain, borgne, bossu, bancal, épris de la beauté, faisaient songer Cécile aux figures sculptées, anges déchus, bêtes monstrueuses et diaboliques, qu'elle avait rencontrées au tournant des galeries, couvant Paris entier des regards flamboyants jaillis de leurs yeux de pierre. Désormais, la stupéfiante cathédrale était habitée pour elle par ces ombres anciennes, et quand il lui arriva ensuite de traverser la place du Parvis, elle ne put s'empêcher, en levant les yeux vers la façade sombre, de frissonner en pensant que, peut-être, les regards du mauvais prêtre et ceux du pauvre sonneur de cloches étaient fixés sur elle comme sur l'inconsciente fille d'Égypte dansant en vis-à-vis avec sa chèvre.

Il fallait un guide à Cécile pour se diriger à travers ce monde touffu de la lecture. Des sentiers, des chemins, des routes, doivent être tracées dans cette forêt de l'esprit humain, pour rendre accessibles les carrefours et les sommets d'où l'on peut rayonner sur une région et dominer les horizons. Elle trouva ce guide tout près d'elle, de la façon la plus simple et la plus inattendue.

Un soir qu'elle était allée querir de l'eau à la fontaine commune du corridor, elle s'y rencontra avec son vieux voisin, qui habitait la chambre contiguë à la sienne, et qu'elle entendait tousser le soir et le matin. C'était un homme sans âge, aux cheveux gris, presque blancs, bouclés derrière les oreilles, le teint couperosé, les yeux globuleux, striés de petits filets de sang, des grosses lunettes relevées sur le front. Mais le regard de ces yeux fatigués était pur comme un regard d'enfant, et une expresssion souriante les animait, qui n'était pas démentie par la bouche dessinée en finesse et en bonté, entre les moustaches grises au poil rare, et une barbiche qui paraissait une barbiche de théâtre accrochée au menton. Cécile malgré elle, eut un peu envie de rire en apercevant on v oisin, vêtu d'une vieille houppelande, jadis bleue, devenue verte, et coiffé d'une sorte de bonnet de police, qui datait

au moins de l'armée du temps de Louis-Philippe. Elle ne rit pas, mais ne put empêcher son rire de se changer en sourire, ce que voyant, le bonhomme, tout en remplissant son broc, sourit aussi.

— Je n'ai pas, — dit-il, — un bien beau costume pour me présenter à une demoiselle, mais je profite de l'occasion pour m'excuser si, parfois, ma sacrée toux vous empêche de dormir. Je n'ai pour toute société que mon asthme, dont je me passerais volontiers et ce n'est pas pour vous un voisin bien agréable.

Cécile lui assura qu'elle dormait fort bien, et qu'elle était heureuse d'habiter une maison et un étage aussi tranquilles, et tout en répondant aimablement, elle ne put s'empêcher de regarder dans la chambre dont la porte était grande ouverte, et d'y apercevoir des livres, et encore des livres, couvrant la muraille, la table, les meubles, les fauteuils, les chaises. Le vieux, qui observait Cécile, vit la direction de son regard.

— Vous regardez mes bouquins!...

— Oui, je vois que vous avez une autre société que votre asthme.

— C'est vrai, heureusement pour moi!... mes livres, ce sont des compagnons avec lesquels je discute quelquefois, mais avec lesquels je suis le plus souvent d'accord. Est-ce que vous aimez les livres, Mademoiselle? conclut-il brusquement.

— Je suis en train de les aimer. Tenez, je vais vous chercher celui que je lis en ce moment.

Elle entra chez elle, ressortit avec ses livraisons de *Notre-Dame.*

— Ah! celui-là, c'est un fameux... Je vous fais mon compliment... Ça, les *Misérables*...

— Je les ai lus aussi.

— Et les *Travailleurs de la mer*, et aussi l'*Homme qui rit*, c'est un bagage de romans assez extraordinaire et qui tient sa place dans l'œuvre du père Hugo.

— Est-ce qu'il a fait beaucoup d'autres livres?

— Vous ne les connaissez pas! Je crois bien qu'il en a fait beaucoup d'autres!... Entrez, mademoiselle... Une jeune fille

comme vous peut entrer chez un vieux bonhomme comme moi.

Elle entra de sa démarche aisée. Il lui montra une planche sur laquelle il y avait, tout du long, des livres avec le nom d'Hugo... Elle lut quelques titres : les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, les *Chants du Crépuscule*, la *Légende des siècles*, les *Châtiments*, les *Chansons des Rues et des Bois*, et d'autres encore, les pièces de théâtre, les romans.

— Il vit toujours, n'est-ce pas?

— Mais oui, il se promène dans Paris comme vous et moi.

— C'est un homme prodigieux!

— Oui, il y en a comme cela de temps en temps...

Cécile prit congé du bonhomme, le remercia de l'offre qu'il lui fit de la renseigner sur ses lectures possibles aux moments que son travail lui laissait libres, moments de plus en plus fréquents qui la rendaient, non pas inquiète de l'avenir, mais obsédée du présent, occupée à résoudre le problème de la vie au jour le jour. Elle gardait toutefois assez de liberté d'esprit, avec un mouvement de curiosité qui l'aiguillait vers l'inconnu, pour s'intéresser à ce voisin singulier. Elle, si prudente, eut un sentiment de sympathie dont elle ne put se défendre, pour ce personnage qui se laissait deviner sérieux et bienveillant, et lui, il accepta l'entrée, d'ailleurs discrète, de la jeune fille, dans sa solitude studieuse, avec l'idée qu'il ne pouvait se refuser à l'aide que ce jeune esprit pouvait réclamer de lui, comme une plante cherchant la lumière pour croître et fleurir. Un double attrait, où il y avait la nouveauté de la rencontre, réunit donc le vieux philosophe et l'apprentie de l'existence. Il hochait la tête aux récits brefs et saisissants de Cécile, résumant l'histoire des siens sans apitoiements inutiles, avec des phrases concentrées qu'admirait l'écouteur pour la somme de réflexion et de douleur qu'elles révélaient. Lorsqu'il sut l'isolement final de Cécile après la mort de sa mère, et qu'il comprit celle-ci à travers l'émotion religieuse de sa fille, ses yeux globuleux s'embuèrent et il frotta le verre de ses lunettes avec acharnement.

Il était fait pour comprendre ces drames intimes qu'il reliait, par habitude de pensée, à tous les soubresauts de la

société et de l'individu, qu'il avait pu observer à travers l'histoire et par lui-même. Professeur de rhétorique, M. Porphyre Rondeau avait subi la crise de 1870-71, en garde national pendant le siège de Paris, combattant de Buzenval, comme le frère aîné de Cécile. Il avait accepté la Commune, par sentiment de patriotisme déçu et blessé, dirigea un service d'assistance où il fit montre de clairvoyance et d'humanité de telle façon qu'après avoir été suspecté des pires méfaits, il fut renvoyé après instruction par un non-lieu, qui était un hommage forcé à sa conduite correcte. Cette mise hors de cause fut sans doute aidée aussi par des répondants autorisés tels que Barthélemy Saint-Hilaire et Jules Simon qui connaissaient de longue date M. Porphyre Rondeau pour un savant homme de l'existence la plus intègre et la plus pure. Il s'était donc retrouvé, après la tourmente, maître de l'emploi de son temps et de l'activité de son esprit. Il avait quarante-cinq ans, il ne reprit pas sa place dans les rangs de l'Université. Un modique héritage lui suffit pour payer son terme, son lait, ses légumes et ses fruits. Il expliqua à Cécile qu'en temps ordinaire, leur voisine, mademoiselle Lechevallier, lui faisait sa cuisine, ses commissions, donnait un coup de balai au carrelage ciré de ses deux chambres, un coup de plumeau à ses livres. Il se tirait d'affaire ainsi, sauf aux mois d'été, alors que mademoiselle Lechevallier allait prendre provision d'air et de force à la campagne. Pendant ce temps M. Porphyre Rondeau faisait le nécessaire lui-même, désireux de prendre l'air et de se dégourdir les jambes, et tout le monde, dans le quartier, connaissait le bonnet de police et la barbiche du bonhomme. Ce n'était là, d'ailleurs, que le nécessaire vital. Pour le reste, M. Porphyre Rondeau y consacrait la plus grande partie de ses journées et d'assez longues soirées. Il travaillait à une *Histoire littéraire du* XIXe *siècle* qu'il avait commencé de préparer pendant ses dernières années de professorat. Il avait publié d'abord un premier volume in-8° consacré au *Renouveau*, issu du XVIIIe siècle et de Rousseau, et il corrigeait les épreuves du second consacré au *Romantisme*.

— Mademoiselle, — dit M. Porphyre Rondeau, lorsqu'ils eurent fait connaissance, et qu'elle eut exploré sa bibliothèque

— je ne puis vous présenter à notre voisine, puisqu'elle est absente, mais je puis vous faire les honneurs de son logis. Elle n'y trouvera pas à redire, et je ne puis faire un meilleur emploi de la clef qu'elle m'a laissée pour donner de l'air à sa chambre... Venez, je crois que cela vous intéressera.

Il ouvrit. Cécile entra. Ce fut une nouvelle surprise. Elle regardait de tous ses yeux pendant que M. Porphyre Rondeau lui racontait ce qu'était la locataire absente. Mademoiselle Stéphanie Lechevallier, aujourd'hui une femme à cheveux argentés, fut autrefois une danseuse d'opéra quasi-célèbre, à Paris et à travers les capitales de l'Europe. Comment elle était tombée si bas, ou plutôt, montée si haut que d'habiter une chambre au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Saint-Honoré, c'est ce que nul n'avait à connaître, puisque la principale intéressée n'avait de confidences à faire à personne. Si elle gardait le souvenir des péripéties de son existence, elle le gardait bien, et le faisait bien garder, car M. Porphyre Rondeau ne fit savoir à Cécile que la manière d'être actuelle de leur voisine.

Au premier coup d'œil, la chambre était simple, et c'était même cette simplicité qui excitait l'étonnement admiratif de Cécile, au point de l'empêcher d'entrer. Elle n'avait jamais vu, chez elle, et ailleurs, que des intérieurs encombrés de toutes les choses nécessaires, ou soi-disant nécessaires, que l'on entasse sans avoir jamais l'idée de se défaire de rien, ou tout au moins de s'arrêter d'acquérir ce qui se présente sans cesse. Ici, rien d'inutile, et tout était parfait. Les murs étaient tendus d'un papier d'ornements et de fleurs, gris et rose. Dans l'alcôve un lit d'acajou, dit à bateau, dont le chevet s'agrémentait de têtes et de cols de cygne en bronze doré, et une table de nuit montée sur quatre pieds, à la tablette de marbre gris encadrée d'une légère galerie de bronze ajouré. De chaque côté de l'alcôve, des rideaux de soie puce retenus par des agrafes dorées, les même rideaux qu'aux fenêtres, car il y avait deux fenêtres, et il semblait bien que deux chambres avaient été réunies en une seule qui apparaissait très vaste. Entre les deux fenêtres, un secrétaire d'un aspect ravissant, sans moulures, la tablette d'un épais morceau de marbre rouge, au-dessus de deux tiroirs, une façade d'une

seule pièce avec un motif d'instruments de musique en bois de couleur, incrusté dans le bois d'oranger, et encadré d'une guirlande de violettes avec leurs feuilles, en bois violet et vert, les tiroirs ornés de la même manière.

Dans un angle, une armoire à la porte d'une seule pièce, du même acajou que le lit, avec un fronton de bronze doré, où se retrouvaient les deux cygnes tenant de leur bec chacun l'extrémité d'une guirlande de fleurs; dans l'autre angle, un petit bureau ventru, en marqueterie. Une commode en face les fenêtres, trois tiroirs à poignées de cuivre, surélevés par quatre pieds fins. Dans le troisième angle de la pièce, un léger clavecin.

Au milieu de la chambre, une table ronde faite de bois de différentes couleurs, du gris au rouge, en passant par le violet et le vert.

Sur la cheminée, de marbre gris, une pendule de bronze vert antique et de bronze doré, la Polymnie accoudée, d'une grâce et d'une mélancolie indicibles, et deux candélabres semblables, vert et or, qui se reflétaient dans une glace de bois sculpté au fronton surmonté d'oiseaux. Sur la commode, la statuette de cire d'une danseuse, jarrets tendus, un pied à plat, l'autre posé sur une pointe, les bras relevés en un geste arrondi, les jupes de mousseline et de soie évasées en corolle, toute la figurine délicate, animée, bruissante, un fin visage blanc et rose, une chevelure noire, des yeux noirs. Ce petit chef-d'œuvre de cire était abrité par un globe de verre, et la précaution ne paraissait pas inutile, cette sylphide ayant un tel mouvement nerveux, comme prête à prendre son vol.

— C'est mademoiselle Stéphanie, — expliqua M. Porphyre Rondeau, modelée par un sculpteur qui s'y entendait.

— Qui cela? — demanda un peu évasiment Cécile.

— Carpeaux... Et voici une couronne d'or offerte à l'artiste en Russie.

Il montrait sur le secrétaire cette couronne de lauriers, frêle et brillante, également sous globe, accrochée à un coussin de satin noir.

Il désigna encore complaisamment à Cécile des images de danseuses, lithographies en noir ou en couleur, célèbres dans

les fastes de l'art chorégraphique, Fanny Essler, la Taglioni, Carlotta Grisi.

— Celle-ci, — dit-il, — fut le professeur de mademoiselle Lechevallier.

C'était tout, avec un portrait de femme en costume de la Restauration, au-dessus de la commode.

— Il manque le tapis, qui est très joli aussi, — renseigna M. Porphyre Rondeau, — il a été mis en garde pour l'été.

Cécile remarqua alors qu'il y avait, chez mademoiselle Stéphanie, un parquet et non du carreau, comme dans sa chambre et celles du voisin.

— Oui, mademoiselle Stéphanie a fait les frais nécessaires pour un logis à son goût... Il y a aussi un rideau de soie jaune aux vitres de la cuisine, il a été rangé soigneusement pour jusqu'à l'automne.

Et M. Porphyre Rondeau fit voir la cuisine aux faïences et aux métaux absolument nets, la batterie de casseroles enveloppée de journaux.

— Ici, — conclut-il, — il n'y a rien de trop, et il y a beaucoup, parce que tout est ordonné pour le plaisir des yeux, et que le strict nécessaire est enfermé dans les meubles et le placard, et que jamais rien ne traîne. Hélas! je ne peux pas, moi, arriver à établir l'ordre ainsi parmi mes livres, et surtout mes papiers. Le temps pris par le rangement serait enlevé au travail... Il est vrai, — ajouta-t-il en souriant, — que je passe parfois une heure à retrouver une note qui n'est pas à sa place.

Cécile se promit, sans en rien dire, lorsque sa situation serait moins difficile, et qu'elle pourrait disposer d'un peu de temps, d'établir un peu d'ordre dans l'amas de paperasses qui faisait du logement de M. Porphyre Rondeau un fouillis inextricable. Elle savait bien qu'il lui faudrait pour cela une initiation, et pour le moment le souci de son travail, l'incertitude du lendemain, dominaient et opprimaient son existence. Les bouts de conversation avec son voisin, et ses sorties du dimanche n'avaient été que des intermèdes aux recherches de travail au dehors et aux séances fatigantes de travail chez elle, menées jusqu'à la fin du jour et reprises ensuite pour une partie de la nuit. Elle constata avec angoisse que ses ressources s'épuisaient en même temps que ses forces

diminuaient. Insuffisamment nourrie, à un âge où elle avait besoin de soutenir son corps à peine formé, il lui arriva plusieurs fois de connaître la faiblesse à la montée des escaliers et à la fin de ses soirées de couture, lorsque ses yeux, brûlés par la lumière de la lampe, commençaient à ne plus distinguer les points.

Un soir, elle tomba dans le couloir au moment d'entrer chez elle. Une porte s'ouvrit, une femme vint l'aider à se relever. Cécile la reconnut pour la bonne du tonnelier, qu'elle avait rencontrée dans le corridor et l'escalier, et avec laquelle elle avait échangé les bonjours et les bonsoirs de politesse que l'on se doit selon le code du bon voisinage. Cette femme aida Cécile à s'asseoir sur une chaise qu'elle tira vivement jusqu'au seuil de sa chambre, fit respirer un vinaigre de toilette à la jeune fille toute pâle.

— Allons! ce ne sera rien, mademoiselle. Aussi, vous travaillez trop... Quand je remonte, je vois toujours la lumière sous votre porte.

— Il faut bien! — répondit faiblement Cécile.

— Restez un instant chez moi, je vais chercher quelque chose pour vous remettre tout à fait.

Cécile, encore en émoi, n'eut pas la force de refuser. Seule, elle reprit ses sens, redevint paisible, vit la petite chambre toute simple, presque nue, une natte sur le carreau, un lit de fer dans un angle, une table, deux chaises, une toilette, une malle sur un banc, et une petite armoire basse sur laquelle était placée une statue de la Vierge et deux vases dorés garnis de fleurs artificielles. Sur le mur, autour de ce reposoir, des images étaient fixées, représentant des saints et des saintes. La bonne rentra, portant un bol de lait chaud qu'elle obligea Cécile à boire, et tout en buvant celle-ci écouta les recommandations qui lui étaient faites par la vieille femme à cheveux gris, fortement charpentée, le front bombé, les yeux clairs, la parole marquée d'accent rocailleux et volubile.

— Il faut vous coucher, mademoiselle... Tout à l'heure, je vous apporterai une brique chaude pour rétablir la circulation, et demain, il n'y paraîtra plus.

Cécile ne put se refuser à ces bons offices, puis accueillit d'un sourire M. Porphyre Rondeau qui rentrait aussi, un peu

essoufflé. Il ajouta sa sollicitude à celle de la voisine, qui vint, comme elle l'avait dit, réchauffer le lit de Cécile et la border dans son lit comme une infirmière, en lui laissant par surcroît, un bol de lait à portée de sa main.

— Là... dormez bien, ma petite, et à demain matin!

Le lendemain, ce fut, avec la domestique du tonnelier, la bonne mère Rouget, qui vint voir sa locataire, confuse et acceptant les soins de ces braves gens. Elle eut le café au lait, des œufs, du pain mollet, du raisin, comme une convalescente, et elle se douta bien que M. Porphyre Rondeau était pour la grande part dans ces largesses. Il vint discrètement, dans la matinée, avec une allure de bon médecin, assujettit ses bésicles, fit tirer la langue à la malade, lui tâta le pouls, la rassura et se rassura.

— Voyez-vous, mademoiselle, vous êtes tombée d'inanition. Il ne faut pas vous laisser aller ainsi... Vous n'avez qu'à parler, on vous aidera à passer ce mauvais pas... Que diable! nous sommes tous logés à la même enseigne, nous avons besoin de nous entr'aider les uns les autres, et vous êtes ici parmi de bonnes gens. La maman Rouget, vous le savez, est une excellente femme; Eugénie aussi, une dévote qui a bon cœur et qui fait scrupuleusement non seulement ses devoirs religieux, mais aussi, son devoir. Et voici que mademoiselle Stéphanie revient aujourd'hui et va s'occuper de vous.

Au commencement de l'après-midi, en effet, mademoiselle Stéphanie entra dans la chambre de Cécile. Malgré le costume, la jeune fille crut voir entrer la danseuse de cire, tant la démarche était vive et légère. Le visage aussi était reconnaissable avec ses beaux yeux. Seule, la chevelure noire avait disparu, remplacée par une chevelure blanche, d'un blanc éblouissant, qui laissait miraculeusement un air de jeunesse à la cinquantenaire. Elle déploya toutes sortes de grâces avec beaucoup de naturel, offrit ses services d'une manière qui ne laissa pas de place au refus.

Les bons offices de mademoiselle Stéphanie ne se bornèrent d'ailleurs pas à ces soins indispensables que nécessitait l'état de faiblesse de Cécile. Le premier jour, elle s'enquit du travail de Cécile, alla reporter l'ouvrage chez la confectionneuse en excusant l'ouvrière, puis apprenant de celle-ci son entrée

récente chez M. Harry, lui offrit d'aller se renseigner auprès de son patron et de parler pour elle. La course faite, avec cette rapidité que l'ex-danseuse apportait à tous ses actes, Cécile sut que la morte-saison prenait fin, que les commandes réapparaissaient, et qu'elle serait la bienvenue à l'atelier le lundi suivant.

Jusque-là, elle fut choyée, ranimée, par cette étrange famille que le hasard suscitait pour elle. Mademoiselle Stéphanie exigea qu'elle vînt déjeuner avec elle. On déjeunait, bien entendu, dans la cuisine, et on ne passait qu'avec des pantoufles dans la belle chambre, où le tapis revenu étalait sa rosace de roses et sa bordure de violettes. Le dimanche qui précéda le retour au travail de Cécile, M. Porphyre Rondeau fut du déjeuner, et la jeune fille, tout oreilles, écoutait la conversation de l'écrivain et de la danseuse, qui lui ouvrait des perspectives nouvelles sur la société, sur la vie, et sur l'art, qui embellit la vie, laquelle a grand besoin de cet embellissement. Le déjeuner fini, Eugénie vint prendre des nouvelles de la malade, et la mère Rouget vint aussi, affirmant sérieusement que son chat Rouget gardait la loge. C'est ainsi que Cécile fut sauvée par la collaboration de la concierge, de la bonne du tonnelier, de l'ancienne danseuse, et de l'historien de la Littérature au XIXe siècle.

GUSTAVE GEFFROY

(*A suivre.*)

NAPOLÉON A CANNES ET A GRASSE[1]

— 2 MARS 1815 —

CANNES

I

Les trois lieutenants de Napoléon, Bertrand, Drouot, Cambronne, avaient chacun leur rôle dans l'expédition qui commençait.

Bertrand était major général : n'avait-il pas, en 1814, durant quelques jours, remplacé Berthier?

Drouot faisait l'arrière-garde.

Cambronne marchait en éclaireur.

A peine débarqué, Napoléon appela Cambronne et lui ordonna d'aller avec soixante grenadiers d'élite barrer aussitôt la grande route en avant de Cannes du côté de Fréjus. « Vous ne permettrez à personne, lui dit-il, de passer au delà de votre ligne. »

Le général annoncerait que l'Impératrice et le Roi de Rome entreraient en France par Toulon avec un gros de troupes. Il commanderait provisoirement l'avant-garde. « Je vous confie, ajouta l'Empereur, l'avant-garde de ma plus belle campagne. Nous sommes en France. Vous ne tirerez pas un

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er mars 1923.

seul coup de fusil; partout, j'espère, nous ne devons trouver que des amis; songez que je veux reprendre ma couronne sans répandre une seule goutte de sang. Dites-le à vos soldats. Allez, je compte sur votre sagesse. »

Cambronne, de même que Drouot et Bertrand, n'avait nulle jactance. Modeste et sachant ce qu'il valait, il n'accepta qu'à contre-cœur le grade de lieutenant général, parce qu'il se jugeait trop jeune — il avait quarante-cinq ans — et parce qu'il craignait de faire des jaloux[1]. Mais il était vif, emporté, inflammable comme le salpêtre, très violent. Aussi l'Empereur lui avait-il recommandé la sagesse, et le dévouement de Cambronne était si grand qu'il s'efforça, sans trop y réussir, d'être doux et conciliant.

Il marcha sur Cannes, et quelques instants plus tard, Pons l'y rejoignait.

II

Napoléon avait résolu de nommer Pons commissaire impérial et de l'envoyer dans les départements méridionaux. Pons irait d'abord à Toulon où il ferait, de concert avec l'amiral Ganteaume, arborer le drapeau tricolore; puis, de Toulon, il se rendrait à Marseille où il verrait Masséna, son ami de jadis et tâcherait de l'entraîner. Mais, pour remplir sa mission, Pons devait se munir d'un passeport et il allait le demander à la mairie de Cannes où il pensait rencontrer Cambronne. Il devait en même temps examiner ce qui se passait dans la petite ville ou plutôt dans le bourg et conduire les magistrats municipaux au golfe Juan où l'Empereur attendait leur hommage.

Pons suivit donc à pied le chemin sablonneux qui menait du golfe Juan à Cannes. Il remarqua dans les rues la stupéfaction des habitants. Tous s'étonnaient de voir reparaître la cocarde tricolore; tous semblaient étourdis par les coups de canon qu'ils avaient entendus : un instant; de même que

1. Ce fut Dumoustier qui, en avril 1814, à Fontainebleau, recommanda Cambronne au choix de l'Empereur.

les gens du Golfe et de Vallauris, ils avaient cru que c'étaient, comme autrefois, des corsaires algériens qui débarquaient.

Pressé de poster ses hommes en avant du village, Cambronne avait traversé Cannes sans s'arrêter et Pons se trouva seul à la maison commune. Le maire, François Poulle, ses adjoints et son secrétaire le prirent pour un officier habillé en bourgeois et, lorsqu'il demanda son passeport pour Marseille, ils eurent un mouvement de surprise.

— Avez-vous déjà un passeport, dit Poulle, et d'où venez-vous?

— Je n'ai pas de passeport, répondit Pons, et je viens de l'île d'Elbe.

— Monsieur, je ne pourrai vous satisfaire; vous êtes évidemment militaire; vous devez avoir une feuille de route et, si vous ne l'avez pas, il vous faut, pour l'obtenir, vous adresser aux autorités d'Antibes.

Pons ne cachait pas son dépit. Mais au même instant entrait Cambronne.

— Il faut à Monsieur, dit-il brusquement au maire, un passeport pour Toulon.

— Il faut donc à Monsieur, objecta le maire, deux passeports, l'un pour Toulon et l'autre, pour Marseille, car Monsieur avait demandé un passeport pour Marseille.

— Non, repartit Cambronne, il faut à Monsieur un passeport pour Toulon, et il le lui faut absolument.

Poulle répliqua qu'il allait appeler le percepteur des contributions qui seul avait l'autorisation de tenir le papier des passeports. Cambronne s'impatienta et, pour ne pas s'échauffer, il s'en alla. Pons demeura seul et garda le silence.

Quelques moments après, Cambronne rentrait. Il ne parla plus de passeport; mais il déclara que le maire ou son adjoint devait se rendre au golfe Juan pour recevoir les ordres de l'Empereur. Le maire et ses adjoints refusèrent et ils ne furent pas à court d'arguments. L'Empereur avait-il vraiment débarqué? S'il avait débarqué, ne serait-il pas venu tout droit à Cannes? D'ailleurs le golfe Juan dépendait de la commune de Vallauris, et c'était à la municipalité de Vallauris, non à celle de Cannes, d'aller à la rencontre de Napoléon.

— Vous ne voulez pas venir, — dit Cambronne au maire.
— Je ne puis, ni ne dois sortir de ma commune.
— Alors, vous me donnerez votre refus par écrit.
— Oui, Monsieur, — et Poulle écrivit son refus.

Cambronne sortit et conduisit sa troupe à l'auberge Pinchinat. Lorsqu'il revint à la maison commune, il y trouva le brigadier de gendarmerie Bastien. « Voulez-vous, dit-il à Bastien, aller tout de suite au golfe Juan et présenter à l'Empereur votre cheval ainsi que les chevaux de votre brigade? ils seront bien payés. » Et il fit un ordre écrit :

Il est ordonné à M. Bastien de se rendre au golfe Juan avec ses gendarmes montés ou d'y envoyer ses chevaux, s'il aime mieux; ils lui seront payés comptant.

Mais le brigadier Bastien n'avait nulle envie d'obtempérer, comme il dit, à ce général de brigade, major des chasseurs à pied de la garde impériale; il ne connaissait pas du tout le baron *Camber* — c'est ainsi qu'il avait lu la signature du général — et il emporta le billet pour l'envoyer à Draguignan, au capitaine Silvy, commandant la gendarmerie du Var. En même temps, il annonçait à son chef que le général « Camber » venait de l'île d'Elbe avec soixante grenadiers, tous légionnaires — quel émerveillement pour ce gendarme de voir l'étoile de l'honneur sur ces soixante poitrines! — et que l'Empereur lui-même commandait la troupe débarquée au golfe Juan.

Il était 5 heures du soir. Après avoir écrit son ordre au brigadier Bastien, Cambronne demanda au maire Poulle un entretien particulier en présence de Pons. Adjoints, secrétaire, brigadier quittèrent la salle, et Cambronne, qui se croyait peut-être grand diplomate, dit alors au maire :

— Votre réputation nous est connue; il faut parler en toute franchise et nous faire savoir comment vos administrés ont pris l'arrivée du Roi.

— Ils ont marqué une joie bien vive et je crois qu'ils sont bien attachés au Roi.

— Et vous, tenez-vous pour le Roi ou pour l'Empereur?

— Je vous dirai en toute franchise que j'avais juré fidélité et obéissance à l'Empereur, et j'aurais donné ma vie

pour lui. Depuis, j'ai fait le même serment au Roi, et je ne saurais être parjure.

— Je vous estime, s'écria Cambronne en mettant sa main sur l'épaule du maire, et il sortit avec Pons.

A 7 h. 30 il revint. Il avait appris que l'Empereur arriverait à Cannes dans la nuit et il fallait rafler autant de vivres que possible. Cambronne requit donc trois mille rations de pain et de viande pour minuit précis. L'ordre fut exécuté. Les bouchers de Cannes achetèrent trois bœufs à des marchands piémontais qui venaient d'arriver, et les boulangers, ainsi que les habitants, donnèrent tout leur pain. A une heure après minuit les rations étaient prêtes [1].

Napoléon n'arriva qu'à 2 heures du matin. Il établit son bivouac hors du village, à demi-portée de fusil des premières maisons, près de Notre-Dame, non loin de la route de Grasse et en avant de la rue actuelle, dite du Bivouac, qui forme à peu près le centre de la nouvelle Cannes.

La nuit était superbe, mais froide. L'Empereur fit allumer un feu de sarments. Ses soldats bivouaquèrent autour de lui. Les généraux et officiers l'entouraient et lui parlaient chapeau bas. Les gens de Cannes vinrent alors voir le grand Napoléon qui se chauffait debout et qui, de la pointe de sa botte, attisait la flamme. Mais le cercle qu'ils faisaient se resserra de plus en plus et ils finirent par être si près de l'Empereur qu'ils faillirent le toucher. Il appela quelques grenadiers pour écarter la foule et ils s'acquittèrent de leur consigne avec un peu trop de zèle. Il leur recommanda la douceur. « Grenadiers, dit-il, n'inquiétez pas le peuple. »

III

Il ne s'entretint qu'avec une seule personne, avec Honoré, duc de Valentinois, prince héréditaire de Monaco, le futur Honoré V.

La veille, à 5 heures du soir, le prince arrivait de Paris, dans sa berline, par la route de l'Estérel, avec une escorte

1. Sur 3 000 rations de pain, 1 273 furent données aux soldats, et, malgré ses promesses, le commissaire des guerres Vauthier refusa de les payer; le reste fut vendu aux boulangers et aux habitants ou distribué aux pauvres.

de deux gendarmes. Cambronne vint au-devant de lui et le pria de descendre pour lui « communiquer quelques ordres ». Le prince mit pied à terre. Cambronne lui montra sa cocarde tricolore et lui dit : « Vous voyez que nous sommes ennemis, et vous êtes mon prisonnier; mais ne craignez rien; il ne vous sera fait aucune injure. » Dans le même moment Honoré fut entouré par des grenadiers qui l'arrêtèrent ainsi que ses deux gendarmes d'escorte. Il apprit alors que des troupes de l'île d'Elbe, embarquées sur sept bâtiments, avaient abordé, deux heures auparavant, au rivage du golfe Juan.

Cambronne envoya sur-le-champ une estafette à l'état-major pour savoir ce qu'il devait faire de son prisonnier. L'estafette ne revenant pas, Cambronne pria le prince d'envoyer un de ses courriers chercher la réponse, et c'est pourquoi le courrier Milowski précéda son maître au golfe Juan[1]. L'ordre arriva de conduire Honoré à l'auberge de la *Poste*. Un piquet fut placé à sa porte, et un caporal dans sa chambre.

A 2 heures du matin, Honoré reçut l'ordre de venir, sous la conduite du caporal, trouver Napoléon qui l'attendait au bivouac de Notre-Dame.

Il n'était pas un inconnu pour Napoléon. Depuis 1799 il servait la France. Sous-lieutenant et aide de camp de Grouchy, nommé lieutenant à la bataille de Hohenlinden où il fut grièvement blessé, promu capitaine après avoir au faubourg de Prenzlau avec une poignée de dragons fait mettre bas les armes à un bataillon prussien, officier d'ordonnance de l'Empereur, puis premier écuyer de l'Impératrice, il disait à bon droit que l'armée française l'estimait, et Napoléon comptait sur la sincérité de l'opinion qu'il allait exprimer.

La conversation des deux personnages dura près de trente minutes, de 3 heures et demie à 4 heures. Alexandre Dumas père a prétendu la reproduire. Son récit est faux d'un bout à l'autre. On n'avait alors, comme a écrit Honoré V, ni un pareil ton ni de semblables manières. Napoléon ne dit pas au prince : « Bonjour, Monaco, venez avec nous », et le prince ne répondit pas qu'il attendait les ordres de l'Empereur. Le prince ne dit pas : « Je retourne chez moi », et l'Empereur ne répliqua pas : « Et moi aussi. » Tout cela est piquant

1. Voir la *Revue* du 1er mars, p. 247, l'entretien de Milowski avec Napoléon.

sans doute et amusant; mais tout cela, selon l'expression d'Honoré V, tient du conte et non de l'histoire.

Napoléon accueillit Honoré comme on accueille une personne qu'on connaît et qu'on apprécie. Il leva son chapeau et le remit sur sa tête; on l'entendit distinctement donner à son interlocuteur le titre de prince. Quant à Honoré, il aborda l'Empereur avec les marques d'un profond respect et il resta découvert pendant l'entretien.

Nul n'entendit la conversation qui n'eut pas lieu à haute voix : la troupe n'était pas loin, et Napoléon craignait que certaines paroles ne fissent un mauvais effet sur ses grenadiers que l'expédition d'Antibes avait quelque peu affectés.

Ce fut lui qui parla le premier.

— Vous venez de Paris; que fait-on à Paris?

— Assurément, Sire, répondit le prince, Paris ne vous sait pas ici et Paris ne vous attend pas.

Très gaiement et avec détail, Napoléon s'informa des dames de son ancienne cour des Tuileries. Puis, reprenant un ton plus sérieux, « le général Cambronne, dit-il, vous a arrêté et peut-être un peu maltraité, mais soyez tranquille; après le passage de la colonne, vous pourrez continuer votre route ».

Un débat assez vif s'engagea; Honoré ne semblait pas du tout partager l'avis de l'Empereur qui, de son côté, paraissait insister.

— Sire, remarqua Honoré, vous avez peu de monde avec vous et je doute du succès de votre entreprise. Vous avez des amis, mais encore plus d'ennemis. Le peuple a de la rancune contre les Bourbons; mais, dans l'armée, beaucoup de chefs se sont trop compromis par leurs démonstrations de dévouement et par le fanatisme de leurs proclamations pour revenir sous vos drapeaux; ils pousseront le gouvernement du Roi à la résistance, et ce sera la guerre civile.

Napoléon sourit. Il pensait à ce qu'avait dit tout à l'heure le courrier du prince, *l'armée et le peuple sont pour vous* : le prince ne parlait-il pas d'après les salons, et son courrier d'après le peuple?

Il exposa donc les motifs qui le ramenaient en France et il assura qu'il réussirait. *Réussir* était un de ses mots favoris, et l'entêtement même qu'il mettait à prononcer le mot,

l'aidait souvent à conquérir la chose. « Je veux, dit-il au prince, marcher à grandes journées sur Paris, et lorsque j'y serai, vous y reviendrez; vous ne resterez pas à Monaco :

On ne vit qu'à Paris et l'on végète ailleurs. »

Suivi de son caporal qui le garda jusqu'au départ des troupes, Honoré regagna son auberge. Mais en son cœur, il maudissait l'incurie du gouvernement des Bourbons qui ne prévoyait pas la tentative de Napoléon. Pourquoi n'y avait-il pas dans ces parages un bon régiment qui eût arrêté l'Empereur à sa descente et l'eût fait prisonnier? « On m'aurait, pensait le prince, épargné un grand désagrément et une inquiétude fort vive. »

Il ne reprit pas aussitôt le chemin de sa principauté. Qui sait si la cour de Louis XVIII ne croirait pas qu'il s'était rencontré volontairement avec Napoléon? En homme prudent, à 6 heures du matin, il vint demander un certificat au maire de Cannes, et le bon Poulle qui allait se mettre au lit, attesta par écrit que le prince avait été le 1er mars arrêté à Cannes par les troupes de l'île d'Elbe, gardé à vue et obligé le lendemain, à 2 heures du matin, de se rendre près le commandant des dites troupes.

Honoré ne s'en tint pas là. Le 3 mars, il mandait au ministre de la guerre, Soult, ce qu'il avait vu et entendu. Napoléon, écrivait-il, n'était venu à Cannes qu'après avoir échoué devant Antibes. S'il avait commandé trois mille rations, quinze cents seulement avaient été consommées. Il avait mis des mulets en réquisition pour les bagages. Il ne disposait que de quelques pièces d'artillerie et sa cavalerie ne comptait qu'une soixantaine de Polonais, hommes déterminés. On n'aurait pas de peine à ramener les soldats de la vieille garde. La Provence était entièrement dévouée au roi, et s'il y avait eu des troupes ou des armes à Cannes, le débarquement aurait avorté.

IV

Cette nuit-là, les habitants de Cannes ne se couchèrent pas. Jusqu'à 6 heures du matin, le maire, ses adjoints et

les commissaires qu'il avait chargés de veiller aux distributions, ne prirent pas de repos. Ils durent fournir encore des chevaux, des charrettes, des conducteurs. Mais la troupe impériale, elle aussi, ne dormit pas; elle préparait ses armes et attendait l'ordre du départ; le trésorier Peyrusse, qui se souvenait de ses campagnes passées, mettait, disait-il, son esprit et sa résolution à la hauteur de tous les événements possibles.

Enfin, à 5 heures et demie, l'Empereur, tirant sa montre, ordonne de se mettre en route. Il monte à cheval et prend le chemin de Grasse. Ses soldats le suivent, tambours et musique en tête.

Il a écrit dans une relation destinée à toute la France que le peuple de Cannes montra des sentiments qui présageaient le succès de l'expédition, et Jzermanowski déclarait plus tard que les Cannois avaient témoigné, non pas de l'hésitation, mais « une surprise de contentement et d'espérance ».

En réalité, l'attitude des Cannois fut froide et hostile.

Lorsque les officiers leur demandaient s'ils étaient pour l'Empereur, ils ne répondaient que par le silence.

Le brigadier Bastien disait que les chevaux de la gendarmerie n'étaient pas à vendre.

Le maire Poulle refusait de donner un passeport à Pons et de rendre visite à l'Empereur. « Le maire du premier village où nous entrâmes, a raconté Bertrand, ne voulut pas venir nous parler! »

La proclamation manuscrite de Napoléon au peuple français ne fit aucune sensation. Un officier la porta au maire à 8 heures et demie du soir en prescrivant de lui donner publicité. Elle resta sur une table de l'hôtel de ville; la lut qui voulut; mais les conseillers municipaux, les bourgeois, les gens de tout état la lurent avec indifférence.

Les habitants avaient, lorsque parut la troupe de l'île d'Elbe, éprouvé le même sentiment, un sentiment d'étonnement et d'effroi. Mais ils avaient repris cœur. Ils avaient écouté la parole de leur maire : « Ni force ni courage, seulement de la prudence. » Ils s'étaient dit, comme François Poulle, que ces envahisseurs inattendus ne faisaient que passer, qu'il fallait patienter une nuit, qu'au matin leur ville serait délivrée du fléau.

Le prince de Monaco n'assurait-il pas que, dans la soirée et la nuit du 1er mars, le peuple était fort animé et que, si les Cannois n'avaient craint de faire brûler leurs maisons, le sang aurait coulé[1]?

Le 4 mars, quand les officiers de la garde capturés à Antibes et transférés à Toulon furent logés à Cannes dans une auberge du port, la foule les suivit, les assiégea et, sans leur escorte, elle les aurait écharpés[2].

Le lieutenant général Abbé, qui commandait la subdivision de Toulon sous les ordres de Masséna, faillit avoir le même sort lorsqu'il passa le 5 avril à Cannes avec un aide de camp et sans aucune escorte. Il était en uniforme; il portait les couleurs et les décorations royales ; il se rendait à Antibes pour affaires de service. Mais il n'avait pas de passeport. Sous ce prétexte, la garde nationale l'arrêta, le maire le jugea très coupable, et le peuple, criant que c'était « un débarqué », le menaça de mort.

Cannes était donc antibonapartiste et le général Corsin, gouverneur d'Antibes, n'avait pas tort d'attribuer cette hostilité et, comme il dit, cette exaspération des esprits à l'influence que des hommes naguère impliqués dans la conspiration de Guidal et de Malet exerçaient encore dans la commune.

Deux mois après la soirée du 1er mars, en plein Empire, des particuliers de Cannes annonçaient chaque jour que les Bourbons reviendraient bientôt, et le dimanche 4 mai, au sortir de l'église, un propriétaire osa traverser le village, la cocarde blanche au chapeau.

Ce furent des jeunes gens de Cannes qui, après Waterloo, vinrent détruire la pyramide élevée au mois de mai sur le lieu du débarquement, en l'honneur de Napoléon, par le 87e régiment de ligne.

1. On ne cite guère comme bonapartistes qu'un ancien capitaine de gardes-côtes, nommé Dufour, qui depuis neuf ans résidait à Cannes et qui, pendant les Cent-Jours, sollicita vainement du service. Mais ajoutons qu'il y avait près de Cannes, au Cannet, un jeune homme, porteur d'un nom qui devint célèbre, Jean-Louis-Léandre Sardou, sous-lieutenent au 82e, qui durant l'interrègne donna des marques de dévouement à Napoléon.

2. Et peu après, un habitant de Fréjus écrit que ses concitoyens ont très bien reçu les officiers de la garde « au lieu de vouloir les assassiner comme à Cannes ».

V

Cannes, qui n'était jusqu'alors qu'un endroit ignoré, qu'une bourgade de pêcheurs et de mariniers, entrait ainsi dans l'histoire.

Ce n'était plus Cannes près de Saint-Raphaël; c'était Cannes tout court, et les journaux répétaient son nom.

On disait que les troupes de l'île d'Elbe avaient abordé, non au golfe Juan, mais sur la plage de Cannes ou simplement à Cannes.

On admirait le vol qui de Cannes aux tours de Notre-Dame avait porté l'aigle impériale.

La marche de Napoléon, cette marche imprévue, rapide, glorieuse, qui lui rendait le trône, s'appela la marche de Cannes à Paris.

Benjamin Constant parlait de l'apparition de Bonaparte à Cannes.

L'Empereur, arrivé dans la capitale, employait ces mots : « depuis Cannes jusqu'ici », et il assurait que le peuple, de Cannes aux Tuileries, n'avait pas cessé de l'acclamer.

Les grenadiers de l'île d'Elbe racontaient à leurs amis l'expédition ou, comme ils s'exprimaient, le voyage miraculeux de Cannes à Paris.

Un article du *Nain Jaune* acheva de faire connaître Cannes à toute la France. Ce journal avait publié dans son numéro du 1er mars une lettre d'un M. de XX à un M. XX qui renfermait et une menace et un jeu de mots : « J'ai usé dix plumes d'oie à vous écrire sans obtenir de réponse; peut-être serai-je plus heureux avec une plume de cane; j'en essaierai. » Cette lettre se rapportait à une querelle particulière et elle n'avait rien de politique : il s'agissait de coups de canne. Mais peu de jours après on apprenait le débarquement de Napoléon. Qui le croirait? Les feuilles royalistes lurent *Cannes* au lieu de cane » ou de « canne »; elles prétendirent que le *Nain Jaune* attendait Napoléon et savait son retour prochain : ce journal annonçait dans l'entrefilet du 1er mars que Bonaparte allait se servir d'une plume de Cannes! Vainement le *Nain Jaune* déclara dans le numéro du 25 mars qu'il ignorait les événements qui se préparaient et

que, s'il y avait une coïncidence entre cette anecdote sur « la plume de cane » et le débarquement de l'Empereur, elle était un simple effet du hasard. Il passa plus que jamais aux yeux des bourbonistes pour un agent de l'île d'Elbe.

GRASSE

I

Grasse est à cinq lieues de Cannes. Les débarqués de l'île d'Elbe firent le trajet lentement et avec précaution. Les paysans, les voyant passer, gardaient le silence, et quand on leur disait que c'était Napoléon qui revenait, ils ouvraient de grands yeux, levaient les épaules et secouaient la tête. Napoléon avec si peu de monde, l'Empereur avec une si petite troupe!

Près de Mouans, à sept kilomètres de Grasse, Napoléon entendit le tintement des cloches. Il crut un instant qu'on sonnait le tocsin et, non sans inquiétude, il s'arrêta. Un roulier l'avertit qu'on sonnait pour un enterrement.

Il avait à Cannes pris pour guide un ancien soldat de l'armée d'Italie, loquace, mais sagace, qui, durant le chemin, lui parla longuement des choses du pays. Cet homme disait, par exemple, qu'à Marseille les enragés de 1814 et de 1815 étaient les mêmes qu'en 1793; qu'ils n'avaient d'autre métier que de piller et d'assassiner; que les honnêtes gens, toujours timides, n'osaient rien contre ces ferrailleurs, portefaix et chevaliers d'industrie; que le commerce, ruiné par les guerres de l'Empire, par les droits réunis, par l'armée des rats de cave, avait acclamé Louis XVIII, mais n'aimait en réalité que l'argent. Cet homme fit à l'Empereur le tableau des partis à Grasse : le maire et la mairie étaient royalistes; le peuple affectionnait Napoléon et il se lèverait sur un signe de Napoléon pour égorger la douzaine d'aristocrates qui dominait la ville.

Le guide de l'Empereur ne l'avait pas renseigné sur l'opinion des Grassois avec une entière exactitude. Comme les Antibois et les Cannois, les Grassois étaient pour la plupart bourbonistes.

Le sous-préfet, issu d'une notable famille de la cité, Bain ou, ainsi qu'il se nommait, Bain fils aîné, avait exercé ses fonctions pendant toute la durée de l'Empire. En 1807, frisé à l'oiseau royal, il avait reçu Pauline Borghese avec le plus servile empressement aux eaux de Gréoux et lorsque la sœur de l'Empereur, gagnant Marseille, s'arrêtait près d'Aups dans une prairie, lorsque les courtisans ôtaient leurs habits pour les mettre sous la princesse en guise de coussin, lorsqu'un général couché en travers offrait sa poitrine comme tabouret aux pieds de la déesse, le sous-préfet Bain présentait son dos comme appui! Il devint en 1814 le serviteur zélé des Bourbons et il se vantait d'avoir été le premier à Grasse honoré de la décoration du lys. Mais, dans la nuit du 1er au 2 mars 1815, il avait galopé vers Antibes pour savoir ce qui se passait.

Le maire Lombard de Gourdon et l'adjoint Pierre-Louis Fabre durent, en l'absence du sous-préfet, décider de l'accueil que Grasse ferait à Napoléon.

Or, Fabre n'était nullement bonapartiste. Il avait été, selon l'expression du pays, fortement révolutionnaire; mais le préfet Bouthillier jugeait qu'il avait à cette époque de trouble agi de bonne foi et en honnête homme.

Quant à Lombard de Gourdon qui se qualifiait de marquis, il avait émigré; il se piquait d'être l'ami de Blacas, le favori de Louis XVIII, et l'on disait plaisamment qu'il avait employé tout son temps, depuis le retour des Bourbons, à solliciter la croix de Saint-Louis. Il cachait si peu son royalisme qu'au conseil du 29 mars, Napoléon, parlant du Var et de son personnel administratif, déclara qu'il fallait changer le maire de Grasse, et le surlendemain le ministre de l'Intérieur révoquait Lombard de Gourdon qui, « lors du passage de Sa Majesté à Grasse, s'était conduit d'une manière tout à fait analogue aux sentiments d'un homme attaché aux Bourbons ».

II

La ville était en grand émoi. La nouvelle de l'arrivée de Napoléon y fut connue dans la soirée du 2 mars à 9 heures. Dans le premier instant, on pensa, là aussi, que c'étaient

des *Algériens*; des corsaires, des forbans qui, comme autrefois, avaient pris terre et qui projetaient peut-être de rançonner Grasse. Quelques habitants s'enfuirent dans la montagne. Mais on sut bientôt que les débarqués venaient de l'île d'Elbe; qu'ils comptaient à peu près 2 000 hommes; qu'ils occupaient Vallauris et Cannes; que Bonaparte les commandait en personne et répandait des proclamations manuscrites; qu'un détachement de ces troupes impériales, entré dans Antibes, avait été capturé; que la garnison de la place bivaquait sur les remparts et refusait d'écouter l'usurpateur.

Malgré le trouble des esprits, Lombard de Gourdon voulait combattre les envahisseurs. Il croyait d'abord qu'ils suivraient la route de l'Estérel et il eut le dessein de les faire harceler par un corps de partisans. Lorsqu'il apprit que Napoléon marchait sur Grasse, il proposa d'armer la population et d'arrêter l'ex-empereur. Mais auparavant il désira consulter un des « demi-soldes » de la ville, le général Gazan, et le pria de se rendre au Conseil municipal qui tiendrait à minuit une séance extraordinaire.

Gazan était devenu royaliste et il présumait que Napoléon échouerait dans son entreprise. Le 1er mars, dès 9 heures du soir, sitôt qu'il avait connu le débarquement des troupes de l'île d'Elbe, il mandait la nouvelle à Paris. Quoique simple particulier, écrivait-il, il se hâtait de donner cet avis au ministre de la Guerre et pour être sûr que la lettre arriverait à sa destination, il l'envoyait à Toulon par un courrier. Les Bourbons, ajoutait Gazan, pouvaient compter qu'il leur serait fidèle; il saisirait avec empressement tous les moyens qu'il trouverait de les servir en cette circonstance [1].

A minuit il se rendait à la maison commune où les membres du Conseil municipal et plusieurs habitants s'étaient réunis. Le maire lui demanda s'il fallait disputer le passage à Bonaparte.

— Avez-vous des cartouches? dit Gazan.

1. Il n'est pas exact que Gazan, troublé par la nouvelle du débarquement, ait daté du 30 février sa lettre à Soult, car elle porte la date du 1er mars. C'est dans une lettre à Clarke, du 15 août, qu'il écrit par inadvertance : « Le 30 février, je fus prévenu que Bonaparte était débarqué. »

— Non.

— Avez-vous le moyen d'en confectionner?

— Non.

— Avez-vous des fusils?

— Nous avons trente fusils, mais cinq seulement en état de faire feu.

— Alors, vous n'avez aucun moyen de défense; l'unique parti que vous ayez à prendre, c'est de rester tranquilles et d'attendre les événements.

A 5 heures du matin parut au loin l'avant-garde impériale. Gazan sortit aussitôt de la ville et gagna sa campagne par un chemin détourné. « Je ne veux pas *les* voir, disait-il, ni me faire prendre par eux. »

Le lendemain il écrivait derechef à Soult pour lui rendre compte du passage de Bonaparte et lui demander du service.

Cambronne avait reçu de Napoléon l'ordre d'entrer à Grasse avec une avant-garde de cent grenadiers et de quatre lanciers polonais et de faire préparer des vivres.

Il prit dès lors l'habitude — et il la garda jusqu'à ce que l'Empereur eût occupé Grenoble — de précéder sa troupe. Presque toujours il allait en avant sans mener un soldat avec lui.

A mi-chemin de Grasse, il aperçut un paysan qui venait évidemment aux nouvelles. « Hé! l'ami, lui dit-il en riant, vous paraissez bien fatigué, n'allez pas plus loin, je vais vous apprendre tout ce que vous désirez savoir : vous n'avez qu'à parler. »

Dans Grasse, sur le Cours, il se trouva seul au milieu des quinze cents personnes : « Beaucoup de vieilles têtes, comme il s'exprimait depuis, et de rubans blancs ». Il gagna la mairie et fit ses réquisitions.

— Au nom de qui? interrogea Lombard de Gourdon.

— Au nom de Napoléon, souverain de l'île d'Elbe, — répondit Cambronne.

— Mais, répliqua le maire, nous avons notre souverain Louis XVIII et nous l'aimons.

— Monsieur le maire, — repartit Cambronne avec rudesse, — je ne viens pas politiquer avec vous, je viens vous demander

des rations parce que ma colonne arrive dans l'instant.

Le maire promit de s'exécuter. Mais, remarquait Cambronne plus tard, « pourquoi ces royalistes ne me tuaient-ils pas? J'étais seul au milieu d'eux. Il ne suffit pas de dire : *j'aime le roi*; il faut montrer qu'on aime le roi ».

Il essaya de voir Gazan. « Gazan, assurait-il, est à Grasse, je le sais par un officier d'artillerie qui porte le même nom et que j'ai vu au golfe Juan. » Il se fit conduire à la maison du général, mais on lui répondit que Gazan s'était absenté, et Cambronne gronda, tempêta vainement[1].

Il tenta de faire imprimer des proclamations; l'imprimeur avait fui et les grenadiers postés dans ses ateliers ne hâtèrent pas son retour.

Le général alla rendre compte à Napoléon : la plus grande agitation régnait dans la ville; les boutiques étaient closes et les fenêtres fermées; s'il y avait du monde dans les rues et sur le Cours, les cris de *Vive l'Empereur* jetés par les grognards et la vue de la cocarde nationale laissaient cette foule indifférente; elle ne disait pas un mot, ne donnait pas une marque d'approbation ou de désapprobation.

IV

Aussi Napoléon n'entra pas dans Grasse. Il fit halte à une demi-lieue, dans le quartier dit des Costes, au-dessus de la barre de rochers des Ribes, sur le plateau de Roquevignon qui domine la ville. Là, près d'un cyprès, il déjeuna, et la troupe, comme on s'exprimait alors, rafraîchit[2]. Mais les soldats se regardaient les uns les autres avec l'air du doute et du mécontentement. Le morne silence de la population grassoise ne leur présageait rien de bon.

Soudain retentit le cri de *Vive l'Empereur*. Il était poussé par des gens qui gravissaient le plateau et apportaient des provisions et du vin. Le trésorier Peyrusse les paya largement.

1. Gazan habitait dans la rue Neuve, plus tard rue Mirabeau et ensuite rue Gazan; mais il est né au 24 de la rue des Dominicains.

2. Elle reçut ses vivres de Grasse par voie de réquisition; le déjeuner de l'Empereur fut apporté d'une auberge et payé.

Quelques bonapartistes de Grasse vinrent même offrir à Napoléon des fruits et des fleurs.

Un d'eux, un de ceux qui jadis avaient dénoncé Guidal, versait des larmes de joie en voyant l'Empereur et comparait le plateau de Roquevignon au mont Sinaï.

La veuve d'un militaire, madame Anne Gérard, amena son fils, âgé d'environ sept ans. L'enfant tenait un énorme bouquet de violettes. « Sire, dit la mère, prenez ces violettes; nous vous aimons bien, mon mari a été soldat; mon fils vous servira comme lui. »

Un officier, un légionnaire, aveugle et conduit par sa femme, demanda de toucher la main de Sa Majesté, et l'Empereur l'embrassa.

Il y eut des solliciteurs. L'un n'avait pas reçu sa pension; l'autre souhaitait qu'elle fût augmentée; un autre se plaignait des bureaux qui n'envoyaient pas sa croix; un autre désirait de l'avancement; plusieurs avaient eu le temps d'écrire une pétition. Il semblait que l'Empereur, comme à l'époque de sa toute-puissance, fît une tournée dans les départements.

Le maire Lombard de Gourdon finit par se présenter au bivouac de Napoléon. Il supplia l'Empereur de ne pas compromettre Grasse, de ne pas livrer Grasse aux horreurs de la guerre civile : « Un mot de vous, notre population ouvrière se lève, des troupes royales accourent après votre départ pour châtier sa conduite, et la ville est perdue. » Napoléon rassura le maire qui protesta de sa reconnaissance. « Si vous atteignez Grenoble, dit Lombard de Gourdon à l'Empereur, je me prononcerai pour vous, et, puisque vous coucherez ce soir à Séranon, j'envoie mon domestique préparer pour vous la maison de campagne que j'ai là. » Le soir, Napoléon arrivait à cette maison, et il apprenait que le domestique avait poussé plus loin pour annoncer le débarquement.

D'anciens terroristes lui proposèrent de révolutionner le pays. Il leur recommanda de ne pas bouger, les engagea même à respecter la cocarde blanche. « Pour cinquante millions, leur répondit-il, je ne m'arrêterais pas une heure de plus. » Ne fallait-il pas gagner Grenoble avec la rapidité de l'éclair, ou, comme Napoléon disait volontiers, avec la rapidité de

l'aigle, ce Grenoble qui renfermait tant de ressources en hommes et en matériel?

Deux heures plus tard, au son des tambours, la colonne s'ébranlait. Mais les habitants n'avaient pas montré la chaleur et l'enthousiasme qu'elle comptait trouver. On éprouva, a raconté le général Bertrand, une sorte de mélancolie. Un seul Grassois, le tanneur Isnard, l'avait suivie [1].

V

Grasse et le pays environnant ne se rallièrent donc pas au bonapartisme.

Le 3 et le 4 mars, nombre de Grassois marchèrent sur Sisteron à la poursuite de l'Empereur, et l'un d'eux, Rigaud, le neveu du curé, criait comme un forcené qu'il rapporterait la tête de Bonaparte au bout d'une baïonnette.

Le curé de Grasse, ancien vicaire de l'évêque de Vence, fut peut-être, durant les Cent-Jours, l'ennemi le plus dangereux du régime impérial. Un bonapartiste écrivait au mois de mai que les prédicateurs appelés par cet ecclésiastique ne cessaient pas d'attaquer le gouvernement.

Au curé se joignaient la municipalité et surtout le sous-préfet Bain. Selon les bonapartistes de la région, tant que Bain, ce royaliste enragé, serait en fonctions, l'Empereur ne gagnerait pas de partisans; les nobles et les émigrés maudissaient hautement Napoléon; on dégoûtait les militaires et les empêchait de partir; les gendarmes mêmes se montraient mauvais sujets; l'esprit public était gâté, perdu.

Lorsqu'au 5 avril, les gardes nationales de Cannes osèrent arrêter le lieutenant général Abbé sous prétexte qu'il n'avait pas de passeport, le maire envoya le prisonnier à Grasse au sous-préfet Bain. Mais le malheureux Abbé, qui passait pour un napoléoniste, parut aussi coupable au peuple de Grasse qu'au peuple de Cannes; le sous-préfet Bain refusa de le relâcher; les habitants le menacèrent de mort, et peut-être Abbé aurait-il péri si l'on n'eût appris que Corsin, accouru

1. Le 14 juin, Davout mandait à Napoléon qu'Isnard était arrivé à Paris; c'est « le même qui a suivi Votre Majesté lors de son passage à Grasse, et qu'Elle a désiré voir ».

d'Antibes avec quelques officiers de sa garnison, avait saisi comme otages des notables de Cannes en déclarant que leur vie répondait de la vie du général Abbé. Le surlendemain, sous l'escorte de deux brigades de gendarmerie, Abbé put sortir de Grasse et gagner Draguignan.

Le sous-préfet Bain et le maire Lombard de Gourdon méritaient d'être punis. Ils furent conduits au fort Lamalgue le 21 avril. Mais dès le 27 ils rentraient à Grasse au milieu des acclamations; les royalistes, coiffés de poufs blancs, faisaient des feux de joie en leur honneur et devant leur porte, dansaient la farandole aux cris de *vive le roi, vive Louis XVIII*; nombre de maisons s'illuminaient. Les impérialistes voulurent répondre à cette insolente manifestation; ils résolurent de se rassembler dans un dîner sur ce plateau de Roquevignon où Napoléon avait bivouaqué; les autorités interdirent toute réunion, et on mandait de Grasse à l'Empereur que ses partisans étaient « à chaque instant en compromis et en danger[1] ».

Napoléon éclata. Il avait ordonné le 29 mars que le maire Lombard de Gourdon serait remplacé par le premier adjoint Fabre. Le 17 mai, il ordonna que Bain, suspendu, puis réintégré par le préfet Defermon et conservé par le commissaire extraordinaire Rœderer, serait destitué de ses fonctions : était-il possible de garder aussi longtemps un sous-préfet aussi mauvais?

Appréhendé au corps, mené de Grasse à Toulon pour être enfermé au fort Lamalgue, Bain comparut devant le maréchal Brune qui lui cria en présence de trente officiers : « Vous êtes un homme détestable, le premier royaliste de l'arrondissement de Grasse; c'est votre influence qui rend dans ce pays-là l'esprit exécrable; c'est vous qui comprimez le patriotisme des maires! » Mais Bain fut relâché après la chute de l'Empire, et, à peine libre, demandait à la

1. Au mois de mai on écrit de Grasse à Napoléon que l'adjoint Gasq, le juge de paix Peillon, le président Mougins de Roquefort sont bons; mais que les autres juges sont les ennemis secrets de l'Empereur, que Fanton d'Audon a dénoncé tous les napoléonistes; qu'il faut renvoyer le commissaire Courmes et remplacer Bain, Fabre et François-Yves Roubaud qui ne sont que trois intrigants, trois arlequins, qui traitent Napoléon de scélérat.

seconde Restauration, en récompense de ses services, une préfecture, une pension et le titre de comte!

VI

Que devint dans cette orageuse période le général Gazan qui s'était empressé, le 1er mars, d'annoncer aux Bourbons la marche de l'usurpateur et de leur offrir son assistance? Lorsqu'il sut leur fuite, il se tourna vers l'Empire, et pendant les mois d'avril et de mai, il mandait à Napoléon ce qui se passait dans l'arrondissement de Grasse; il lui dénonçait les fonctionnaires qui combattaient le nouveau régime; il lui conseillait de les épurer; il le priait de remplacer le sous-préfet Bain soit par un homme étranger au département, soit par un bonapartiste dévoué, l'avocat Chabert, qui, durant cinq années avait rempli les fonctions de secrétaire général de la préfecture.

Ce revirement d'opinion n'échappait pas aux regards des bourbonistes. On prétendit bientôt dans le pays que Gazan avait au 1er mars favorisé l'arrivée de Napoléon. On assura qu'il s'était, à Cannes, dans la nuit de 2 mars, au même feu de bivouac que le prince de Monaco, concerté avec l'Empereur sur les moyens d'éviter une manifestation royaliste des Grassois. Il avait, ajoutait-on, donné de dangereux avis à la municipalité de Grasse, engagé le maire à se soumettre, paralysé les opérations des troupes du roi, débité les nouvelles les plus mauvaises et les plus décourageantes. Le préfet Bouthillier, d'abord son prôneur, finit par le tenir pour un traitre. Il avait demandé le 3 mars des conseils à Gazan, il l'avait remercié publiquement, l'avait félicité de s'être montré fort utile dans l'organisation des gardes nationales envoyées à la poursuite de Napoléon. Quelques semaines plus tard, le même Bouthillier priait le duc d'Angoulême de faire arrêter Gazan!

Averti, Gazan se rendit à Paris. Il fut nommé membre de la Chambre des pairs. Il obtint du service : il commandait en chef à Amiens la ligne de la Somme et les places du Nord, lorsque l'Empire tomba. Aussi, sous la seconde Restauration, fut-il accusé de nouveau par Bouthillier qui le qualifia

de conspirateur : tout le Midi, selon Bouthillier, signalait Gazan à la justice plutôt qu'à la bienveillance du roi, et la Commission d'examen, convaincue par le réquisitoire du préfet, opina que le général Gazan avait été un des premiers agents de la rébellion.

Gazan avait à Paris de puissants patrons; il ne fut pas inquiété. Mais en 1816 trois des principaux royalistes de Grasse, Perrolle, Magagnosc et Thorenc, déclarèrent au nom de leur parti que la conduite et les propos de Gazan à l'époque du débarquement de Napoléon « repoussaient la confiance du gouvernement », et ils firent annuler la nomination du maire Court de Fontmichel parce qu'il était un ami du général [1].

Qui se soucie maintenant de ces menus épisodes d'histoire locale? Qui s'intéresse à ces petites querelles de partis? Qui connaît les magistrats et fonctionnaires de 1815, et le sous-préfet Bain, et le maire Lombard de Gourdon, et même le général Gazan?

Mais le souvenir du 2 mars 1815 vécut longtemps dans la région de Grasse. Longtemps les habitants racontèrent à leurs enfants l'arrivée du grand homme et de ses grognards : Cambronne enveloppé de son manteau d'officier, voulant voir Gazan, jurant et sacrant et frappant en vain à la porte qui ne s'ouvrait pas; le landau et les deux canons abandonnés sur la place de la Foux; la halte et le déjeuner de l'Empereur sur le plateau de Roquevignon qui s'appelle aujourd'hui le plateau Napoléon.

ARTHUR CHUQUET

1. Court de Fontmichel fut remplacé par Tressemanes de Brunet, camarade de Napoléon à l'École de Brienne.

LE ROMAN
D'UN NOUVEAU PAUVRE[1]

» Ce qui caractérise l'histoire en question fut qu'il y eut d'une part un élément nouveau, de l'autre une grave imprudence. Il s'ensuivit du choc de ces deux nouveautés... mais vous le saurez tout à l'heure.

» L'élément nouveau arrivait de Paris. Elle — car l'élément était du sexe féminin — elle avait quitté la capitale pour se rapprocher de l'homme qu'elle avait élu. Celui-ci expiait sous le soleil de Foum-Tatahouine les heures nocturnes qu'il avait dérobées à la caserne pour les consacrer à sa maîtresse, ainsi que différentes dégradations aux murs de ladite caserne, édifiés par le génie militaire.

» Ses références la firent engager d'emblée chez « Madame Rosina ». Après quoi un courrier secret avisa l'homme aimé de sa présence.

» Ils descendirent à quatre.

» S'il n'y avait eu à Gabès un sergent rengagé avec un nom en « tti », si ce sergent n'avait mis un point d'amour-propre à obtenir de la nouvelle de passer gratuitement avec elle les siestes dominicales; si la belle ne s'était montrée rebelle à ses avances en dépit et peut-être à cause de ses galons d'argent, il n'y a pas à douter que tout ne se fût passé de façon classique. Mais c'est ici qu'intervient la grave imprudence.

» Le premier jour où les quatre hommes du désert tombèrent

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

à Gabès était un dimanche. La fatalité voulut que le sergent en « tti » fût de service en ville — surveillance de la tenue — jugulaire au menton.

» Quand il fait très chaud, c'est normal, les sergents de service entrent exercer leur surveillance de préférence dans les lieux où l'on tient des bouteilles au frais.

» Le nôtre alla surveiller l'établissement où exerçait la nouvelle; c'était une manière de fortin carré, aux murs épais, à la porte blindée, sans fenêtre extérieure. Au-dessus, une terrasse; à l'intérieur, une cour dallée sur laquelle donnaient les... chambres.

» Quoique l'établissement fût fermé pendant la sieste, comme le sergent était de service, on lui ouvrit.

» Dans la salle il n'y avait que deux ou trois caricatures hors d'âge qui jouaient à la « scopa » avec âpreté. Les autres, les jeunes, étaient dans leurs chambres.

» Vous la voyez venir, l'imprudence : c'était un sergent rengagé; il voulut savoir si son élue était seule.

» Avez-vous remarqué que, lorsqu'on est pour faire une bêtise, la providence vous tend miséricordieusement votre chance de l'éviter? Avez-vous également remarqué que, neuf fois sur dix, on la laisse passer?

» Elle n'y faillit point.

» Une des vieilles femmes chuchota au sergent :

» — Il est arrivé ce matin des « disciplos ». Ce n'est que leur second jour; il ne faut pas les déranger.

» Si le sergent avait saisi sa chance, il évitait la bêtise, et tout restait dans le désordre normal. Mais le sergent était à la fois Corse, rengagé et amoureux; il s'entêta.

» Une demi-heure après, une patrouille composée de quatre agents de police indigènes, réquisitionnés par le sergent, frappait de nouveau à la porte blindée. Un juda s'ouvrit, se referma et il y eut conciliabule à l'intérieur.

» Un sergent de service, jugulaire au menton, flanqué de quatre agents en chéchia rouge, c'est une autorité. Mais la crainte de voir l'établissement saccagé, les tables, les bancs, les lampes brisées, la cave razziée par la vindicte anonyme de ces messieurs du Bataillon d'Afrique, si leurs amis les disciplinaires étaient livrés, c'est une perspective contrariante.

» La patronne était diplomate : laisser fermé, c'était l'établissement consigné huit jours pendant lesquels elle ferait payer doubles les consommations clandestines. Ouvrir, c'était courir le risque de la bagarre immédiate et des représailles futures.

» Elle adopta une solution terme : la porte demeura fermée, mais elle avisa les disciplinaires que le sergent avait affirmé qu'ils avaient « les foies blancs ». Cela fut dit devant les femmes.

» Avoir les foies de cette couleur est une marque d'indignité. Se laver de ce soupçon est un devoir pour qui sait vivre et se dit « homme » en Afrique. Ils avaient au surplus fait honneur à l' « alfa », non interdite à cette époque.

» Il s'ensuivit une sortie en masse des quatre disciplinaires et une conversation à coups de bouteilles vides entre eux et la patrouille. Le sergent, ayant éprouvé sur le sommet du crâne la solidité particulière d'une bouteille de bénédictine à la panse arrondie, s'affala tout d'une pièce; ce que voyant, les agents indigènes détalèrent et coururent conter l'épisode au corps de garde de la place.

» Les hommes du 5e Bataillon d'Afrique étant de garde ce jour-là, les recherches ne changèrent rien à l'ordre normal des choses, et ce fut seulement dans la nuit du lendemain que les disciplinaires se rendirent. Mais deux sur quatre manquaient à l'appel...

» Le sergent, le crâne bandé, ne reconnut pas parmi les présents l'homme à la bouteille de bénédictine. Chez « Madame Rosina », la nouvelle venue manquait. On afficha à la porte du quartier le signalement des deux manquants et la prime offerte.

» Deux jours après, un groupe de bicots, braillant et gesticulant, ramenait un des déserteurs à moitié mort, puis passa à la caisse du trésorier.

» Le médecin-major, un vieux colonial qui connaissait à fond les Arabes de l'oasis, et, en raison de cela peut-être, les détestait cordialement, eut, en quittant la cellule du moribond, une exclamation d'indignation, imprudente à proférer devant un corps de garde de bataillon d'Afrique :

» — Les cochons! On devrait tous les étriper!

» Après quoi il fit transférer d'urgence sur une civière l'homme à l'hôpital. Cela se passait sur le coup de deux heures,

c'est-à-dire pendant la sieste. A quatre heures, l'histoire courait les chambrées des trois compagnies.

» L'homme, aussitôt après la bagarre, s'était réfugié dans le maquis de l'oasis interdit aux Européens. Les Arabes, le reconnaissant à ses frusques et à sa tête rase, l'y saisirent, mais comme sa capture ne se chiffrait en douros que le troisième jour écoulé, ils le laissèrent mûrir contre un palmier, les bras et les jambes attachées avec des cordes d'alfa. Ce qu'ils en firent durant ce temps est difficilement exposable...

» L'homme avait pu conter la chose entre deux piqûres d'huile camphrée.

» A quatre heures et demie, il y eut une rafle dans les râteliers d'armes. La sentinelle qui montait sa faction devant la porte de fer de la poudrière où l'on emmagasinait les cartouches, vit tout à coup se diriger sur elle une troupe houlante, baïonnette au canon.

» Une consigne est une consigne, même quand on est au bataillon d'Afrique; elle croisa la baïonnette, fit les sommations d'usage, après quoi elle se laissa paisiblement désarmer, ayant crié : « A la garde » et au surplus n'ayant point de cartouches pour tirer.

» Le poste sortit, mais que peuvent vingt qui approuvent contre quatre cents déchaînés? Le sergent courut au cercle militaire tout proche et y trouva le capitaine de sa compagnie.

» Quand le capitaine arriva, il y avait la trace de pas mal de crosses dans la tôle de la porte de la poudrière. Il monta sur le talus qui la surmontait et héla sans colère les hommes de sa compagnie.

» C'était une compagnie où l'ordinaire était bon et où le capitaine marchait à pied avec ses hommes quand l'étape était dure. Il n'y avait jamais beaucoup de punitions sur le cahier de rapport et celles qui y figuraient étaient justes. Quand un homme avait à lui parler, il l'écoutait.

» Ce sont des choses qui se retrouvent, et cela explique que, lorsqu'il parla, on fit silence, et que, lorsqu'il eut parlé, ses hommes se rangèrent devant la poudrière pour en interdire l'accès à ceux des autres compagnies.

» — Je connais l'histoire, avait-il conclu. Faites ce que vous voudrez, mais pas d'armes.

» A cinq heures, lorsque les spahis prirent leur tour de garde, les fusils s'en étaient retournés aux râteliers, et les hommes du bataillon, en treillis bien blanc et en ceinture bleue, saluaient par petits groupes en cognant les talons, pour passer l'examen de tenue de sortie devant le sous-officier de garde.

» Peut-être un sergent du bataillon se fût-il avisé que ses hommes étaient collectivement atteints d'une légère ankylose de la jambe gauche. Le margis de spahis n'y prit pas garde et débita, sans lever le nez de sur son roman, une série de « rompez » assez monotone.

» L'imprudent « On devrait les étriper » du major était devenu, par suite des transmissions successives de bouche en oreille : « Il faut leur dégraisser vos baïonnettes dans le ventre. »

» Ce soir-là il ne resta au camp que les hommes punis. Le reste des trois compagnies, le ceinturon sous le bourgeron et la baïonnette dans la jambe gauche du pantalon, allait visiter l'oasis.

» Ce sont des choses dont les journaux ne parlent pas en général, à moins qu'un député ne vienne à les savoir et n'interpelle le gouvernement sur « les sanctions qu'il compte prendre pour refréner et châtier ces mœurs sanguinaires qui s'exercent aux dépens des populations pacifiques et dévouées de nos possessions africaines ». *(Vifs applaudissements sur tous les bancs)*.

» Le lendemain le cimetière arabe de Sidi-Boul-Baba compta quelques stèles nouvelles et les pleureuses firent retentir la sebka de leurs hululantes lamentations. Après quoi les blessés vinrent en longues théories se faire panser à l'hôpital mixte où le vieux major leur prodigua ses soins, et aussi les injures variées que lui permettait sa connaissance grammaticale de la langue arabe.

» Il ne manquait pas un homme dans les trois compagnies à l'appel du soir.

» Quand un mouvement revêt ce caractère de collectivité, il vaut mieux ne pas faire d'enquête. On n'en fit pas, et tout rentra dans l'ordre. Jamais le bataillon ne fut aussi discipliné.

» Seulement le dernier des quatre hommes de là-haut demeura introuvable, et les secrétaires d'état-major de la place

furent quarante-huit heures sur les dents pour envoyer à tous les postes de la région des duplicata d'états signalétiques. C'est un de ceux-là que nous avions reçu à la mission.

***

Dangennes sourit :

— Ma nuit mémorable est longue à venir, n'est-ce pas? J'y arrive.

» Un soir, je travaillais avec le sergent du génie à reporter sur les cartes des relevés topographiques du matin; la journée avait été normale, sans fatigue excessive, n'était la chaleur intolérable.

» Nous campions en plein désert, auprès d'un puits profond recouvert par un capuchon de maçonnerie fermé par une porte de fer. Le génie militaire a édifié à grands frais dans la région des puits semés de-ci de-là pour l'usage des caravanes indigènes. Mais comme celles-ci avaient pour principe, lorsque les puits étaient ouverts, d'en voler aussitôt les chaînes, et d'en empester l'eau avec leurs outres en peau de bouc vert, on y mit des portes dont seuls les convois français reçoivent les clés.

» Celui-ci était presque tari. Il nous avait fallu mettre bout à bout toutes les cordes de sangle de toutes les arabas pour élonger les quelque soixante mètres au bout desquels on rencontrait l'eau. Encore celle-ci avait-elle conservé un parfum de bouc caractérisé et une colonie de vermicules rouges la peuplait. Nous avions dû la passer dans nos couvre-nuques et la faire bouillir ensuite pour la rendre à demi potable.

» Comme il faisait très chaud, elle était très longue à refroidir, ce qui explique que le sergent, soucieux de boire fraîche son alfa quotidienne, et n'en trouvant plus de bouillie dans les bidons à la fin de la journée, se contenta de passer celle qu'on lui puisa, prétendant que l'alfa tuait les microbes. Je préférai m'abstenir et attendre.

» Je n'en veux pas conclure que c'est à elle qu'il dut ce grand frisson unique, violent, solennel, qui le secoua à la nuit tombante; lui le lui attribua à tort.

» La fièvre en ces climats est une chose fréquente et normale. La sienne monta comme la flamme dans un brasier d'herbes

sèches. Les officiers prévenus lui injectèrent dans le muscle fessier le contenu d'une ampoule de sulfate de quinine, et nous le couchâmes tant bien que mal sous une tente individuelle montée à son usage.

» Le lendemain, geignant, brûlant, il se plaignait de la tête, des reins; tous ses muscles étaient douloureux à crier. Il eut quelques vomissements.

» — C'est un accès solide, — dit l'officier qui lui renouvela sa piqûre. — Il en a pour trois jours; nous allons prolonger la station.

» Il y eut un factionnaire auprès des bidons d'eau jusqu'à ce qu'elle fût bouillie, et l'on ferma le puits à clef.

» Vers le coucher du soleil, l'homme se mit à délirer. Les divagations d'un cerveau, lorsque le sang a deux ou trois degrés de plus qu'il ne faut, sont toujours une chose pénible à entendre. En colonne, loin de tout secours, c'est impressionnant. Nous le veillâmes à tour de rôle.

» Le lendemain fut encore très dur. L'officier administrait les piqûres à doses massives. L'homme n'avait pas sa connaissance.

» — Accès pernicieux, — diagnostiqua l'un des chefs, après avoir potassé son bouquin de médecine en campagne. — Si cela ne tombe pas ce soir, demain nous l'évacuerons.

» Or voici que, sur le coup de six heures, le sergent se mit sur son séant, les yeux très clairs, la mine reposée, et se prit à rire de voir nos têtes stupéfaites.

» — Ça va fichtrement mieux, — dit-il; — je me sens dispos, frais comme l'œil; je mangerais bien quelque chose.

» Je dus me gendarmer pour l'empêcher de se lever, puis j'allai chercher les officiers. Quand nous revînmes, il roulait une cigarette.

» — Ça va mieux, X...? — dit l'un des chefs, rassuré et souriant.

» — Oh! oui, mon lieutenant, — répondit le malade, — excusez-moi de vous avoir donné ce tintouin, mais c'est fini.

» Le lieutenant allait lui tendre la main, mais l'autre officier, qui regardait le sergent sans sourire, lui retint le bras et s'approcha plus près :

» — Levez la toile de tente, — commanda-t-il.

» Le jour oblique éclaira la face du sergent; il y avait autour des lèvres, près des narines, dans le cercle des yeux, un peu partout, des macules rougeâtres. Il prit sa glace de poche, se regarda, et les toucha :

» — Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça? — murmura-t-il très bas.

» Sa pâleur soudaine accentua les taches; elles s'effaçaient sous ses doigts pour reparaître ensuite.

» — Ça ne sera rien, mon brave, — dit l'officier soucieux, — mais il faut rester seul. Cette nuit nous vous évacuerons.

» Puis il donna des ordres sévères pour que personne n'approchât, même à courte distance, de la tente du sergent.

» Quand les officiers regagnèrent leur marabout, je surpris dans leurs chuchotements un mot d'épouvante : « la Variole!... »

» Je reçus les ordres et un télégramme officiel urgent, à faire transmettre par le premier poste optique pour le général commandant la division d'occupation à Tunis. On choisit ensuite parmi mes tirailleurs les deux vaccinés les plus récents; les tringlots répartirent sur les six autres les charges de deux arabas. Sur l'une on coucha le malade recouvert de sa toile de tente; sur l'autre on arrima les vivres et l'eau. On me confia aussi le mulet de secours que nous devions monter à tour de rôle pour brûler les étapes.

» — En marchant bien, vous pouvez être dans trois jours à Foum-Tatahouine, — me dit le lieutenant en me remettant des cartes. — Vous l'y laisserez. C'est déjà bien beau s'il y parvient. J'espère que ce sera un cas isolé; en tout cas n'oubliez pas de me rapporter des ampoules de Jenner. Ce pauvre diable aura dû profiter de son grade pour couper à la dernière vaccination : il le paye cher!

» Les deux officiers me serrèrent la main :

» — Bonne chance. Soyez prudent. Vous nous retrouverez au puits de Bir-Rebbia.

» Nous marchâmes toute la nuit, n'arrêtant que le temps de faire souffler les bêtes. A l'aube, nous avions abattu quarante kilomètres. On fit la grand'halte.

» Le malade ne souffrait pas : il était seulement inquiet et prostré. Je feignais d'ignorer son mal. Les macules étaient

devenues saillantes et dures et tendaient à envahir le corps; les mains en étaient couvertes. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de se lever et de marcher un peu avec nous. Les Arabes en avaient peur.

» Vers le soir, il se passa une chose extraordinaire : il plut.

» Dans ces régions où il pleut à peine huit jours par an, la pluie est un événement. Elle tomba en trombe, noyant les pistes, dévalant sur les dunes, emplissant les lits desséchés et rocailleux des oueds. Cela dura deux heures pendant lesquelles nous demeurâmes terrés sous la guitoune traversée. Le malade, bien abrité sur son araba, n'en souffrit pas.

» J'espérais que cela mettrait dans l'air un peu de fraîcheur; il n'en fut rien; l'eau tombée sur ce sol surchauffé se transforma en une buée humide et tiède qui vous engorgeait les poumons.

» Le début de la seconde nuit fut très pénible. Pour couper au plus court, j'avais voulu quitter les pistes, d'ailleurs aux trois quarts effacées par l'orage. Je ne tardai pas à m'en repentir : les oueds gonflés nous obligeaient à des détours pour trouver un passage guéable. Il régnait dans les dépressions un brouillard dense qui nous enveloppait de son ouate humide, et nous soufflait son haleine chaude et fade. Les treillis, raidis par l'eau, nous écorchaient les mollets et la crosse des fusils ruisselait de vapeur condensée.

» Vers minuit le temps se rafraîchit et la lune se leva. Et, tout d'un coup, ce fut féerique.

» Sur le sol vallonné, le brouillard, condensé par la fraîcheur nocturne, avait coulé dans les bas-fonds en nuages blancs et floconneux, au-dessus desquels flottaient de longues écharpes de gaze transparente. Et, sur cette mer irréelle et floue, les monticules se détachaient à perte de vue comme les îlots innombrables d'un immense archipel. Au-dessus de cela, la coupole céleste d'un bleu noir profond, criblée d'étoiles, semblait laisser pleuvoir la retombée lumineuse d'un gigantesque bouquet de feu d'artifice. La lune, ronde et large, montant à l'horizon, répandait sur ce paysage de rêve les ondes douces de sa lumière nacrée, pailletant d'étincelles bleues les micas des sommets, et irisant les nappes de vapeurs flottantes.

» C'était si beau, si soudain, si imprévu, cet aspect du désert nocturne, que nous nous arrêtâmes pour admirer.

» Une hyène glapit au loin son sinistre éclat de rire. Un troupeau de chacals lui répondit de son aboi plus proche, et des points braisillants trouèrent l'ombre par paire. La silhouette d'un gros scorpion traversa le chemin devant nous, la queue recourbée sur la nuque en une perpétuelle menace de suicide, traînant maladroitement ses pinces inutiles.

. . . . . .

» C'est à ce moment-là que je vis le groupe.

» Ils étaient sur le sommet d'un monticule, à 50 mètres environ sur notre droite. Je les pris tout d'abord pour des Arabes égarés.

» L'homme était debout, les bras croisés et nous regardait, immobile; la femme, étendue à ses pieds, paraissait endormie ou morte.

» Il y eut un silence pendant lequel j'entendis mon cœur battre à grands coups sourds. La hyène piaula plus près...

» — Hé bien?... Qu'est-ce que vous attendez? Je me rends, — cria-t-il.

» Il avait une voix impressionnante, creuse, et comme cassée, dans laquelle tremblait un trouble sanglot.

» Je pris mon fusil sur l'araba, je fis claquer la culasse et je m'avançai vers lui, l'anneau du canon dans sa direction.

» — Puisque je vous dis que je me rends, — dit-il encore quand j'en fus à cinq pas.

» Je les vis mieux : lui, un grand diable osseux aux mains énormes; il était affublé d'un vieux burnous troué, dérobé dans quelque douar; ses pieds, nus, étaient maculés de taches sombres. Sa face amaigrie, creusée, portait une barbe de huit jours. Ses yeux, enfoncés dans l'orbite, me regardaient avec une haine impuissante et farouche.

» Elle, chétive et mince, faisait pitié. J'imagine ainsi la face des femmes d'Irlande lorsque la famine endémique y règne et qu'on est au dernier degré du rationnement. On ne voyait dans son visage blême que l'arc des sourcils, très noirs, et l'arc inversé des cils fermés, très longs, environnés de bistre. La bouche était exsangue. Elle avait le corps enveloppé d'une couverture de campement brune, au bas de laquelle dépassaient en guenille les fanfreluches d'un peignoir rose. Des cheveux décolorés, collés aux tempes, sortaient par mèches

d'un foulard qui lui enveloppait la tête. Il lui avait entouré les pieds de son bourgeron déchiré.

» — J'avais volé un bourricot, — reprit-il. — Pendant que nous dormions dans le creux d'une dune, il y a deux jours, il s'est sauvé avec les provisions. La petite ne peut plus marcher.

» Il y eut une pitié infinie dans le ton dont il prononça « la petite ».

» — ... Sans ça vous ne m'auriez pas eu aussi facilement, — gronda-t-il aussitôt.

» — C'est vous le disciplinaire évadé? — demandai-je.

» — C'te question!

» — Je n'ai pas ordre de vous chercher. Je conduis un malade à Tatahouine. Si vous revenez avec moi, vous savez ce qui vous attend?

» — Cinq ans de travaux publics, c'est pesé!... Il y a trente heures qu'elle n'a pas mangé.

» — Et vous?

» — Moi, un peu plus. Sans la pluie, c'est la soif qui l'aurait tuée.

» — Venez! — lui dis-je.

» Il se baissa, la souleva dans ses bras comme une plume; elle ouvrit faiblement les yeux, le reconnut, et les referma sur un sourire.

» Puis il me suivit. J'avais retiré la cartouche et mis l'arme à la bretelle.

» Il ne se mit à manger que lorsqu'il l'eut vue avaler les premières bouchées et renaître. Ils arrachaient leur pain à grands coups de bouche, voraces, et mangeaient comme d'autres prient : avec extase. Quand ils eurent terminé la boîte de singe et bu le vin, un peu de rouge monta à leurs pommettes.

» — Ça va, — dit-il, — merci pour elle. Est-ce qu'elle pourra monter sur la voiture?

» Je les avais regardés manger. Un monde de pensées m'assiégeait. Je crois que j'ai essuyé une larme. Mes deux tirailleurs chuchotaient à l'écart. Le malade dormait sous sa toile de tente.

» On fit sur la seconde araba une place à l'arrière pour la femme.

» — C'est pas la peine de m'attacher, — dit l'homme; — je suivrai, soyez tranquille.

» Ses pieds saignaient. Il marcha jusqu'à un oued où il les baigna; un de mes Arabes, sur mon ordre, lui prêta ses souliers de repos. Plus loin, comme il boitait beaucoup sans se plaindre, je le fis monter sur le mulet de secours. Il me regarda profondément :

» — Vous êtes un brave type, vous! — dit-il presque brutalement.

» Moi je réfléchissais toujours en regardant monter la lune au zénith dans l'inoubliable nuit du désert.

» Pendant toute la journée suivante, ils dormirent comme des morts, côte à côte, sous l'ombre d'une voiture. Pendant que mes tirailleurs allaient en corvée d'eau, je causai avec le sergent. Il était dans le même état d'insensibilité, sans fièvre et sans délire, mais son inquiétude grandissait. Je lui avais volé sa glace de poche, et il la cherchait désespérément. Les papules de son visage avaient encore enflé; un liquide transparent les emplissait, comme des ampoules. Nous parlâmes longuement :

» — Après tout, — me dit-il pour conclure, — nous ne sommes ni des goumiers ni des chaouchs; ça ne nous regardait pas.

» C'était un brave homme que ce sergent. J'ai eu du plaisir, plus tard, à savoir qu'on l'en avait tiré sans trop de dommage.

» Vers le soir j'éveillai le disciplinaire et le pris à l'écart. Il avait eu au réveil un brusque sursaut de bête traquée, puis son visage s'était adouci.

» — C'est la dernière étape, — lui dis-je. — Demain nous serons au bordj de Tatahouine à l'aube.

» Il frissonna.

» — On ne peut rien lui faire à elle? — questionna-t-il.

» Je ne le pensais pas. Elle l'avait suivi, mais n'avait rien provoqué et ne tombait sous le coup d'aucun délit. Tout au plus les inévitables dettes chez la mère Rosina; cela relevait du civil. Il parut rassuré :

» — Nous voulions passer en Tripolitaine, dit-il. J'aurais travaillé dans les ports à mon métier de forgeron. Sans ce maudit bourricot!...

» Je lui expliquai combien la chose était peu possible et combien il devait peu la regretter : quinze jours de marche à travers le désert, le soleil, la soif, les dissidents, les tribus nomades. Pour lui c'était l'esclavage ou la mort; pour elle la réclusion sous quelque tente de chef, au milieu des autres épouses hostiles. Combien étaient ainsi partis qu'on n'avait jamais revus et dont les os blanchissaient au creux d'une dune, au milieu du désert. Il pleurait :

» — Vous avez été bon pour moi, — dit-il enfin. — Je voudrais que vous sachiez, pour ne pas trop mal me juger. Si vous vouliez vous occuper, après, de la faire rapatrier?...

» C'était l'histoire banale et qui ne vaut même pas la peine d'être contée en détail.

» La fille de ferme, venue en place à Paris, nourrice. Puis les fréquentations du bureau de placement, les tentations des vitrines des grands magasins; le petit homme qui les guette, puis les lance, puis les exploite.

» Enfin, un soir, la rafle, la visite, l'hôpital, la carte, le trottoir.

» C'est là qu'il l'avait trouvée, un soir de paye, avant son service militaire. Ils s'étaient plu; ils avaient continué à se voir, et quand le service avait supprimé ses quinzaines de forgeron, elle l'avait gardé, pour le plaisir, parce que ses rudes bras musclés la serraient bien et que sa chair blanche et moite d'homme qui travaille devant le feu plaisait à sa peau blasée.

» Ils s'étaient aimés; ils parlaient de collage, la classe venue; elle ne sortirait plus. Il sauta le mur et fut porté manquant au contre-appel, une fois, deux fois. A cela près, l'homme était bon soldat, mais il est de ces natures qui ne peuvent supporter la cage.

» A la troisième fois, le colonel se le fit amener au rapport, et lui annonça soixante jours de prison dont huit de cellule, avec la perspective de « biribi » s'il recommençait.

» Il avait accompli la moitié de sa punition lorsqu'un camarade charitable l'avertit, en lui portant la soupe, qu'elle avait dansé trois fois au bal musette avec un sous-officier rengagé, et qu'ils avaient bu ensemble. L'homme serra les mâchoires et ferma ses vastes poings.

» Quand l'adjudant de semaine voulut, le soir venu, renfermer les punis dans les locaux disciplinaires après les diverses corvées, il en manquait un.

» L'histoire était fausse; le camarade s'était trompé de femme; au bout de trois jours l'homme rentra.

» Il passa devant le conseil de corps qui l'envoya aux compagnies de discipline.

» — Vous avez dû savoir le reste par le rapport de la place, — termina-t-il. — Avec une tête comme la mienne, je ne sortirai jamais des travaux publics. Il n'y a plus qu'elle qui compte. Si c'était un effet de votre bonté?...

» J'eus avant de lever le camp un nouvel et court entretien avec le sergent du génie :

» — Si ça n'est pas une bonne action, — dit-il, — cela ne m'empêchera probablement pas de guérir; si c'en est une, ça m'y aidera peut-être.

» Puis il tira son portefeuille de son dolman.

» Nous repartîmes.

» Un de mes hommes conduisait par la bride le mulet de la première araba, celle du blessé. Le second suivait, assis sur le brancard de la seconde araba, celle à l'arrière de laquelle était recroquevillée la femme; la charge les séparait.

» Il était plausible que le mulet de secours qui, le matin, traînait une araba, fût fatigué. Je ne l'avais chargé que d'un barricot d'eau et d'un sac de vivres pour alléger la seconde araba. Le disciplinaire le tenait au bridon; je marchai à son côté, fermant le convoi.

» Lui et moi parlâmes assez longtemps à voix basse. Il ramassa furtivement un petit paquet que j'avais laissé tomber et le cacha sous son burnous. Puis il essuya une grosse larme et me serra la main.

***

» L'atmosphère était limpide. Le soleil avait bu le brouillard de la veille. Vers le milieu de la nuit nous commençâmes à voir vibrer dans le lointain le feu du poste optique de Foum-Tatahouine. Ces feux-là portent très loin; nous avions encore une vingtaine de kilomètres à faire. On fit halte.

» Quand on repartit, le tirailleur de tête prit la place de l'autre sur le brancard de la seconde araba, et le deuxième prit le bridon du premier mulet. Je marchai à sa hauteur.

» Nous étions tous très las de cette marche forcée. De temps à autre mon tirailleur butait, de dormir en marchant. Un cahot jeta à bas du brancard son camarade ensommeillé. Il se releva en jurant en arabe, puis soudain poussa un cri de surprise et m'appela.

» A l'arrière du convoi, l'homme, la femme et le mulet de secours étaient disparus.

. . . . . .

» Au bout d'une demi-heure de recherches en arrière je ralliai le convoi que j'avais laissé à la garde de mes hommes. A un moment donné, du haut d'une éminence, il m'avait semblé entendre le hennissement très lointain d'un mulet vers la droite, sur la voie qui conduit à la côte. Ils étaient dans la bonne direction.

» De retour parmi mes Arabes, je jurai, je sacrai, je tempêtai contre les lascars qui dormaient sur un brancard quand il y avait un déserteur à surveiller; puis je me calmai en envisageant qu'il fallait penser à notre malade avant tout et qu'on arrangerait l'affaire au cantonnement. Mes hommes repartirent l'oreille basse. Le sergent, lorsque je soulevai sa toile de tente, m'envoya un petit signe de tête et un bon sourire complice de sa pauvre face ravagée.

» A l'aube le bordj de Foum-Tatahouine était en vue. »

***

Au détour de la route apparaissaient les premières lumières d'Arcachon :

— Avez-vous su s'ils se sont sauvés? — demandai-je à Dangennes,

— Oui, très longtemps après, pendant la guerre. Ma vocation militaire s'étant tarie au bout de mes quatre années d'engagement, la mobilisation m'avait fait sous-lieutenant C. A. dans un bataillon de chasseurs à pieds.

» C'était le dernier jour de ma permission de détente; j'ai horreur des adieux dans les gares; les gens dépensent

la plus belle, le plus intime des choses : les larmes, sur le quai d'une gare, me paraissent impudiques. J'avais fait chez elle mes adieux à l'amie très chère de qui l'amour n'a point survécu au port de mon uniforme noir et argent, et je regagnais seul la gare, assez morose, comme il se conçoit.

» Le départ du train, — déraillement ou bombe — avait été retardé de deux heures, et je promenais mon ennui et mon désœuvrement dans la salle des pas perdus, quand un grand gaillard, vêtu de l'uniforme de la Légion étrangère, la fourragère rouge à l'épaule, la médaille militaire et la croix de guerre avec un ruban allongé de palmes sur la poitrine, s'arrêta droit devant moi à six pas, changea sa canne de main, fit claquer ses talons et m'envoya un de ces saluts larges et nerveux comme seules les troupes d'Afrique ont appris à les faire.

» — Pardon, mon lieutenant, est-ce qu'on pourrait vous dire deux mots?

» Il se rapprocha :

» — Vous n'avez pas été en Afrique, sans vous offenser?

» Je dis que si.

» — Le secteur de Foum-Tatahouine ne vous rappelle rien?

» J'avoue que j'eus de la peine à reconnaître sous sa barbe rousse et ses longues moustaches à la gauloise le visage glabre et creusé de mon disciplinaire d'autrefois. Quand il fut bien sûr que c'était moi, il me serra la main à la briser :

» — J'arrive pour trente jours de convalo : un éclat dans la cuisse, trois fois rien. Avec les quatre jours de ma dernière citation, ça fera trente-quatre. La petite n'est pas venue m'attendre parce qu'elle est de nuit à l'usine d'obus. Moi je suis embauché chez Renault, aux forges, pour la durée de mon congé. On a un chez-nous. Si des fois mon lieutenant voulait nous faire l'honneur?...

» Je lui expliquai que c'eût été avec plaisir, mais que je repartais dans une heure. Nous nous attablâmes à la buvette, et il me conta l'histoire.

» Ils avaient suivi l'itinéraire que j'avais tracé sur la carte que je lui avais remise, et, de point d'eau en point d'eau, avaient atteint la côte à cinquante kilomètres à l'est de Zarziz.

Sur les cent cinquante francs que le sergent du génie et moi avions pu faire, il en avait offert cinquante, plus le mulet, à un boutre pêcheur d'éponges pour les déposer à Tripoli.

» Comme les livrer ne lui en eût rapporté que vingt-cinq, le patron turc accepta.

» De Tripoli, un petit cargo caboteur, à bord duquel il s'embaucha comme soutier pour le prix du passage, les déposa à Malte.

» Là il avait repris aux ateliers des docks son ancien métier de forgeron. Sa femme lavait le linge des misses anglaises. Il était habile ouvrier, elle vaillante ménagère; on ne s'inquiéta pas d'où ils venaient. Ils firent quelques économies, puis s'installèrent. Au bout d'un peu de temps ils baragouinaient l'anglais.

» Vint la guerre.

» — Vous comprenez, le pays a beau vous avoir fait des misères, c'est toujours le pays quand on l'attaque. Nous étions pas mal de lascars dans mon genre dans l'île anglaise, mais je n'en connais pas qui, l'heure venue, ne se soient fait inscrire au consulat pour l'amnistie et le convoi de rapatriement.

» Ce qui me faisait réfléchir, c'est l'histoire du sergent à Gabès, et aussi l'âne barbotté aux bicots; je n'étais pas très sûr que l'amnistie de 1914 effaçât tout ça. Alors, dans le doute, j'en ai pris pour quatre ans dans la légion sous un faux nom. Ça me fait un état civil tout neuf; et puis comme cela je me suis battu au lieu de continuer à casser la caillasse sur les routes de Tunisie. Si on en revient... et j'ai idée qu'on en reviendra — la mauvaise graine c'est vivace — j'emmènerai la petite à la mairie; ça lui fera plaisir, la pauvre. Ça fait beaucoup qu'on vous devra, mon lieutenant.

» Il me quitta sur le marchepied de mon compartiment, ayant exigé que j'acceptasse en souvenir une bague en aluminium qu'il avait façonnée pour elle :

» — Elle sera bien plus contente que de l'avoir, — me dit-il.

» Je vis sa haute et solide carrure, surchargée de musettes gonflées, se perdre dans la foule anonyme des uniformes fanés; j'entendis le toc-toc de sa canne décroître sur le quai de la gare. Je ne l'ai plus jamais revu.

» Il m'avait laissé son adresse, mais je la perdis. Aurais-je été le voir si je l'avais conservée?... J'aimais tant demeurer au coin du feu, pendant mes permissions, blotti contre elle, celle qui aimait tant mon uniforme que son amour n'a pas survécu au jour où je suis redevenu un pékin comme les autres. J'ai toujours été un peu pâquerette... »

***

Je sais qui il est, ce qu'il fut!... J'ai retrouvé le nom.

. . . . . .

Pâquerette!...

Ce mot chanta dans mon souvenir comme un vieil air connu. Nous arpentions le boulevard de la Plage, dans Arcachon : Pâquerette?

Dangennes se détourna pour se moucher très fort. Je crois... — je ne suis pas très sur — qu'il s'essuya furtivement les yeux. Une bouffée légère d'un parfum vieillot et fin, un parfum d'aïeule à dentelles et à cheveux de neige, un parfum désuet que je ne connaissais plus et que pourtant *je reconnaissais*, se dilua, ténue, dans l'air tiède...

Et soudain ma mémoire se déplia, libérant le souvenir rebelle.

Je prononçai... non, je murmurai un nom. N'attendez pas que je l'écrive. Il est de ceux très rares qui traînent derrière eux un éclatant renom d'honneur et de fortune.

Ce parfum qu'il n'avait pas changé depuis le collège; ce qualificatif de « Pâquerette » que nous lui avions donné à cause de son âme tendre et exaltée, sans défense contre les traîtrises de la vie : c'était lui, le grand ami des jeunes années disparues; c'était lui!...

Dangennes entendit le nom. Il se tourna, eut un sourire triste, mit un doigt sur ses lèvres et dit :

— Chut! Celui dont vous parlez n'existe plus, Robert. On ne porte plus ces noms-là quand on est pauvre.

Puis il rit franchement en me prenant par les bras et me dit :

— Sans reproche, ami, vous avez mis du temps à le retrouver. Moi je vous avais reconnu tout de suite.

Et il me donna l'accolade, très simplement.

***

Nous habitions le même hôtel sur la digue de mer et nous bavardâmes très avant dans la nuit, remuant les souvenirs poussiéreux d'autrefois.

De son histoire je ne ferai qu'effleurer le passé. Je vous supplie de n'en point chercher plus que je n'en dirai. Quoique j'ignore à l'heure actuelle le coin éloigné du monde où il a réfugié son chagrin, et même s'il est vivant ou mort, le secret de son nom reste son secret, et il ne m'a point autorisé à en faire état.

Dangennes — ne cherchez pas non plus de ce côté, le nom est faux — avait un père qu'il vénéra, et qu'il eut raison de vénérer; ce père mourut trop tôt, laissant à une femme trop jeune, infiniment jolie et un peu futile, la charge d'élever son fils; une opulente fortune y pourvoyait.

Dangennes avait douze ans, sa mère trente, quand le deuil les frappa. Ils le portèrent dignement et le fils entra alors comme interne au collège où je l'avais connu. Il se destinait à l'armée.

Ce fut pendant de longs mois, entre la mère si jeune et le grand fils, la camaraderie tendre d'un jeune frère pour sa grande sœur, lui très fier de promener sa jolie maman les jours de sortie, elle très amusée de s'entendre demander des nouvelles de monsieur son frère.

La fin du deuil survenant, les mois s'écoulant, le chagrin s'émoussant et s'estompant, la jeune femme reprit ses réceptions et ses sorties interrompues.

Beaucoup la courtisèrent, et ce ne fut pas uniquement pour sa fortune. Elle souriait, montrait son grand fils que courroucaient ces assiduités, et lui laissait le soin de donner la réponse. Le souvenir de son père la lui dictait de telle sorte que le prétendant évincé se le tenait pour dit.

Cinq ans passèrent ainsi et la maman vit un matin dans son miroir le fil d'argent du premier cheveu blanc et le fin sillon de la première ride. Ce jour-là elle se retourna avec angoisse vers les années écoulées.

Il y a dans la vie de beaucoup de femmes, entre trente-cinq et quarante ans, une heure où mères dévouées, épouses

fidèles au souvenir disparaissent, et où elles ne sont plus exclusivement que des femmes. Un homme survint qui sut trouver cette heure-là, et qui, dès cet instant, effaça pour elle le passé et incarna l'avenir. Il était loin d'en être le plus digne.

Ce jour-là, ni les colères ni les larmes de son fils, ni les objurgations de sa famille n'y firent. Elle épousa celui qui survint à son heure. Il avait quatre ans de moins qu'elle, treize seulement de plus que celui qui devint son beau-fils.

Et immédiatement la lutte éclata entre les deux hommes, sourde, tragique.

Le fils fit de sa chambre une chapelle à la mémoire de son père. Photographies, armes, éperons, livres, portraits, bibelots, raflés dans toute la maison, vinrent défier de leur étalage ordonné la fureur grandissante du remplaçant.

Celui-ci commit une faute : il voulut exiger de son beau-fils qu'il l'appelât « Papa ». Il s'attira une riposte cinglante et s'entendit par la suite uniformément appeler « Monsieur ».

Puis ce furent des phrases mordantes et ironiques qui lui rappelèrent à toute occasion que son beau-fils le considérait dans la maison à l'égal d'un étranger, voire d'un intrus.

Si le nouveau venu eût été plus âgé, si sa fortune eût été en rapport avec celle de sa mère, s'il eût été de son monde, cultivé et respectable, les choses se fussent arrangées à la longue.

J'ai dit qu'il était plus jeune que la mère. Il avait payé avec la fortune de celle-ci, en sus de ses propres dettes, les fleurs et les brillants de ses fiançailles; on le cotait assez volontiers comme un chevalier d'industrie; il était, au surplus, assez modérément intelligent et préférait le jeu sous toutes ses formes à toute autre distraction. Ajoutez à cela un caractère violent et orgueilleux, une âpre soif des jouissances dont il avait été privé, et vous pourrez brosser un assez fidèle tableau de ce que dût être l'existence de la pauvre femme, assez faible pour lui tout passer. Elle n'avait qu'une excuse : il était fort beau.

Un jour le beau-père se découvrit une irrésistible vocation d'autorité inflexible. Il saisit un motif parmi tous ceux qu'André se faisait un devoir de lui offrir, et sévit.

Mais comme il n'était pas très sûr de la façon dont son beau-fils prendrait ses premiers essais, il agit indirectement.

André avait un poney qu'il idolâtrait. Cela se passait pendant les grandes vacances. Un matin, le jeune homme trouva son poney enfermé à l'écurie, et les harnais sous clef dans la remise. Il héla le lad et lui demanda sans aménité pourquoi le poney n'était pas dehors et la selle sanglée dessus.

Le lad, engagé par le beau-père, l'informa qu'il avait reçu des ordres en conséquence de « Monsieur » et qu'il n'avait fait que s'y conformer. Seulement il eut le tort de ricaner en voyant les narines d'André se pincer et ses lèvres blanchir, ce qui lui valut, la minute d'après, de se lavez le nez dans l'eau d'un seau d'écurie.

Après quoi le jeune homme envoya à toute volée un lourd chevalet dans le vitrage de la sellerie dont son beau-père avait emporté la clef, y prit la selle et la bride de son poney qu'il sella lui même, épingla sa carte de visite sur la porte brisée, et s'en alla, l'âme satisfaite, faire un temps de galop sur des routes ombragées.

Il ne rentra que dans la soirée; son beau-père l'attendait.

Il n'est pas invraisemblable de penser qu'il y avait eu une scène, des larmes et des supplications entre la mère et le mari. Mais quand un homme est poursuivi par l'idée fixe de son autorité méconnue, il n'est pas d'exemple qu'il s'arrête avant d'avoir parachevé une bêtise.

André fut prévenu que son beau-père était dans la galerie vitrée et l'y mandait. Il s'y rendit au débotté.

Ce n'est vraisemblablement pas sans intention que le beau-père avait choisi la galerie pour y exercer ses sanctions; il importait en effet que la domesticité sût ce qu'il entendait par « son autorité ».

Il tenait à la main un solide fouet à chiens, lanière repliée. Il y eut quelques brèves répliques ayant le choc; puis le beau-père déplia sa lanière qui siffla dans l'air et fit un pas en avant; mais il en fit aussitôt deux en arrière, laissa tomber le fouet, et couvrit de ses deux bras sa précieuse physionomie. Au même moment la trajectoire d'une énorme potiche en vieux Delft s'achevait sur son crâne, et les morceaux brisés s'émiettaient sur le plancher. Il tomba, le dos au mur.

Cela eut pour André des suites très graves : il avait, ce garçon, ce qu'on est convenu d'appeler un « mauvais caractère » et qui n'est peut-être que d'avoir « du caractère » tout court parmi tant de gens qui n'en ont pas.

Il se lassa d'entendre son beau-père crier à sa pauvre mère affolée : « Lui ou moi! Tu choisiras : lui ou moi! » pendant qu'on lui confectionnait un turban avec des compresses, de l'ouate et des bandes de toiles. Il se froissa d'entendre sa mère rejeter sur lui tous les torts. Il prit une valise, son argent de poche, laissa un mot bien tendre à sa maman, et partit s'engager. Son beau-père, devenu soudain bienveillant, obtint qu'on l'y autorisât. L'Afrique l'attirait : ce fut là qu'il alla.

A vingt et un ans, lorsqu'il revint avec un congé de trente jours pour demander à son beau-père ses comptes de tutelle, il trouva sa mère, vieillie de dix ans, dodelinant de la tête dans un fauteuil, et regardant dans le vague avec des yeux atones.

— Anémie cérébrale — disait le médecin.

Quant au beau-père, il avait enlevé à la banque les douze derniers mille francs qui restaient du patrimoine ancestral, après avoir hypothéqué les biens au delà de leur valeur. Il y a des procurations générales bien dangereuses à donner. La liquidation couvrit les dettes et laissa quelques bribes qui servirent à dorloter les derniers jours de la maman.

— J'étais bien et définitivement ruiné, mon brave Andréjane, — termina-t-il. — Avec un nom comme le mien, on ne peut être qu'ambassadeur ou maître des requêtes au Conseil d'Etat. Je n'avais ni les relations, ni la fortune, ni les diplômes (ayant interrompu mes études) nécessaires pour y parvenir. « Mon service fini, j'ai pris le nom de Dangennes qui est celui du fils de ma vieille nourrice, chef de plantations au Mexique. Nous ne nous gênons pas mutuellement; et puis on est si peu difficile en France pour les questions d'état civil! Deux ou trois fois j'ai dû révéler mon vrai nom, notamment pendant la guerre. J'ai eu la chance de tomber chaque fois sur des gens de cœur qui ont compris mes raisons.

» Quand on a contracté étant jeune les goûts que me per-

mettait notre situation de fortune, il est bien difficile de trouver du charme à l'existence lorsque la fortune a disparu.

» J'ai tourné la difficulté : aux colonies, d'une façon générale, on est bien payé et l'on dépense peu. Je séjourne là-bas le temps nécessaire à me conquérir un pécule suffisant pour passer un congé conforme à mes goûts d'autrefois.

» Le pécule amassé, je viens le dépenser en France; pendant six mois je me crois millionnaire, puis je repars pendant deux ans dans la brousse où je redeviens d'une sordide avarice. Le contraste ne manque pas d'un certain charme et j'y suis fait.

» De l'homme du monde que je fus il ne survit qu'une manière d'aventurier au sens le moins péjoratif du mot, car, malgré tout, les principes demeurent, qui furent ceux de notre enfance.

» *Gaudeamus*! comme disait le père Caron, notre vieux professeur de latin; j'ai encore cinq mois à vivre de mes rentes. Et vous, qu'êtes-vous devenu, mon vieux camarade? »...

Lorsque je le quittai, cette nuit-là, il me posa, sur le seuil de la porte, une question :

— Qui donc était cette jeune femme que vous promeniez l'autre jour sur le *Sphinx?*

Je lui dis le peu que j'en savais.

— Vous la voyez souvent? — dit-il encore.

Elle était repartie deux jours auparavant pour Paris, suivie de l'Othello des stocks américains. Je le lui dis aussi.

— Ah! — fit-il simplement, le regard à la fois rêveur, attendri, désappointé peut-être aussi, mais résigné.

Et ce fut tout ce jour-là...

III

Depuis deux mois nous étions de retour à Paris. Dangennes, tyrannique, m'était venu distraire de mes travaux pour m'emmener dîner dans un dancing.

Les dîners tiraient à leur fin. Le jazz-band, cacophonique

et trépidant, succédait à la musique de chambre qui avait discrètement accompagné pendant le repas le choc des assiettes, le bruit des fourchettes et le murmure des conversations particulières.

Dans la somptueuse salle Louis XV, or, fraise et crème, les serveurs débarrassaient le centre encombré de dessert pour faire place aux danseurs. Le sommelier déposa sur notre table le seau givré où se frappait la bouteille cravatée d'une serviette.

— C'est bon Paris, — dit Dangennes avec onction. — Je me sens un état d'âme en étoffe soyeuse. Il m'arrive d'en avoir en laine bourrue, en droguet, parfois en crin; celui de ce soir serait en satin liberty, souple et chatoyant.

— Es-tu sûr qu'il ne soit pas tout simplement en peau?

Car nous avions repris le tutoiement de nos jeunes années.

A une table voisine, en face de nous, deux femmes, l'une blonde et l'autre brune, assez jolies, sobrement fardées, habillées avec goût et décolletées sans excès, regardaient notre table. L'une d'elles, la blonde autant qu'il m'en souvient, arrêta une seconde sa coupe sur le bord de ses lèvres avant de boire et regarda mon ami en souriant. Il salua d'un petit signe et répondit au toast discret.

La femme mettant à profit le mouvement créé parmi les tables par le début d'un fox-trot, prit un œillet sur la nappe et le lança; la fleur frappa le plastron de Dangennes; il la prit entre ses doigts, la respira, salua de nouveau d'un signe... et la mit dans le seau à glace.

— Mon petit vieux — me dit-il, — je crois que tu te fourvoies complètement sur ma mentalité. La question des sens occupe en moi une place infiniment secondaire. Les colonies, vois-tu, sont une rude école de chasteté pour les gens délicats.

Je bondis :

— Tu ne vas cependant pas me faire croire que, depuis ton retour?...

— Je ne te ferai rien croire du tout, — interrompit Dangennes. — Il m'est au contraire arrivé, aussi souvent que l'occasion s'est présentée, d'en profiter avec reconnaissance, sur le bateau, à Arcachon.

— Et à Paris? — demandai-je.

— A Paris, jusqu'à présent, rien!

Et comme je me récriais, comme je lui citais l'exemple de la blonde à l'œillet.

— Non, merci! — me dit-il en riant. — Vois-tu, mon vieux, c'est une chose bien difficile à promener dans la vie qu'une nature comme la mienne. J'ai conservé en amour mes goûts de millionnaire et mon âme de pâquerette, et ces deux choses s'accordent singulièrement mal avec ma quasi-pauvreté et l'utilitarisme féroce né de la guerre. Nous sommes à l'ère du change, mon vieux, et des gueux comme nous, dont l'excuse de n'être pas riche est d'avoir fait la guerre, n'ont qu'une alternative : ou se passer de femme, ou partager avec ceux qui les ont achetées...

— André!...

— ...ou louées, car ça se loue aussi. Ah! saleté d'époque!

Il avait perdu son sourire et ses narines s'animaient :

— André, qu'est-ce que tu as?...

— Tiens, regarde cela, — continua-t-il sans répondre en désignant une étrangère endiamantée qu'entouraient les danseurs. — Regarde ces omoplates osseuses, ce cheveu pauvre et pâle, ces yeux décolorés; crois-tu que les danseurs professionnels qui se la disputent la voient telle qu'elle est? Non! Ils voient son triple rang de perles, ses bracelets de brillants, l'énorme solitaire carré qui brille à son doigt. Ils supputent à son accent quel est le change de la monnaie dont elle paiera leur pourboire. Tiens, regarde celui-là qui a la croix de guerre! Voilà ce qu'il a fait, le change, de cet ancien combattant.

— André, parle plus bas, on nous écoute.

Il se concentra dans une amertume croissante :

— Je m'en fiche! Admire ces souliers en pointe de cure-dent. C'est d'Amérique que nous vient cette mode. New-York donne à présent le ton à Paris; c'est cocasse! Écoute cette musique de fous; savoure cette danse d'épileptiques, ces pieds, qui se font bots par snobisme. Voilà ce que la guerre a importé chez nous en échange de notre or. Quelle gloire pour ceux qui nous rabâchent inlassablement le vieux cliché : la France, phare intellectuel de l'humanité! Ah çà! où sont passés tous les Français et toutes les Françaises?

Je pris le bras de mon ami; je le regardai dans les yeux, bien droit :

— Pâquerette, tu as quelque chose que tu ne me dis pas.

— Parbleu! — répondit-il sourdement, l'œil soudain humide, toute sa colère tombée.

Autour de nous les maîtres d'hôtels distribuaient des crécelles, des trompes en baudruches, des balles de ouate coloriées, et c'était une assourdissante cacophonie.

Dangennes avala d'un trait sa coupe de champagne :

— Pauvre vieux! C'était bien la peine! — dit-il en regardant passer parmi les tables, le portier sur la poitrine duquel tintinnabulaient les croix, les médailles et les palmes, et de qui une manche pendait, vide.

Je me tus. André avait un regard dur, et des crispations nerveuses couraient en ondes rapides sur sa face altérée. Ses poings serrés semblaient vouloir comprimer sa rancœur.

... J'ai regardé posément mon grand sauvage, et lui ai dit :

— Pâquerette... qu'est-ce qu'*Elle* t'a fait?...

Dangennes se retourna brusquement vers moi; ses yeux plongèrent dans les miens, sa colère tomba comme une lian fauchée :

— Rien que ceci, — me dit-il gravement. — Elle n'est *jamais* venue.

Et il ajouta en riant d'un rire déchirant :

— Et maintenant je sens qu'elle ne pourra *jamais plus* venir!

J'ouvrais sur lui des yeux incompréhensifs :

— Tu me prends pour un fou, Robert, et tu as raison, — reprit-il. — Oui, mon ami, c'est ainsi : j'ai réussi dans ma vie cet inconcevable tour de force d'être passionnément, follement amoureux d'une femme à qui j'ai donné toute mon âme, et cette femme qui résume pour moi le bonheur et la raison de vivre, je ne l'ai jamais rencontrée et vraisemblablement elle n'a jamais existé!

— Et jamais tu n'as pu découvrir une âme qui ressemblât à la sienne?

— Si... deux fois, j'ai cru trouver. Je me suis livré tout entier, loyalement, sans réticence, comme j'aurais voulu qu'elles se livrassent elles-mêmes. J'ai pu, un moment venu,

croire que c'était enfin l'incarnation de mon rêve. A force d'amour, j'avais galvanisé le leur et ce furent des minutes pendant lesquelles je crois avoir touché le ciel de la main. Mais leur amour n'était pas à la taille du mien, et, dès que se fût retirée d'elle ma volonté tenace de les faire pareilles à mon rêve, elles se sont effondrées lamentablement, comme de pauvres petites marionnettes dont on aurait retiré la main qui les anime.

Nous nous sommes serré la main.

— Ah, — fit Dangennes en se secouant : — assez de jérémiades. Je ne t'ai pas emmené dîner pour t'inoculer ma neurasthénie. J'ai besoin de me désoxyder les idées.

— A la bonne heure! Fermons le guichet des lamentations. Je vais te la trouver, ton âme sœur, et la mienne aussi par surcroît. Danses-tu?

L'un des orchestres entamait quelque chose qui, à la rigueur, se pouvait prendre pour une valse.

— Je sais la valse, — me dit-il, — et aussi la bamboula que dansent les nègres équatoriaux les jours de gala. Elle n'est pas venue encore jusqu'ici; c'est une lacune à combler.

La jeune femme à l'œillet le regardait toujours.

— Va-donc! — lui dis-je.

Il haussa les épaules, indécis, et sourit.

— Si elle ne craint pas trop pour ses souliers de satin, je veux bien essayer.

Il alla s'incliner devant elle. Elle se remit avec abandon entre les bras de mon ami qui l'emporta.

***

De ma gauche, que masquait un paravent, une singulière petite voix cassée de gavroche féminin me parvint qui disait avec supplication.

— Mais puisque je vous dis que je le connais, Poppy.

— Avez-vous été présentés? — répliqua une voix raisonnable.

— Non, mais...

Le brouhaha monta soudain comme une houle. Des bribes de phrases me parvenaient.

— Ah! que je voudrais qu'il m'invite.

— N'avez-vous pas assez du danseur?

— Regardez comme il a un joli mouvement de buste lorsqu'il renverse le sens de la valse...

La voix raisonnable sembla gourmander l'autre.

— D'abord on ne voit rien avec ce paravent, décréta l'organe enfantin. — Maître d'hôtel?

Et les interlocutrices cessèrent d'être invisibles du fait que les serveurs replièrent le paravent qui les isolait.

Dans l'angle de la salle, à une table immédiatement voisine et perpendiculaire à la nôtre, trois femmes achevaient de dîner.

L'une, quarante ans environ, ronde avec une pointe d'embonpoint, de beaux yeux bleus bistrés d'amoureuse assagie, robe foncée, bijoux anciens aux feux usés mais d'un assez joli travail. Elle occupait l'angle de la banquette et s'y carrait comme une femme qui cherche moins à plaire qu'à savourer la béatitude d'une fin de dîner capiteux.

L'autre, à l'autre extrémité de la banquette, trente ans, visage un peu effacé, mais agréable sans maquillage, petits yeux rieurs, bouche mince, dents de souris, très sobre de mise dans une robe de crêpe marocain noir d'où jaillissaient, très blancs, très purs, un cou et des bras tournés à souhait. Un beau brugnon très lisse, bien en chair, savoureux. Quelques bijoux timides de petite bourgeoise à son aise sans plus.

Et entre elles deux, — mais où diable avais-je déjà vu cette silhouette?... — une toute petite bonne femme très jeune, presque pas jolie, mais bien pire. Une physionomie toute ronde, éveillée, amusante de gavroche sentimental, coiffée d'une toison de cheveux courts, très noirs et bouclés en larges coques éparpillées et rebelles comme celles d'un pâtre pyrénéen. La bouche, un peu grande, rieuse, découvrant à tout instant deux rangées de dents larges et blanches, se surmontait d'un petit nez bref au bout drôlement arrondi, aux narines frémissantes; elle avait un cou rond, court, gourmand, s'attachant sur le buste devant par une fossette creuse comme en ont les beaux enfants; des mains et des pieds de poupée, invraisemblables de petitesse; un corps potelé de caille après la moisson.

Mais on ne détaillait tout cela qu'au deuxième examen, car ce qui vous attirait, s'imposait à votre attention, c'étaient les yeux : immenses, presque tout leur ovale rempli par l'iris d'un noir chaud et velouté de café torréfié, la pupille dilatée, le peu de blanc qu'on en apercevait légèrement ambré comme celui des marocaines; des yeux câlins et caressants de gazelle qui serait intelligente. Et ces yeux démesurés éclairaient tout le visage d'une flamme que l'on n'oubliait plus après l'avoir regardée.

Ajoutez à cela un maquillage invraisemblable de maladresse, je dirais presque, voulue : un pied de rouge sur chaque joue, les cils, longs et recourbés de la pointe, charbonnés et poissés de rimmel; des bijoux somptueux de nouvelle riche : collier de perles à gros grains, perles roses aux oreilles, une barrette composée de trois gros brillants sur l'épaule gauche, énorme solitaire monté sur un fil de platine à l'annulaire gauche. Sa robe décolletée en carré était de dentelles bises sur fond vieux rose, très riche quoique d'un goût discutable.

Et tout cet assemblage hétéroclite, baroque, constituait cependant un ensemble qui ne choquait pas, qui étonnait, et enfin séduisait. Le singulier petit être !

S'adressant à la blonde, elle reprit de la voix menue, un peu grave, voilée, sympathique que j'avais entendue tout à l'heure :

— Dites, Poppy, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour qu'il m'invite?

Elle priait comme un enfant qui envie un jouet très cher. La blonde qui, dans le groupe, paraissait détenir l'autorité, répondit :

— Mais vous voyez bien, petit Joujou, qu'il est avec sa maîtresse.

— Oh non, ma Poppy, — reprit celle qu'on appelait le Joujou; — ça ne peut pas être sa maîtresse.

— Qu'est-ce qui vous le prouve? — repartit la femme raisonnable.

— Il ne la serre pas assez comme ça, en dansant.

Et le Joujou croisa sur sa poitrine ses bras de poupée.

— Suzanne! — dit l'aînée, mi-souriante mi-fâchée, — vous vous tenez dans le monde comme une petite grue!

— Oh! — fit la toute petite scandalisée; puis elle se tourna vers son autre voisine qui échangeait derrière son éventail des sourires avec un smoking qui la criblait de balles d'ouate versicolores.

— Vous entendez, mon Loulou, ce que me dit madame Reyer?

— Laissez-moi, je flirte, — répondit le Brugnon, et elle se mit en devoir de renvoyer les balles.

Le Joujou prit la mine hypocritement résignée d'un disciple incompris :

— Personne ne m'aime! — dit-elle avec une fausse contrition.

— Voulez-vous bien vous taire, petite masque, — dit l'Autorité; — et votre mari?...

Je ne pus réprimer un sursaut d'étonnement : mariée, cette petite personne excentrique? Je l'aurais tout supposée : artiste, entretenue, tout, mais mariée!... Il me fallait faire un effort d'imagination pour voir cela à la tête d'un ménage régulier. D'un coup d'œil, et bien que cela ne signifie plus grand'chose à notre époque, j'inspectai les mains gauches des trois femmes : les deux extrêmes avaient l'alliance; le Joujou portait sous son solitaire un mince anneau de platine serti de brillants qui pouvait passer à la rigueur pour une alliance moderne.

L'Autorité, Poppy ou madame Reyer, comme il vous conviendra de l'appeler, vit le coup d'œil et murmura :

— Taisez-vous Suzanne! Son ami nous écoute.

Et c'est seulement alors que je compris qu'il s'agissait de mon ami Dangennes.

***

La valse venait de finir. La danseuse blonde, toute rose avait repris sa place. Dangennes, penché vers moi, tournait l'épaule aux trois inconnues.

— André, — lui dis-je, — as-tu quelquefois pêché à la ligne?

— Souvent — répondit mon ami, interloqué. — Pourquoi?

— As-tu remarqué, quand le poisson va mordre, les oscil-

lations légères, les petites secousses qu'il imprime au bouchon, et le plongeon brusque qu'il lui fait faire quand il a mordu à l'appât. C'est bien cela, n'est-ce pas, que l'on appelle des « touches? »

— Je ne te savais pas si savant dans l'art de taquiner le goujon, — dit Dangennes en souriant. — Mais quel rapport?...

— Eh bien! jette ta ligne du côté de la table voisine, et cela m'étonnerait beaucoup si tu ne vois pas frétiller le bouchon.

Dangennes demeura tout éberlué. Lentement son regard me quitta, erra d'abord par la salle en regard qui sait vivre, puis insensiblement glissa sur le trio féminin.

Les beaux yeux noirs timides rencontrèrent les siens, s'abaissèrent sur la nappe sous l'écran de leurs cils, puis obliquèrent vers l'Autorité, puis revinrent furtivement se planter dans ceux d'André avec une hardiesse peureuse : enfin ils s'abaissèrent, et un ongle rose et poli fit des dessins sur la nappe.

— Bon Dieu! La reconnais-tu? — me dit André d'une voix basse et concentrée, sans la quitter des yeux et sans presque remuer les lèvres.

— Je l'ai vue quelque part, mais où?...

— Arcachon, — précisa-t-il de même; — la régate.

Parbleu oui! C'était ma petite passagère du *Sphinx*, la femme de l'Othello des stocks américains. Comment n'avais-je pas identifié plus tôt sa silhouette de poupée?

Il est de fait qu'elle ne ressemblait à la première que comme un papillon peut ressembler à sa chrysalide. Ces bijoux somptueux qu'elle ne portait pas aux régates, cette toilette du soir, le nu de ses épaules et de ses bras, et surtout cet air de bonheur, de liberté, de pensionnaire émancipée qui illuminait ses beaux yeux sombres, tout cela l'avait transformée au point que, sans le souvenir de Dangennes, je ne l'eusse vraisemblablement pas reconnue. Nous saluâmes du buste.

Elle rendit le salut avec timidité; leurs yeux se rencontrèrent une fois encore et l'esquisse d'un sourire imperceptible passa sur les lèvres du Joujou, aussitôt transformé en un « aïe » douloureux : l'Autorité venait de sévir. Dangennes se tourna vers moi.

— Oh, — supplia Dangennes, — tu la connais. Présente-moi?

— Il faudrait pour cela, — répondis-je — qu'elle en témoigne le désir autrement que par une conversation surprise.

— Mais tu lui as déjà parlé.

— Si peu que c'est tout juste si je reste correct en m'autorisant à la reconnaître ici.

Une contrariété mit son ombre sur le visage de mon ami. Un instant il garda le silence ses gestes, nerveux, trahissaient son impatience.

— Dis-moi que j'ai l'air bête, — dit-il, n'y tenant plus.

— Pourquoi?

— Pour que je ne l'aie plus, parbleu! Écoute mon vieux, c'est stupide, mais de retrouver ici, si proche, cette jolie petite chose que je n'avais fait qu'entrevoir là-bas comme on regarde de très loin un bonheur que l'on sait impossible, cela me rend l'âme d'un collégien avant le P. C. N.

« Petite chose! » C'est de ce nom-là dont tu l'as nommée tout de suite, mon pauvre grand ami; c'est ce nom-là qui lui est resté. C'est d'être cette petite chose flexible, fragile, irrésolue, qu'elle a brisé ta vie et la sienne et qu'elle... Mais ceci est la fin de l'histoire, et vous ne liriez pas plus avant si je vous la disais avec la tristesse amère qui m'étreint tout à coup. On ne lit plus les histoires tristes depuis l'avènement des films américains.

***

Entre le Joujou et André fonctionnait depuis quelques instants un échange de télégrammes sur ondes sympathiques, fréquemment brouillé par les émissions crépitantes de l'Autorité.

André n'arrivait pas à vaincre sa timidité virile, et, si ses yeux parlaient, par contre son émotion l'empêchait de trouver la transition subtile qui romprait la glace et lierait la conversation avec la table voisine.

Ce que voyant, le Joujou, en vue d'encourager les ouvertures, s'entoura de réminiscences.

Avec le bois d'un manche d'éventail en papier qu'elle

cassa, elle fit un radeau, dans le milieu duquel elle planta un mât qui fut une allumette; un morceau du menu embroché sur le mât fit une voile, et la nef fut lancée sur le contenu liquide d'une coupe où l'on avait fait rafraîchir les raisins.

— Le *Sphinx*, — dit-elle avec malice en lançant un regard vers nous ou plus exactement vers mon ami; et, d'un souffle, elle chavira la fragile nacelle.

La perche était tendue. Dangennes la saisit; s'inclinant vers la table voisine. il entama :

— J'ose espérer, Madame, que vous avez bien voulu oublier le souvenir de mon méchant marin.

Le sourire de Joujou triompha :

— Oh! Monsieur! — reprit-elle. — Mon amie que voici ne veut pas croire que vous m'avez sauvé la vie.

— Mais je n'ai pas dit ça, — repartit vivement l'Autorité ainsi mise en cause.

— La vie, — reprit Dangennes, — c'est peut-être beaucoup dire. Un malaise désagréable, tout au plus.

Le Joujou eut un sourire malicieux et ce fut l'Autorité qui parla :

— Monsieur, — dit-elle, — je préfère vous dire tout de suite que si ma petite amie se tient aussi mal, contre son habitude, c'est uniquement dans le but d'attirer... tenez-vous tranquille, Suzanne... votre attention. Taisez-vous, petite hypocrite, ou je dis à Monsieur ce que vous me disiez tout à l'heure.

Le Joujou feignit une confusion ardente, aussitôt démentie par un coup d'œil rieur glissé entre ses paupières baissées.

— J'ai fait, — reprit l'Autorité débonnaire, — ce que j'ai pu pour l'en empêcher. Il est toutefois utile que vous sachiez ceci : Suzanne, comme la jeune femme qui nous accompagne et comme moi, est mariée. Son mari, l'adore... Suzanne, je dis ce qui est. Il est de plus très riche et la traite en enfant gâtée. Rien jusqu'ici ne m'autorise à penser que mon amie ne lui rende pas son affection.

» Nos trois époux se trouvent simultanément en voyage d'affaire. Nous avons réuni nos trois solitudes en un dîner de garçons. Cela a-t-il été bien prudent de ma part?... Je commence à en douter.

» Après cela, si vous tenez absolument à causer avec cette

petite peste qui en meurt d'envie, je ne saurais vous interdire plus longtemps une chose que je n'ai pu empêcher. Je n'ai pas l'âge des duègnes et Suzanne est majeure. Je vous demanderai seulement de rapprocher votre table de la nôtre, cette façon franche de converser étant moins compromettante que votre télégraphie à distance.

André renversa le contenu d'un verre sur la nappe dans son empressement à obéir.

— Je ne sais, — dit-il, — madame, comment vous remercier de votre aimable indulgence.

— En ne me la faisant pas trop regretter, — répondit celle qui portait le nom de madame Reyer, — et en oubliant en rentrant chez vous notre rencontre de ce soir.

— Croyez que si madame l'exige... — dit-il.

Madame, c'était le Joujou; mais madame n'avait pas la mine d'exiger quoi que ce fût de raisonnable. Elle prit sa voisine par le bras, caressa sa joue sur son épaule et dit, câline :

— Oh! ma Poppy que vous êtes gentille!

— Vous! ne me remerciez pas, — dit madame Reyer mi-souriante, mi-fâchée, et surtout ne me croyez pas complice.

— C'est donc moi, madame, reprit André, — qui vous prierai d'agréer toute ma reconnaissance. Quelles que soient les suites de cette soirée, je n'oublierai pas le réel plaisir, n'eût-il pas de lendemain, dont j'aurai été redevable à votre libéralité d'esprit.

Quelle femme est inaccessible à la flatterie? André la maniait de façon experte. La conversation se lia très vite, et madame Reyer tint à montrer, en en faisant particulièrement les frais, qu'elle avait de l'esprit et savait s'en servir. André et le Joujou se parlaient surtout avec leurs yeux qui se caressaient l'âme. N'ayant aucune part à la conversation, je pris le parti de m'en désintéresser.

Ma voisine de droite offrait à l'admiration des foules de fort beaux bras et une nuque appétissante. Je m'absorbai dans des travaux d'approche auxquels on voulut bien n'être point insensible. Pendant ce temps André s'occupait, je le compris, à plaider une cause difficile.

Entre deux danses, le Brugnon, rose et palpitant, était

revenu s'asseoir et boire une coupe de champagne. Consultée, elle dit avant de repartir un « Oh oui! » rempli d'adhésion. Le Joujou était acquis d'avance au projet, c'était manifeste, mais il n'osait faire montre de ses opinions ni entrer au conflit avec l'Autorité qui s'obstinait à ne se point laisser convaincre.

André plaidait, encouragé par la mimique du Joujou, et déversait sur l'entêtement du seul juré récalcitrant les flots d'une dialectique éblouissante et d'une argumentation inépuisable.

Enfin, le mauvais juré, à demi convaincu, offrit un compromis; André s'en empara et se mit sur-le-champ en devoir de l'utiliser;

— N'est-ce pas que c'est parfaitement correct et que tu nous y accompagneras? — dit-il en se tournant vers moi.

— Quoi donc? — demandai-je prudemment.

— Le nouvel établissement de nuit qu'on a ouvert hier à Montmartre, — dit-il distinctement, puis, plus bas, sans desserrer les dents : « Dis oui, ou je la perds. »

J'ai dit oui pour lui être agréable, et avec la restriction mentale de l'abandonner à la porte. Que n'aurais-je point évité si j'avais su dire non?... Le sais-je même actuellement?

Le juré rebelle dut s'avouer vaincu car le Joujou bondit sur son sac à main pour « faire un raccord » et André convoqua tous les garçons pour obtenir l'addition. Les trois femmes se refusèrent formellement à ce qu'il réglât la leur. Ce fut l'Autorité qui paya leur dépense et le trio s'en fut vers le vestiaire.

J'avais dit ostensiblement :

— Partez devant. De toute façon, nous ne tiendrons pas cinq dans un taxi.

Ces dames s'en étaient contentées. André m'avait serré la main à la broyer et m'avait dit à mi-voix :

— Mon brave Robert, excuse-moi; c'est peut-être elle que le destin m'envoie.

Il les suivit.

ANDRÉ ARMANDY

(A suivre.)

LE DERNIER DES ROMANTIQUES

Gauthier-Ferrières[1] n'a pas été un théoricien impassible, échafaudant son rêve selon les lois d'une esthétique abstraite : il a été sinon le jouet, du moins la victime de sa sensibilité frémissante. Il a écrit « parce qu'il ne pouvait pas faire autrement ». S'il a eu l'air d'avoir pris une attitude, c'est qu'il mettait en pratique, par dévotion, les principes posés par ceux qu'il avait choisis pour ses maîtres et dont il avait adopté jusqu'aux manies, comme s'il grandissait sous leurs regards. Il a été, pour leur plaire, le dernier des romantiques, le dernier survivant de 1830.

A suivre le déroulement de son adolescence, on s'aperçoit que Gauthier-Ferrières n'était pas appelé à se ranger parmi les analystes ; son enfance ne le révèle ni angoissé, ni précocement subtil. La simplicité reste sa vertu dominante, simplicité de vie et de sentiments qui aurait pu déterminer une existence de bureaucrate, séduit par les belles-lettres. Son père approche de soixante-dix ans, lorsque lui naît, en mai 1880, ce fils unique. Ancien militaire, robuste et violent, il se contente de mener son existence monotone d'employé, que ne trouble point l'attrait de la beauté et que n'attirent point les passions platoniques. Il est d'origine terrienne, des environs de Langres. La mère de Gauthier-Ferrières, « au front serein » est Parisienne.

1. Les amis de Gauthier-Ferrières ont constitué un comité pour honorer la mémoire de l'écrivain-combattant, tombé aux Dardanelles le 17 *juillet* 1915 et enseveli dans le cimetière de Seddul-Bahr. Sur la tombe de sa famille au Père-Lachaise, sera prochainement érigée une stèle, portant le médaillon du poète dû au sculpteur A. de Chastenet.

Active, douce envers les épreuves, soumise avec piété aux rigueurs du sort, elle inculque à son fils les croyances chrétiennes qu'elle pratique et qui soutiennent aux heures difficiles. Son grand-oncle a été officier d'intendance aux armées de Napoléon et s'est amusé à rimer. Comme le père de Théophile Gautier, son père a été employé d'octroi. Gauthier-Ferrières, qui subit la double influence des jours qui se dévident sur leur rythme laborieux et des récits qu'il recueille, sera un gamin de Paris, étonné par le bruissement de la ville qui le berce et diverti par le grouillement du quartier populaire qu'il habite. Il entendra les échos des romances qui s'envolent des guinguettes environnantes ; il sera par ailleurs l'élève docile et scrupuleux de l'école primaire supérieure qu'il fréquente.

Cependant que se forme son esprit, l'imagination s'éveille et vagabonde autour de cette maison, près de Vincennes, dans laquelle il vint au monde

> Voyez-vous son toit rouge et sous l'amas du lierre
> Sa fenêtre embaumée, ombreuse et familière,
> S'ouvrant sur la campagne et sur les longs jardins [1]?

Près

> Des murs croulants vêtus d'un manteau de printemps,

il écoutera les ramages alternant avec les chansons qui montent des tonnelles proches, avec les rires et les tintements des verres, les dimanches d'été ; au soir tombant, il verra cheminer les couples à l'ombre des branches et, parfois, un orgue de barbarie remplira l'espace de ses sonorités discordantes. Ses notes éphémères

> Calment dans un sanglot leurs vibrements derniers,
> Puis tout cesse et s'éteint sous les vieux marronniers.

Alors, c'est la féerie enchanteresse qui commence, c'est

> Le mystère embaumé du silence et du soir.

Le paysage grandit ; les pelouses s'étalent ; le bois proche, « sonore et toujours frémissant »

> Parle confusément à la nuit qui descend.

1. *La Belle Matinée*, la Maison du passé.

La lune se détache des toits que sa lueur argente. Les berceaux et les nids s'endorment : et voilà que tressaille la tendresse de l'adolescent qui communie avec la splendeur des choses, charmeuse de ses « rêves errants ».

Un matin — n'est-ce point Hugo apercevant la Bible au haut d'une armoire? — il découvre dans le grenier quelque bouquin poudreux. Il le feuillette de ses mains qu'il avait longues et fines comme celles de Michelet au même âge. Ivresse, extase, merveilles de ces révélations flatteuses pour sa gourmandise cérébrale, étonnement d'une âme juvénile en désordre qui contemple d'un même regard l'œuvre des hommes et celle de la nature ! Lorsque, plus tard, il reviendra dans ces parages, dont l'aspect n'aura pas changé, il se laissera reprendre par leur grâce rustique et par ses impressions liminaires :

L'homme y parle en mon âme à l'enfant que je fus [1].

Le décor changea, comme Gauthier-Ferrières atteignait sa seizième année. Le jeune homme fut alors jugé suffisamment instruit pour gagner à son tour son pain quotidien. Pour quelle profession allait-il opter? Les sérieuses dispositions qu'il marquait pour le dessin présageaient-elles une carrière d'artiste? Ses parents songèrent pour lui aux Beaux-Arts et, peut-être, regretta-t-il de n'avoir point suivi la voie que lui indiquait le distingué architecte, M. Ricadat, son oncle. Le sens pratique l'emporta : Gauthier-Ferrières fut placé à la Société Générale. Tout en compulsant les registres, il songeait à quelque belle figure qui pourrait se détacher sur la page et il y songea si bien que, de sa propre initiative, il décida de démissionner, afin de se lancer à sa poursuite, sans même annoncer à sa famille la résolution qu'il avait prise. A défaut de la comptabilité, il apprit à flâner.

Et le voilà déambulant et savourant les joies de son indépendance. Le malheur voulut qu'un jour il rencontrât son père : il lui avoua sans détour les motifs qui avaient provoqué son geste, et ses parents, se rendant compte que décidément leur fils n'avait pas la vocation des chiffres, l'autorisèrent — en attendant qu'il trouvât une fonction qui

1. *Op. cit.*

lui convînt — à poursuivre les études qui, entre toutes, lui étaient chères.

Ils habitaient maintenant avenue Gambetta. De sa fenêtre, Gauthier-Ferrières pouvait rêver devant le Père-Lachaise. Le cimetière devint son champ d'exploration. Des journées entières il s'y promenait, pour méditer devant les tombes sur lesquelles il lisait un nom illustre. Toutefois, il ne cédait point à des suggestions morbides. C'était le culte de tant de grandeur qui l'incitait au recueillement. Le tombeau ne l'effrayait ni ne l'attirait, alors : rien de macabre, dans sa pensée, aucun mélange de mélancolie et de volupté, avec cette hantise du néant familière à Henri Heine. Il emportait un livre et griffonnait ses premiers vers dans l'auguste nécropole ; c'était encore un quartier de Paris qu'il visitait, un quartier solennel peuplé par les morts.

Il était aussi un familier du Louvre; il y esquissait des copies et composait des poèmes, en contemplant les toiles de Vélasquez et de Watteau. Ainsi, livré à ses seules ressources, une fois de retour au logis, il s'enfermait dans sa chambre, avec une provision de café, derrière un bastion de volumes. Il ne dormait que quatre ou cinq heures : il ne cessait pas de lire et il retenait, comme un appareil enregistreur, les mots qui, par les yeux, pénétraient dans son âme. Au bout de deux ou trois années de ce régime, il connaissait à fond Victor Hugo en entier, à peu près les œuvres complètes de Byron, Chateaubriand, Musset, Lamartine et Vigny, sans compter Baudelaire, Verlaine et les modernes, puis toute l'histoire du monde entier.

Gauthier-Ferrières n'a encore de velléités que pour décrire des paysages et pour noter des impressions plastiques. Il n'a point de tendance à se raconter lui-même et, bien qu'il soit envoûté par Rousseau, il ne songe point à livrer ses confessions au public. Il est un puissant imaginatif qui aurait pu devenir un érudit. Si fanatique déjà qu'il se montre de Victor Hugo, il ne s'attache qu'à apprendre de lui les secrets de son art et ne transpose point sur le gigantesque clavier les thèmes de son inspiration personnelle. Et voici qu'avec la brutalité d'un ouragan, un deuil subit bouleverse sa jeunesse : une déplorable catastrophe lui ravit son père. Seul, désormais,

avec une mère parfaite, qui devine les tourments de son fils plus qu'elle ne les comprend et surtout ne les explique, Gauthier-Ferrières se heurte à la dure réalité, contre laquelle se brise sa fantaisie.

Un zèle de néophyte l'entraînait irrésistiblement à la pratique exclusive des lettres et de la poésie. Sa dévotion était mystique. Incapable d'exercer sur sa conscience amoureuse de beauté un contrôle incessant, il appartenait corps et âme à son amour. Il n'était pas compliqué, il se donnait en bloc. Il était « cubique », disait-il. Il ne soupçonnait pas — encore qu'avec finesse il discernât le vrai du faux — la part de factice qui, avec l'expression verbale, entrait dans les sentiments de ceux qu'il admirait aveuglément. Trop tôt, il s'était assimilé trop de littérature. Il était fatalement voué à la souffrance.

> Sourdement et sans qu'on y pense
> Le noir descend des yeux aux cœur,

écrivait Sully-Prudhomme et tel, vers cette époque — en 1902 — au lendemain de son épreuve filiale, m'apparut certain soir Gauthier-Ferrières. On aurait eu quelque embarras à se prononcer sur son âge. Le masque émacié de sa figure trahissait l'anxiété. Le profil accusé, avec le nez à la courbe hautaine et le menton aigu, rappelait celui de Bonaparte. Sous la couronne de la chevelure crépue, longue et sombre, jetée en arrière, le front bombé semblait immense. Les prunelles obscures brûlaient d'une lueur incandescente et un pli amer encerclait la bouche. A vingt-deux ans, Gauthier-Ferrières avait l'aspect de son propre spectre, qui lui « ressemblait comme un frère ». Ses mains s'énervaient dans ses gants de fil. On le devinait ombrageux. Il récita des vers : sa timidité s'effaça brusquement. La voix sonore, trop forte pour sa poitrine, montait à sa bouche. La personnalité de ce jeune homme triste allait s'affermissant et passait de la tendresse naïve à la fougue débridée. On pouvait se demander s'il ne portait pas le deuil d'un siècle disparu.

Désormais, il était séparé du monde par un voile impénétrable qu'il jetait sur ses enthousiasmes. Il venait de franchir l'étape au terme de laquelle sa sincérité devait être supplantée

par sa sincérité littéraire. Il avait reçu par la douleur le baptême du romantisme.

***

L'émigration de la rive droite le conduisit, sur la gauche, dans un quartier qui, mieux que tout autre convenait aux dispositions du poète : il s'installa dans certaine maison, qui avait été celle de Hugo jeune et qui émergeait d'entre les arbres d'un jardin, aujourd'hui nivelé par la percée du boulevard Raspail. Un petit pont avait été jeté par-dessus un ravin qu'encombraient les feuilles mortes, en automne. Là, les rêveries de Gauthier-Ferrières se donnaient libre cours, encore que sa pensée ne fût par exempte de soucis.

Par une singulière occurrence il vit, aux heures mêmes où, semblait-il, la détresse fut près de l'emporter, des mains amies se tendre vers les siennes. En 1898, il avait été présenté à Heredia, puis à Coppée. Grâce à leur appui efficace, il entra en qualité de collaborateur au *Larousse mensuel*, et l'accueil, qu'il y trouva, adoucit singulièrement la tâche régulière qu'il y assumait. Il fut l'auteur de plusieurs anthologies excellentes.

Avec les ans, l'intimité entre Coppée et lui se resserrait. Ils se ressemblaient. Coppée — comment exprimer ce que fut l'intuitive bonté de cet homme de bien? — le traitait à l'égal d'un fils. Il l'attachait à la vie par la passion des lettres, alors que son disciple, atteint déjà par les blessures du monde, cédait au pessimisme. Enhardi par les conseils et par l'affection de son maître, Gauthier-Ferrières composa, pour concourir au grand prix de poésie — qui lui fut décerné par l'Académie française — son poème intitulé *la Bataille de Denain*, vraiment admirable par son allure épique et la qualité du style.

Le lauréat aurait été bien fondé de prendre confiance en lui-même : il était rongé par un doute maladif. Qu'il souffrît par quelque cause intime, c'était peu pour lui, auprès des sarcasmes dont — déclarait-il — le scepticisme de ses contemporains accablait ses divinités. Certains soirs, après d'inno-

centes discussions, il quittait ses camarades la mort dans l'âme, pour reprendre ses courses de noctambule. Alors, il se drapait dans son orgueil et chassait de sa pensée les pharisiens de l'idéal et de l'amour. Il vécut toutes les impressions glanées au cours de ses lectures, de la tristesse d'Olympio aux *Fleurs du mal* et, quand il croyait s'être vengé de la méchanceté humaine, il ne se sentait encore qu'un pauvre lyrique abandonné à ses seules ressources. Il devint misanthrope, se confina dans ses souvenirs, qu'aux jours de lassitude il venait évoquer dans l'atelier de son ami fraternel, le sculpteur André de Chastenet.

C'est dans ces heures de détresse exaltée que s'élabore le don d'écrire. Il a pour principe premier la découverte de notre propre cœur, notre façon sincère et innée de goûter la vie. Jeune ou vieux, il faut avoir connu ces découragements et ces révoltes solitaires pour sortir de la rhétorique et entrer dans la virilité du style [1].

Ces lignes lumineuses de M. Paul Bourget éclairent la jeunesse de Michelet à laquelle, par plus d'un trait, ressemble celle de Gauthier-Ferrières. Si le découragement lui révèle « sa façon sincère et naturelle de goûter la vie », cette façon est précisément toute cérébrale et littéraire ; elle se substitue à son caractère propre et spontané. Ce ne sera que par une discipline de métier — plus que par une sélection spirituelle — qu'il assagira le débordement de son lyrisme et l'enfermera dans le moule des sonnets, dernière forme de son inspiration. La lecture fera défiler comme sur un écran les images et les idées, et il se dédoublera, en quelque sorte ; il sera tour à tour spectateur et acteur, et il ne distinguera plus lequel des deux est le vrai, de celui qui assiste à l'histoire de son chagrin ou de celui qui le subit ; de l'homme qu'il désirerait être ou de celui qu'il est. Pourquoi réclame-t-il un modèle, alors qu'il n'a qu'à évoluer? C'est qu'il est obligé d'adopter une attitude surtout pour se défendre contre lui-même, et cette attitude devient sa seconde nature.

Il est donc condamné à se raconter lui-même pour fuir l'obsession de son mal. Désormais, pourrait-il l'être encore, il refuse d'être heureux. Parfois, au milieu de la tourmente

1. Paul Bourget. *Pages de Critique et de Doctrine*, I, 226.

des *Jours d'Orage* ou lorsqu'il flâne en fredonnant *la Romance à Madame*, lui apparaît l'image d'une jeune fille :

> Qui donc pourrait encor me sauver? Vous sans doute,
> Blonde enfant qui passez quelquefois sur ma route... [1].

En le réconciliant avec l'existence, elle le guérirait, mais il n'ose pas la retenir et il poursuit sa route, de son pas rapide, en fendant l'espace de sa canne qui siffle ; il va au-devant de quelque aventure cruelle peut-être, en attendant que se produise le prodige qu'il désire et qui sera la superbe occasion de se donner tout entier.

Mais est-il une seule cause qui égale la défense du cycle littéraire auquel il se rattache? Le romantisme n'est plus le fait des esprits en 1900; ce qui ne veut pas dire pour lui, qu'il ne soit pas dans l'histoire de la littérature la plus belle, la plus séduisante période. Il n'aurait pas fallu pousser Gauthier-Ferrières pour qu'il se consacrât à en écrire « l'illustration ». Il en cherche et déclare en trouver les origines dans les siècles les plus reculés. Il lui arrivera de s'écrier, en citant un vers antique: « C'est du père Hugo »; et avec quel accent il prononce le mot « père », avec quelle vénération religieuse! Cependant, les XVIe et XVIIe siècles absorbent souvent ses méditations. Ronsard il est vrai, lui apprendra à moduler ses soupirs, en les harmonisant sur de nouveaux modes et, s'il se promène en compagnie de Racine et de Molière à travers les charmilles de Versailles, ses pas le conduisent devant les marches de marbre rose.

Ce poète — pour reprendre le titre de son premier ouvrage — a quitté la maison de ses parents par *la Belle matinée* de printemps qui l'a invité à observer, selon les caprices de l'heure, le jeu d'un rayon de soleil, caressant à l'aurore, un parterre fleuri et plongeant, au déclin du jour, dans les vagues de l'Océan. Du descriptif qu'était Gauthier-Ferrières, les hasards de ses rencontres ont fait un sentimental, bientôt un incompris, et, comme la pureté de ses intentions était attaquée par les violences de son âme passionnée, il s'est cru un révolté, alors que les battements de son cœur étaient réglés par le rythme d'un cerveau maté par la culture clas-

1. *Jours d'Orage*, A l'Inconnue.

sique. Ce lyrique était resté ce qu'il avait été pendant son enfance : un émotif. Un mot d'amitié, un serrement de main, une marque de sympathie, au moment où déjà sa fantaisie l'exilait hors du présent, le rendaient à la douceur, à la patience, à la sagesse. Il y avait en lui un vagabond, mais formé par « le père » Hugo et qui avait appris à lire sur ses genoux.

Lorsque, après Heredia et Albert Sorel, Gauthier-Ferrières perdit François Coppée, ce fut le désespoir. Quelle maison allait désormais s'ouvrir à ce pèlerin d'idéal, quel foyer lui offrirait la sensation d'y retrouver ce je ne sais quoi qui lui semblait émaner de ses maîtres? Qui prononcerait la parole, qui serait le message posthume envoyé par ses dieux? Il est seul, maintenant, seul en face de lui-même, avec la hantise de cette beauté à laquelle il eût désiré appartenir tout entier et qu'il eût souhaité étreindre jusqu'à l'épuisement. Certes, il travaille, il aime, il souffre — mais le travail sans cet encouragement des âmes auquel il était accoutumé, n'apaise plus ses doutes ; l'amour a quelque chose, pour lui, que l'humanité ne peut pas lui livrer et que la religion chrétienne ne peut que lui permettre d'espérer ; la souffrance l'emprisonne, puisqu'il ne parvient plus à en tirer la force créatrice qui le sort de lui-même. Il persiste à fouler le pavé de Paris, à sa propre recherche, en ressassant des vers et en chantant les symphonies de Beethoven — car il les sait, elles aussi, par cœur d'un bout à l'autre — ou encore les partitions de Berlioz. Néanmoins, il n'y a plus d'issue pour son tourment, les classiques ne lui ont légué que le moule dans lequel il coule l'idéal en fusion qu'il a reçu des romantiques.

« Personne, a écrit M. Henri de Régnier dans un pénétrant article consacré à Gérard de Nerval — personne ne vécut plus que lui d'illusions et de rêveries, dans un pareil détachement de tout ce qui n'était pas sa chimère... Attiré par l'inconnaissable, il erra à travers son temps, de son pas incertain et léger. Parfois même il s'envolait et se perdait dans les nues [1]... » Est-ce pour l'y suivre que Gauthier-Ferrières, de sa démarche angoissée, se mit à chercher les traces qu'avait laissées son passage sur la terre?

1. *Portraits et Souvenirs*, p. 36.

Il n'a point, pour l'accompagner, un vol aussi souple que son modèle, il ne mesure point ses courbes, mais il en distingue le sillage. Sous les documents qu'il a publiés dans son volume sur l'auteur de *Sylvie*, on devine une confession : c'est sa propre histoire, déguisée et transposée, que nous raconte l'auteur et, peut-être, est-ce à sa propre fin qu'il songe en insistant sur celle de Gérard de Nerval : il n'admettait pas que l'on pût douter de ses convictions et il se serait tué pour elles, ne fût-ce que pour donner aux sceptiques le témoignage irrécusable de sa sincérité. Ne demandons pas à ces pages — à cette prose d'un poète — une critique à laquelle il ne prétend pas lui-même. Laissons murmurer sa phrase, sa jolie phrase qui semble s'évader de quelque gracieuse symphonie pastorale. Historien ou, plutôt, narrateur, Gauthier-Ferrières est tenu de se montrer consciencieux et de s'effacer derrière son sujet, il est tenu de choisir, de se limiter, tandis que

Tout mon cœur est un chant que je veux publier [1],

et s'écrie-t-il, pour se persuader à lui-même, peut-être, qu'il est heureux au delà de toute expression. Les strophes liminaires de son dernier volume font songer aux accords qui seraient le prélude d'une œuvre, toute sereine elle, d'une œuvre naissant avec la maturité, et qu'il eût écrite après avoir triomphé de ses mélancolies. Déjà, elles se sont déchirées, en s'accrochant aux ronces de la lande bretonne, elles se sont égarées sur les flots de l'Océan et volatilisées sous les ciels d'Italie.

Avec quel courage, se refusant à admettre que la poésie n'offre pas de ressources à ses élus, il se met à composer des chroniques rimées, d'une rare aisance, dans lesquelles il se lance à l'assaut de tout ce qui lui paraît contraire à la pensée française. Ses dons, sa mémoire l'auraient désigné — sa santé lui ayant interdit d'accomplir naguère son service militaire — pour travailler utilement à la propagande littéraire, au cours des hostilités. Il y avait en Gauthier-Ferrières un batailleur. Trop longtemps, il avait contenu ses exaspé-

1. *Les Ombres heureuses*.

rations, pour ne point être avide de les exhaler autrement que par des plaintes stériles. La patience était lassée : la douleur devenait monotone ; son âme se racornissait dans l'inaction. Il pensa qu'il n'était point, pour écraser les ingérences cosmopolites et pour arrêter leur invasion, de place plus enviable que dans le rang des troupes. Il ne fut point rebuté par les obstacles qui se dressèrent entre sa volonté et l'engagement qu'il était résolu à contracter. Il obtint gain de cause : enfin, ce serait la rupture définitive avec la détresse, les dépressions inutiles, ce serait le superbe avènement de ses croyances.

Le souffle de l'épopée le poussa en Orient. Quelle sublime aventure ! Il partait pour l'Orient de Byron et de Chateaubriand. Il connut les misères héroïques de la tranchée, les désenchantements des repos, les horreurs de la guerre scientifique et barbare. Il se pliait à la discipline, comme, poète, il s'était plié aux règles de la versification : seulement, il était au martyre, parce qu'il n'était plus qu'un homme pareil aux autres et qu'il était réduit au silence de sa douleur. Brancardier volontaire, il fut mieux que dévoué, il fut charitable, poussant l'abnégation jusqu'à l'oubli excessif de lui-même. Le romantique s'était dépouillé de son vêtement même : il ne gardait que la foi dans l'inspiration exaltée par la cause dont il était le serviteur et il évoquait le souvenir de Victor Hugo, alors qu'il devait — après deux citations glorieuses — tomber au champ d'honneur avec une pensée cornélienne.

S'il est vrai — pour reprendre la définition de Beyle — « que ce sont les mœurs de chaque époque qui engendrent et suscitent les seuls écrits vivants », ceux d'un tel poète sont nés du choc entre son inspiration et les goûts contemporains. Pour avoir été fidèle à ses maîtres, au point de se figurer qu'il était en quelque sorte leur incarnation, il n'a point usé, ni surtout abusé de leurs procédés. S'il est romantique, il l'est devenu, non par prédisposition naturelle, mais parce que le secret de ses épreuves l'étouffant, il l'a crié, pour reprendre du souffle. Peu à peu, se dégageant de leur empire, sentant sourdre en lui la source d'un renouveau, il a regardé une dernière fois son image, puis il a brisé le miroir qui la reflétait.

Ainsi, avant que de trouver le dernier refuge dans le sacrifice, il avait acquis la grave douceur par le renoncement. Tel est le sens de ces sonnets posthumes qu'il avait donné à ses amis la mission de publier :

Bérénice, Andromaque, et vous, Iphigénie,
Ce soir je vous écoute au fond de ma rancœur,
Comme trois thèmes purs ou comme un divin chœur
Dans la même amoureuse et tendre symphonie.

Des bras de son amant la première est bannie,
L'une apaise les dieux, l'autre implore un vainqueur,
Et chacune en passant fait monter dans mon cœur
Le même immense flot de tristesse infinie.

Hélas ! dans tous les temps les destins odieux
Ne voudront-ils de nous que tristesse et qu'adieux?
Des larmes et du sang, c'est le peu que nous sommes.

Le bonheur semble un rêve à notre jugement,
Et la seule beauté qui soit permise aux hommes
N'est rien que sacrifice et que renoncement [1].

Il avait écrit : « Ils sont mon adieu à la poésie et à la jeunesse. » Et, pourtant, il s'en est allé sur une belle espérance, sur la promesse d'un bonheur, qui, le détournant de son propre passé, lui a permis de joindre les mains pour un geste expirant d'abandon et d'amour...

ALBERT-ÉMILE SOREL

1. *Le Miroir brisé.*

POÉSIES

LA PEINE QUOTIDIENNE

I

Douleur, maîtresse chaste et dure de mon être,
O grave solitude entre mes bras dormant,
Veux-tu toute ma vie, ou rien que ce moment
Dont la puissance incomparable me pénètre?

Une voix a chanté, que je ne puis connaître.
Où? Du fond de quelle ombre? Avec quel tremblement?
Une voix a parlé là-bas, si doucement,
D'un bonheur — est-ce vrai, mon Dieu! — qui peut renaître.

Mais le silence lourd un instant écarté
Déjà revient vers moi, comme un lourd soir d'été
L'orage qui semblait glissé sur la campagne.

Douleur! O ma jalouse et trop belle compagne,
Ne me méprise point d'avoir voulu te fuir :
Je suis là. Je t'attends — Et je vais t'obéir.

II

Cette douleur nouvelle encore sur ma tête...
Eh oui! je le veux bien, si je peux la porter.
Que votre volonté soit faite et toujours faite;
Mais n'entendrez-vous pas mon cri vers vous monter?

Chaque fois que j'ai vu la trop puissante vie
Lever son bras trop lourd sur nos fronts inclinés,
J'ai dit d'un cœur ardent la phrase qui supplie;
Mais le bras, de mon front, ne s'est pas détourné.

Je le voyais, d'abord, sur la foule incertaine,
Levé pour la douleur d'un seul homme choisi.
Et sentant à mon flanc la blessure ancienne,
Je murmurais : « Oh! non, pas moi, cette fois-ci! »

Mais après l'instant court d'un espoir indicible,
J'ai vu l'ombre vers moi chaque fois se pencher,
Puis le coup me frapper, comme frappe la cible
La flèche que lançait le maître des archers.

Seigneur! Est-ce à jamais? Et dans votre sagesse,
M'avez-vous désigné pour ce rude devoir
D'être un homme, ici-bas, qui vous priera sans cesse,
Et vous implorera, et sans vous émouvoir?

III

Maître, je ne sais pas, d'un cœur assez puissant,
Élever jusqu'à vous le poids de ma souffrance.
Car si je le savais, vous seriez sans défense;
Si vous voyiez mon mal tel que moi je le sens.

Les phrases que je dis sont-elles sans accent,
Et les coups de ce pauvre cœur sans résonance?
Ah! quels qu'ils soient, leur effroyable insuffisance
Pour dresser devant vous le drame de mon sang!

Seigneur, accordez-moi que ma tâche soit faite.
C'est affreux de tomber par un soir de défaite
Quand on a, tout le jour, mené ce dur combat!

Entendez, entendez, parmi tant de voix lasses
Qui vous cherchent au fond des nocturnes espaces,
Le faible bruit d'un cœur déchiré, — mais qui bat.

LOUIS LEFEBVRE

IMPRESSIONS DE POLOGNE[1]

Ce matin-là, nous avions quitté Poznan de bonne heure, emportés dans des autos militaires, sur des routes dont, par endroits, celles même de notre ancien front ne sauraient donner l'idée. Nous allions faire connaissance avec la campagne de Pologne. Sur la plaine sans fin des cultures se succèdent; les champs indéfiniment partagés de père en fils, mais dans le sens de la longueur pour qu'aucun lot ne soit privilégié, s'étendent en rubans jusqu'à l'horizon dont le gris violacé semble prolonger la terre brune; au creux des sillons, de l'eau dort çà et là, qui reflète les nuages; plus loin frissonnent au vent des herbages sombres mêlés de joncs où de grandes flaques se découpent bizarrement. Vers Bnin le terrain s'est très légèrement ondulé et de vrais lacs ont rempli les dépressions; ils font suite aux champs aussi naturellement que les roseaux de leurs bords aux joncs des prés, la plaine s'est abaissée insensiblement jusqu'à eux, et sur l'autre rive où tournent mélancoliques des moulins à vent, elle reprend, l'éternelle plaine qui a donné son nom à la Pologne.

Quelques heures plus tard, nous étions dans un vaste et confortable salon, buvant du thé noir; sous les fenêtres, au bas du parc, un étang s'allongeait, berçant un bateau de pêche. Dans le salon, on chantait *Mireille*, *Pénélope*, *Rigoletto*, en

1. Le récit que nous publions est la relation d'un voyage fait, il y a quelques mois, par des étudiants français en Pologne. L'auteur du récit, M. Jean de Montesquiou, était vice-président de cette mission française à laquelle la Pologne a fait un chaleureux accueil.

français; aux mélodies polonaises succédait la *Madelon*, et à *l'Hymne polonais*, la *Marseillaise*. Bientôt le piano attaqua une mazurka, et le chanteur commença de danser devant nous, en redingote noire et avec ses bottes, la danse nationale. C'était un joyeux homme, bon enfant, à la cordialité parfois un peu brusque et, cependant il avait aussi, l'urbanité d'un humaniste. Vibrant, enthousiaste, il avait toujours été un apôtre de l'idée française, et c'est à bon droit qu'il portait la médaille de notre reconnaissance nationale. C'était un prêtre admirable, tout adonné à un pénible ministère. Chez qui nous étions? Chez l'un de ses amis, curé de campagne au bord des grands lacs.

Depuis près de deux siècles, les curés polonais ont été les apôtres des traditions patriotiques, et les gardiens de la conscience nationale; ce furent des adversaires contre lesquels les oppresseurs russes, allemands ou autrichiens, sentirent qu'il fallait concentrer leur effort; mais toutes les machinations furent vaines qui tentaient de détacher d'eux leur peuple, car ils représentaient pour lui la seule autorité reconnue qui subsistât dans l'écrasement du pays.

La vitalité religieuse est partout manifeste. Que de fois en circulant avec notre aumônier, j'ai vu des passants se jeter sur lui, et lui baiser la main avec ferveur! Ils disaient quelques mots que nous ne comprenions pas et ne s'en allaient qu'après un nouveau baiser, suivi d'une révérence qui était presque une génuflexion. Dans les églises, le tableau est encore plus significatif; partout des gens absorbés dans leur prière, à genoux sur les dalles, ou les bras en croix, ou allongés sur le sol; et baisant, selon l'usage, dans la poussière les plaques sépulcrales encastrées dans le dallage. Un autre petit fait, signe de cette abondante piété, en dénote le caractère déjà oriental; c'est le nombre extraordinaire des autels. Dans une seule église, et non des plus grandes, on en compte trente-neuf; à Notre-Dame de Cracovie, où ils sont nichés non seulement dans les chapelles, mais entre les colonnes, le maître-autel y est flanqué de deux petits autels, italiens d'ailleurs, comme tous les autres, sous ces admirables ogives du XIVe siècle. Sur les portes, enfin, une nouvelle marque dénote des habitudes différentes des nôtres; ce sont les affiches mor-

tuaires qu'on y colle, portant sous une grande croix le nom du défunt et quelques dates. Usage qui nous est trop étranger pour ne pas déconcerter au premier abord. Mais sur ce point, notre visite au cimetière de Lwów nous réservait d'autres surprises et aussi d'autres émotions.

Il n'y a pas dans notre Europe occidentale, de cimetières semblables à celui-là. Dès l'entrée, ce n'est point une nécropole blanche et froide qui apparaît, mais un bois de frênes, de charmes, de sapins, où des allées se dessinent qui vont se perdre à travers la futaie. En approchant, on voit que toutes ces grandes colonnes ne sont pas des arbres : des croix se dressent entre leurs fûts, des statues, quelques monuments s'y cachent. Ces croix n'ont rien de froid, rien de funèbre; mêlées à la nature, elles paraissent bien moins un signe de la mort et de l'expiation, qu'un symbole de rédemption et de vie; ce n'est plus une sauvegarde dressée sur la tombe de l'homme faible et isolé dans le trépas, mais l'emblème d'une protection bienveillante. Nul besoin, comme au Campo Santo de Gênes, d'un Ange du Silence qui, d'un geste sublime protège la paix des morts; la nature leur prête son calme, la forêt sa gravité mystérieuse.

Mais, il y a des hommes qui sont morts dans une lutte trop enfiévrée pour qu'un pareil repos leur puisse convenir; martyrs de l'action, la poésie rêveuse leur siérait mal; tombés au plein soleil, ils s'étonneraient de l'ombre. Pour ces hommes de guerre, on a choisi un autre champ de paix. A la lisière de la forêt, dans une prairie, un enclos fut tracé; en face, de vastes travaux de défense rappellent les temps héroïques; à l'Ouest, dans une large percée apparaît leur cité qu'ils ont reconquise. C'est là que dorment les héros de la bataille ukrainienne de 1918-19, les défenseurs de Lwów. Ils n'y sont pas oubliés. Deux jeunes filles voilées passent, portant des fleurs, et s'approchent de deux tombes; sur les croix on lit : quatorze ans, dix-neuf ans. Plus loin, enroulée dans le châle national, une vieille femme s'avance; en arrivant près de l'humble tertre, elle trébuche presque, et c'est en tremblant qu'elle renouvelle la provision d'huile de la petite lampe dans la lanterne de fer; tandis qu'elle s'agenouille, nous lisons sur la croix : Un tel, soixante-dix ans.

***

Cracovie est l'une des rares villes polonaises qui donne l'impression d'une cité au sens antique de ce terme; elle semble véritablement avoir une vie personnelle, aux fluctuations journalières bien marquées autour d'un point où elle se concentre. La place du Rynek avec son énorme halle, son église Sainte-Marie aux tours inégales, l'autre tour de garde et la petite chapelle où les femmes du peuple apportent des cierges à brûler est vraiment un centre dans les diverses significations, urbaine, topographique et presque physiologique du mot. Quoi qu'on fasse, et où qu'on aille, surtout si l'on ne fait rien et si l'on ne va nulle part, c'est là qu'on aboutit et qu'on reste.

10 heures. Une sonnerie de trompe venue d'une tour du Rynek distrait ma contemplation. C'est un arpège longtemps prolongé, puis interrompu et qui repart plus bas avec un autre accent : souvent on m'en a parlé, mais je l'entends pour la première fois. Comme à trois reprises il va retentir, je puis, en me hâtant, rejoindre la place par la petite rue et, chemin faisant, je me remémore la vieille légende : c'était à l'époque d'une invasion tartare; alors comme aujourd'hui, un veilleur, du haut de sa tour, annonçait les heures aux bourgeois de Cracovie, et sonnait aux quatre vents son avertissement. Or, une nuit qu'il achevait son claironnant office, voici qu'une flèche tartare l'atteignit. Il fallait éveiller la cité, mais épuisé, râlant, il ne pouvait plus donner l'alarme, et tandis que le sang s'écoulait, il songeait qu'autour des murailles les barbares, tapis, se préparaient. Imaginant alors un suprême artifice, pendant qu'aux derniers clochers de la ville, minuit achevait de sonner, il commença, lui, à la quatrième fenêtre de sa tour sa quatrième sonnerie; et l'interrompant soudain, il la reprit un peu après, plus bas, en mode mineur, et la clameur de sa trompe s'élargit comme un appel au secours.

Il serait difficile d'imaginer un peuple plus passionné pour son passé. Mais de toutes les traditions, il en est une plus douce au cœur de l'étranger, c'est l'hospitalité polonaise. Cette hospitalité, officielle et privée, n'est pas seule-

ment aimable et confortable; elle est aussi intellectuelle et artistique. L'accueil que nous avons reçu à Gniezno en donne la plus parfaite idée. Arrivés en wagon spécial vers 2 heures, nous étions attendus à la gare par le préfet (on dit là-bas « gouverneur ») et par le représentant de l'évêque. Ces deux dignitaires, en effet, restèrent ensemble avec nous presque tout le temps des dix heures bien brèves passées à Gniezno; le soir encore, ils présidèrent un banquet offert par la ville, et qui n'avait d'officiel que la somptuosité. Des dames y avaient été invitées; dans un français charmant, elles nous entretinrent de leur patrie et nous questionnèrent sur la nôtre dont elles connaissent parfaitement les arts et la littérature. Que de fines critiques sont tombées de ces jolies bouches, que de spirituelles remarques sur nos grands romanciers!

L'hospitalité artistique nous avait été aussi largement accordée. L'évêque de Gniezno n'avait pas voulu que notre pèlerinage en sa ville, berceau de la Pologne, et au tombeau de Saint Adalbert, ne fut que la visite banale des touristes. Il tint à faire ouvrir spécialement pour nous les trésors merveilleux de la cathédrale, et c'est ainsi que, près d'une heure durant, nous pûmes feuilleter à loisir l'incomparable collection des manuscrits et des miniatures qui y sont conservés.

La basilique de Czestochowa possède un tableau merveilleux, objet de la vénération nationale. Il représente la Vierge portant l'Enfant Jésus; mais, par un curieux raffinement d'art et de piété, les figures seules et les mains des deux images sont visibles; le reste du tableau disparaît sous l'or et l'argent ciselés et sous les pierres précieuses qui lui font une sorte de robe, d'une richesse tout orientale. Le tableau n'est que rarement découvert; encastré dans le mur, au-dessus d'un autel, dans l'une des chapelles de la basilique, il est ordinairement caché par une large plaque d'argent repoussé, elle-même enchâssée entre les pierres. On ne la relève qu'à de certaines occasions, et pour les visites des évêques et des chefs d'état; il était peut-être assez téméraire d'espérer voir le tableau. Et pourtant, la mission d'étudiants français eut ce privilège. Avec un rite particulier, après avoir allumé le luminaire,

sonné la cloche et fermé à clef une porte qui sans doute conduit au lieu où est caché le mécanisme, un père nous invita à nous agenouiller sur les marches de l'autel. Derrière la grille, la foule des fidèles, ravis de l'heureuse fortune, se pressait. Soudain, dans le mur, le rideau d'argent se mit à monter lentement. Peu à peu, le bas du tableau se dévoilait, les mains apparaissaient puis les deux doigts levés et la tête de l'Enfant Jésus; enfin la figure de la Vierge se montra et bientôt l'icône sainte tout entière resplendit à la clarté des cierges. Derrière nous, des plaintes s'élevaient, des cris de joie...

***

Après tant de villes visitées, tant de boulevards parcourus, le parc de Lazienki [1] semble une oasis; sur le sable rouge des allées, les arbres paraissent d'un vert plus chaud; les essences en sont rares et déjà la nature parle d'élégance, d'art, de raffinement. Au détour d'une allée, la claire silhouette du Château reflétée dans l'eau bleuâtre de l'étang se détache sous des ramures, et elle se dégage si bien du paysage en s'y fondant si harmonieusement qu'on se sent aussitôt en pays de connaissance : c'est le XVIIIe siècle, siècle des grâces raffinées, qui garde du classicisme la sûreté du goût et la mesure, et porte déjà les complications du XIXe.

Si doux qu'il soit à des Français de retrouver ainsi Trianon au bord de la Vistule, de tels châteaux conviennent mal aux solitudes rêveuses de la campagne polonaise. Nous avons eu l'occasion d'en visiter un, un vrai de là-bas, le château de Kurnik; mais de le décrire je serais bien incapable, car tout conquis par la jeunesse enthousiaste et l'ardeur de notre hôte, un passionné de la France, trente-cinq ans, banni de sa demeure par les Allemands, je ne gardai du vieux manoir où passa Henri III que cette seule impression : qu'il semblait faire aussi intégralement partie du paysage que l'étang endormi à ses pieds et les grands arbres d'alentour.

Ces paysages polonais, j'en ai vu, de Lublin à Lwów, la mélancolique diversité. Grande, immense plaine à l'infini; du vert, du brun alternent jusqu'à l'horizon. Beaucoup de

1. A Varsovie.

sable maigre; des bouleaux, des pins. Une femme en costume bariolé fait une tache rouge dans le paysage. Un bois de frênes; maintenant des chênes. Forêt de pins, où deux longues charrettes de paysans passent.

Un cimetière de campagne dans un champ. Au bord, une plus grande croix en bouleau se dresse, blanche, marquetée de noir; toutes les croix en bouleau semblable. Une pauvre barrière en bois.

Soudain, le pays devient vallonné. Gares très espacées. Des marécages au milieu des champs, et au-dessus des roseaux un nuage rose; une brume bleu ardoise borde l'horizon. Des maisons de bois aux toits de chaume; paysage typique et triste. Deux corbeaux tournent dans le ciel gris, au-dessus d'un troupeau de bœufs.

Un merveilleux sous-bois de pins. A terre, des végétations vert clair; les troncs bruns des pins, bruns jusqu'à mi-hauteur, deviennent rougeâtres, (pourquoi?) et cela finit par le vert sombre de la cime sur le ciel gris. — Des landes; brume au ras du sol.

Toutes les maisons des champs sont blotties dans un bouquet d'arbres; c'est le trait caractéristique de la contrée. A travers la plaine, une ravine, peu profonde; elle est remplie de chênes, et dessine un long ruban qui serpente. C'est le genre de ce paysage où le bois et la plaine sont intimement mêlés. Tout à coup, un immense îlot de sable; bientôt après, un grand pâturage où l'on coupe l'herbe et la met en meule; c'est comme une Normandie minuscule, avec des paysans aux foulards jaunes. Et du sable encore. Une forêt de pins; parmi leurs troncs bruns, les bouleaux parsèment des taches claires. Un vaste marécage, aux plantes humides, vertes, rougeâtres, noires; le bois de pins descend en pente jusqu'au marais. Du sable, toujours du sable; végétation rachitique de pins et de bruyères clairsemés.

Des tourbières; terre noire, arbres noirs, tout est noir. Le soir tombe.

Tel est l'aspect des paysages de Pologne. Ajoutez que, dans le jour, la lumière y est très dure, les oppositions du clair et de l'ombre très brutales; que les terres labourées y sont vraiment rouges, verdâtres, et noires à la fois; que le

soir, et aussi lorsqu'une brume imperceptible est éparse dans l'air, l'horizon est réellement gris bleu et rose; et qu'enfin, derrière ces lacs blanchâtres, et derrière ces bois qui barrent la plaine, l'on sait qu'il y a d'autres lacs, d'autres bois semblables, et toujours d'autres plaines, à l'infini, — et vous sentirez pourquoi, même de retour en France, l'on garde la nostalgie de ces mélancoliques solitudes.

Accaparés par l'hospitalité des villes, nous n'avons guère vu de paysans, si ce n'est sur la scène d'un théâtre, à Lublin! Il est vrai que ce n'étaient pas de simples figurants, mais d'admirables musiciens. Ils sont ainsi quarante qui, après avoir travaillé aux champs toute la saison, vont par les villes, quand arrive le temps du repos; depuis cinquante ans, leur orchestre est constitué, et jusqu'à ces dernières années, le fondateur, K. Namyslowski, le dirigeait. Or, ce soir-là, justement, en l'honneur du cinquantenaire, le vieux musicien, bien que presque aveugle, avait repris la direction de ses artistes qu'il accompagnait en jouant lui-même du violon. C'était dans la salle un indescriptible enthousiasme. Ils exécutaient des airs populaires, avec chœurs, des mazurkas, des marches; la seconde partie était tirée de partitions connues de Grosman, de Grieg; ils donnèrent enfin de longs passages de l'admirable « Légende de Mistrzu Twardowskim » de Mincheimer. Nous avions eu, à Varsovie, l'heur d'entendre cette pièce à l'Opéra. Je me résigne avec peine à ce mot « pièce » pour désigner une représentation dont rien de ce que nous connaissons en France ne saurait donner l'idée; sorte de pantomime féerique sur un thème de légende, avec ballets et musique d'Opéra, elle déroule pendant trois heures et demie la vie de Pan Twardowski. Comme à Faust, le diable lui demande son âme en lui offrant, d'abord, de quoi payer ses créanciers, et par-dessus le marché, la jeunesse, l'enchantement de l'esprit et des yeux, toutes les voluptés; et durant deux actes, c'est l'aperçu, en multiples tableaux, de toutes ces merveilles, dont la reine qui successivement les anime toutes, est la Femme; c'est pour elle que Pan Twardowski se décide à signer le pacte. Et alors, jusqu'à la fin, dans une suite prestigieuse de ballets, de scènes historiques, de danses populaires, dans l'éblouissement des sérails, ou dans la nuit

où un roi de Pologne évoque l'ombre de sa femme, c'est le déroulement silencieux de toutes les merveilles promises et conquises pour un temps.

***

Le peuple qui créa tant de merveilles aime ardemment la France. Cette sympathie, profonde à la fois et enthousiaste, paraît dans l'émotion de tous ceux qui parlent de notre pays, dans le culte qu'ils professent pour tout ce qui en vient, fût-ce pour ces sous ou ces francs nouveaux qu'on s'arrachait de nos mains, comme de pieux souvenirs; enfin dans vingt témoignages donnés chaque jour, non seulement par les hautes classes, mais par la spontanéité populaire elle-même. Un matin, près de Varsovie, nous voici en troisième classe, dans un « déraillard » de campagne. Autour de nous, un ramassis étrange : des laitières qui retournent au village; elles ont sur la tête un vieux turban rouge-sale et mangent une sorte de soupe dans des écuelles; de vieilles femmes, l'air fatigué de bêtes abruties; quelques Juifs, dont l'un moins crasseux qu'il n'est d'usage; une nabote difforme, mais très élégante, car elle a des bas. Tout cela parle peu et se laisse rouler sans penser. Soudain quelqu'un a parlé de « Missja Francuska » et aussitôt tous ces gens se réveillent; de la cordialité plein les yeux et avec de bons sourires, ils nous regardent affectueusement et nous entendons chuchoter le nom de « Francuscy ».

L'accueil de la rue est le même. L'on s'approche d'un agent pour demander son chemin; avec plus ou moins d'humeur, il distille quelques renseignements qu'il devine inutiles; qu'on dise alors : « Franscuscy, je suis Français », aussitôt son visage s'éclaire, les explications deviennent éloquentes, des gestes les commentent, et il conclut : « Na prawo, tournez à droite. » Et c'est tout de même avec le réconfort d'un sourire ami que l'on repart et que l'on tourne à gauche.

JEAN DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

TABLEAUX DE PARIS

Un monsieur en habit. — L'*Abbaye*... Et dans le fond des assiettes, de petits papiers sur lesquels est imprimée une religieuse, mains jointes. Autour de ce buste en prière, l'inscription bien connue des *Sœurs Macaron*...

L'air est déchiré par les vociférations d'un noir qui tient devant sa bouche un entonnoir... Tandis que l'orchestre étire les miaulements de ses cordes et que les vrombissements des clacksons pillent le tympan des soupeurs, qui paraissent complètement insensibles et ne montreraient point des fronts plus sereins, des regards plus contemplatifs, un air plus détaché de toutes contingences humaines, un soir, au crépuscule, au bord du lac chanté par Lamartine... Et, devant nous, dans l'espace laissé libre entre les tables, à peine suffisant pour le passage des hommes qui servent, des couples, cinq ou six couples s'efforcent de tourner et, en levant les yeux, je reconnais fugitivement la charmante nièce d'un grand Pape... L'*Abbaye*!

Deux heures du matin, une nuit de samedi à dimanche, pendant le Carême... Non, certes, l'Abbaye-au-Bois... L'Abbaye-aux-Abois. Le nègre hilare, face de margarine enduite de pâte à astiquer les fourneaux, oscille des épaules et de la tête, en mugissant dans son cornet. Les chocs de vaisselle, les rires de quelques femmes de bonne humeur et de seigneurs de bonne volonté, se fondent dans ce vacarme, qui ressemble à un élément, — la rumeur d'un cinquième élément : *le Plaisir*.

Et mon voisin, un industriel « considérable », qui ne paraîtrait point respirer avec plus d'allégresse à douze cents mètres d'altitude, sur les pentes verdoyantes du col des Aravis d'où l'on aperçoit les neiges scintillantes des Alpes, me dit :

— Après une journée de travail formidable, après avoir câblé en Amérique au sujet d'affaires importantes, reçu une foule de gens, ici, je me détends, je ne pense plus à rien... » Et il ajoute : « Dans mon lit je ne pourrais pas dormir, ici, je me repose!... » en souriant aux maîtres d'hôtel qui distribuent à des dames des poupées vêtues de papier rose, fixées à l'extrémité de hautes cannes de jonc.

De l'autre côté de la table, un Monsieur en habit est accoudé au dossier de sa chaise, le visage tourné vers la porte, comme ceux qui croient instinctivement que l'imprévu et le bonheur peuvent encore entrer par la porte d'un restaurant de nuit! Le bleu breton de ses prunelles erre sous des paupières lourdes de mélancolie. La moustache coupée court est piquée de quelques poils blancs. La bouche rit sur des dents blanches, un peu écartées, ces dents des chanceux et des prodigues, sourire enfantin et sceptique, qui contraste avec la tristesse du regard, comme ces grands cieux mélancoliques des Pardons du Finistère qu'on voit glisser, couleur de cendre, mêlés à l'azur par-dessus les banderoles, les boules argentées, les frises d'andrinople, les dentelles de coton des chevaux de bois et des baraques. Les marins s'y précipitent... hésitent et demeurent subitement muets, figés, comme si les horizons moroses de Terre-Neuve passaient à bâbord de leur bateau : Yves Mirande. L'auteur le plus gai, le fantaisiste le plus irrésistible de l'heure, le vaudevilliste-fétiche, dont le public répète le nom sans se préoccuper du titre de la comédie : « la pièce de Mirande ». Il en fait tant représenter à la fois qu'il serait d'ailleurs difficile de se les rappeler toutes...

Et lui, ce Parisien de Lannion, qui l'a fait, le long séjour des *terneuvas* sur les dorisses plates, pendant les nuits glacées, à peine adolescent, — son regard dirigé vers la porte, comme celui des femmes de son pays vers les bannières de leurs Pardons,son regard s'inquiète; il s'énerve, il est triste, triste d'on ne sait quels départs. Le Monsieur en habit noir sent sa faiblesse, il est comme abandonné dans ce restaurant de nuit

dont il est l'un des habitués. Sans doute, nul ne s'en aperçoit. On dit : « Voilà Mirande! » Peut-être cherche-t-on des yeux son collaborateur, M. Quinson, — qui n'est pas là... Mais Mirande ne voit pas qu'on le regarde... Il songe à des pièces nouvelles, il imagine des personnages sensibles, des caractères de femmes exquises, qui n'auraient aimé qu'une fois... Mais son esprit d'observation l'emporte, le sourire triste des yeux et le sourire joyeux des lèvres sont subitement d'accord : ce Beaumarchais retour de Terre-Neuve, cet Henry Becque de Ploërmel, vient d'apercevoir un geste, de saisir une repartie au passage... Ou bien il s'est souvenu d'une anecdote irrésistible, d'un mot inoubliable, et il les raconte, avec quelque chose dans le regard, dans l'attitude, qu'on voit à l'ancien clergeon de Tréguier, sur les photographies que le prétexte de son centenaire a fait exhumer par les libraires.

Et, tandis qu'il fait sa narration avec des trouvailles exquises d'imprévu et de piquant, — comme cette épithète sur un auteur célèbre, avec lequel il devait collaborer : « Capus, c'était une poignée d'eau... » — la voix sourde, déchirée, couverte par les razzias de l'orchestre et les borborygmes du noir soufflant dans son cornet, j'aperçois, dans le fond des assiettes, la religieuse de Nancy, la sœur *Macaron*, qui lève vers le ciel des yeux inspirés, les mains jointes, pour prier Dieu.

***

Au Parc des Princes. — Une journée d'hiver qui devance le printemps. Jusqu'à 2 heures de l'après-midi, des torrents d'eau sont tombés et puis, subitement, de grands trous bleus se sont creusés dans le ciel gris. Le soleil a promené au loin son rayonnement, les nuages se sont éclaircis; les flaques profondes et sombres reflètent à présent l'azur d'avril. Comme s'ils n'avaient attendu que ce rayon vermeil, qui évoque l'arche et la colombe, les spectateurs arrivent en rangs pressés et remplissent bientôt les tribunes.

Les péripéties d'un match de foot-ball sont tellement classées encore comme réservées aux seuls fervents de ce sport, qu'il ne paraît guère possible d'en faire le tableau aux non-

initiés. Pourtant, le nombre de familiers, toujours plus nombreux à ces réunions, l'enthousiasme qu'une quantité sans cesse croissante de jeunes gens y apporte, font présager l'avenir qui leur est assuré. J'imagine que le public des courses de chevaux n'était guère plus favorisé, il y a bientôt un siècle, sous le rapport du confortable. Dans vingt ans, peut-être beaucoup moins, les places réservées seront aussi élégamment occupées ici qu'elles l'étaient jadis à Longchamp.

Si les architectes, qui essayaient courageusement au dernier *Salon d'Automne* de donner au monde nouveau sa physionomie et son cadre, les Temporal, Pierre Jeanneret, Le Corbusier, Mallet-Stevens, Paul Ruaud, construisaient au Parc des Princes des tribunes, un paddock, adaptés aux exigences du sport, le public élégant s'y rendrait en plus grand nombre. Pourquoi les femmes, qui ne se préoccupent guère, en réalité, de « l'amélioration de la race chevaline », ne mettraient-elles pas à la mode, enfin, d'assister aux réunions de *rugby* ou d'*association*? Si les matches n'ont point l'attrait, déjà bien ancien, de l'élégance du cheval, ils témoignent d'une *amélioration* de la race humaine, — qui ne saurait leur demeurer indifférente à considérer. Le cinéma et les revues illustrées nous ont montré quelles assistances innombrables suivent les grandes épreuves de foot-ball, en Angleterre et en Amérique.

L'élément féminin ne se trouve déjà plus si dépaysé que jadis au Parc des Princes, Les jeunes personnes qu'on y voit, ce dimanche mouillé, vêtues de manteaux de cuir, coiffées de chapeaux souples dans lesquels enfonce leur tête aux cheveux bouclés, ont un air tout à fait d'aujourd'hui et même de demain qui n'est pas sans agrément... J'en observe, dont la camaraderie avec leurs compagnons, dépourvue de maniérisme, réduite à peu près aux mêmes gestes, la même cigarette portée aux lèvres, d'un mouvement identique, fait rêver de la cité future.

... La partie commencée, hommes et femmes la suivent avec le même intérêt. Les deux équipes en présence : *Armée française* contre *Paris* groupent une sélection intéressante de joueurs, choisis dans les meilleurs clubs de Paris pour l'une et de la France pour l'autre. Cette réunion doit même servir

d'expérience pour l'équipe *Armée française* qui se rencontrera prochainement avec celle de l'*Armée britannique.*

Le terrain, détrempé par les averses qui viennent de prendre fin, si miraculeusement, le terrain est comme une éponge imbibée d'eau. Dès les premiers engagements, les joueurs glissent, tombent et se relèvent couverts de boue. Comme dit un de mes voisins : on les entend *patouiller*. Les chaussettes rouges de l'*Armée française*, vêtue de blanc avec un liséré bleu au maillot, les chausettes bleues de *Paris*, au maillot bleu et rouge, sont bientôt maculées, à tel point que les joueurs, avec leurs mains comme gantées de boue, ont l'air de maquettes de terre glaise animées.

Sur la gauche, les fumées blanches d'un train se mélangent avec les nuages ensoleillés, au delà d'immenses placards de couleur violente, où les lettres de l'alphabet paraissent mêler l'industrie moderne à la nature qui renaît, aux arbres dénudés et tordus. L'aspect de banlieue des grandes bâtisses aperçues, les hautes cheminées, la piste courbe et inclinée du vélodrome devraient fournir le sujet d'estampes, aussi recherchées plus tard que le sont aujourd'hui celles du *Bon Genre*, de Boilly ou Carle Vernet, et qui donnent le sentiment à peu près vraisemblable d'un temps... Et le nôtre est, de tous ceux qui nous ont précédés, celui qui paraît tout à la fois le plus étrange et le plus varié, tout emprisonné encore dans le cocon du passé, et déjà pourtant magnifiquement lancé vers un avenir détaché de presque tous les liens matériels des temps qui l'ont précédé.

Et les groupes assis sur les chaises, au seuil même de la partie, ces jeunes femmes qui par manière de gentillesse allongent à leurs compagnons des *swings*, comme un boxeur, en expriment bien l'originalité, dans leurs manteaux de cuir, plus faits pour l'avion et l'auto que pour les visites. Comme, d'ailleurs, ces robustes joueurs aux genoux à nu, couverts de boue et qui se rassemblent accolés par les épaules, pour la *mêlée*, tandis que le *talonneur* et ses deux *piliers* se préparent à renvoyer du pied le ballon, selon des rites dont les profanes ne saisissent point tout de suite toutes les nuances, mais qui sont prises au vol par les habitués et font courir, comme le vent sur les blés, des frémissements le long des gradins, noirs de spectateurs.

Un joueur tombe sur le dos et demeure immobile. Aussitôt, le jeu cesse. J'entends dire derrière moi : « ... Il faut recevoir l'oignon et tenir le coup... et puis, le lendemain, la sale bille... » Un homme étranger au jeu, vêtu d'un veston de sport, traverse la piste, avec une boîte de cuir à la main... Casalonga... Le masseur, le rebouteux de qualité, qui fait passer étourdissement ou douleur et permet de continuer la partie. Pendant l'arrêt, les joueurs interrompus ne peuvent demeurer immobiles; leur organisme est en pleine action, ils remuent sans but et piaffent comme des purs sangs... Le blessé se redresse; il demeure un instant à vaciller sur ses jambes, puis fait trois pas, en portant la main au creux de l'estomac et boitant... Cependant, quelques secondes plus tard, il a repris sa place au milieu de ses pareils et, sous la boue qui les couvre, ses couleurs se sont bientôt mêlées à celles des autres joueurs.

Je revois, au cœur d'une arène ensoleillée, dans un faubourg de Grenade, un toréador blessé, demeuré ainsi sur le dos tandis qu'on se précipitait pour l'emporter, l'arracher au taureau forcené, la tunique ruisselante de sang et qui, tout éclaboussé de bave, piétait le sol en regardant droit devant soi avec fureur... Les chevaux des picadores, les broderies et les couleurs vives des hommes, cette bête comme vernie de sueur, laquée de pourpre, dans l'apparat de ce cirque grouillant — et je compare, fugitivement, le spectacle que j'ai devant les yeux et l'autre, qui semble se confondre dans ma mémoire avec les autodafés de l'Inquisition, les luttes de Boabdil et son cortège à travers la Nevada couronnée de neiges, vers l'exil...

« Loustot a repris le jeu... C'est *Bouboule* qui est à terre... Il est plaqué... »

Quelques *arrêts de volée*, quand un des joueurs s'empare au vol du ballon et le garde en mains, sont soulignés par des applaudissements. Une des images saisissantes du rugby, c'est aussi lorsqu'un des hommes se jette à plat ventre sur le ballon dans la terre boueuse pour arrêter un *dribbling*.

A la deuxième mi-temps, trois joueurs sont remplacés dans l'équipe *Armée française*, en vue de les essayer pour leur prochaine rencontre avec les Britanniques. Leurs mail-

lots immaculés sont de la blancheur du nuage au milieu de leurs partenaires couverts de boue.

Et encore une figure remarquable, dans la *mêlée écrasée*, quand le *demi d'ouverture*, se précipitant sur le ballon, s'allonge et, dans un mouvement qui évoque la glissante hardiesse du phoque sur la glace, lance la lourde balle devant lui...

« Bien joué Catillon! ... Ça y est... Ça y est, messieurs!... Il y a toujours un courageux qui se couche au dernier moment... Coup franc à *Paris!...* »

Plaqué à deux mètres de la ligne, l'homme a roulé sur la terre liquide avec son ballon entre les bras, pour lui faire atteindre la première ligne, dans le geste admirable et désespéré d'un naufragé qui tendrait son enfant par-dessus les vagues...

***

L'IMPOSTEUR. — « De la part de madame X... »

Il tend sa carte, sa propre carte de visite. Le nom est exotique, comme les tapis qu'il vient proposer.

— J'arrive de Perse... J'ai rapporté un lot très intéressant...

Il doit être habitué aux accueils glacés, il essaie d'éveiller une lueur de curiosité dans cette indifférence qu'il devine chez cet étranger et qui lui est bien connue sans doute... « Des étoffes merveilleuses, des châles, des tapis. » Il prononce des noms admirables, qui ont l'air échappés de poèmes; des villes surgissent dans leur gloire légendaire... comme des belles qui sommeillaient et se réveillent devant l'aurore.

Je fais : non, non, de la tête et de la main. Mais il insiste :

— *Boukhara... Djelmier...*

Veux-je des coupes de faïence bleue, des bols irisés, friables et pareils à l'aile séchée du papillon?

— Non... non...

— Madame m'avait dit que vous vous intéresseriez... *Suze... Chiraz... Bouchir!...*

D'ailleurs, il a tout apporté. Dans l'antichambre, tout est là...

Au diable soit la souriante madame X... qui lui a donné mon adresse... Me voici condamné à voir déplier des étoffes

dont je suis décidé à ne pas vouloir. Devant combien de madame X ne les a-t-il pas étalées déjà, dans les salons, les chambres, dans de vastes cabinets de toilette, dans des palaces, au voisinage de casinos dont j'entends les jazz-bands déchirants rouler sous les vagues voisines qui les effacent et les emportent, — comme elles ont tout emporté,... tout apporté, aussi!...

« *Chiraz, Tcharak, Djaroum, Nadjin, Bafk, Ispahan...* »

Il arrive de Perse!... Depuis combien de temps? Y fut-il jamais? Malgré son teint de cire ocre, ses cheveux noirs, ses yeux couleur de l'encre dans laquelle trempait ma plume lorsqu'il est entré.

A qui vais-je l'envoyer, à mon tour, après avoir gardé quelque écharpe à offrir, pour qu'il essaie d'écouler ce lot d'étoffes, jadis somptueuses, qui évoquent des danseuses de miniatures, les princes des enluminures, et qui sont aujourd'hui fanées, moins par les soleils du golfe Persique et de la mer d'Oman, que par la poussière des trains, les mains des douaniers sous les hangars glacials et celles des femmes indifférentes ou des amateurs rassasiés.

Il a l'air d'un danseur de restaurant, il a cette élégance qui est comme un passe-partout international, il pourrait être professeur dans un dancing. On voudrait lui demander qui lui a confié cette cargaison et lui faire avouer qu'il n'a jamais vu la Perse. Il s'est retourné pour tousser, ses coupantes omoplates font deux arêtes sous l'étoffe du veston... On sent qu'il a dans les poumons des cavernes d'Ali-Baba...

Personne ne me demandera donc au téléphone!

Et je lui donne en viatique, à mon tour, quelques adresses... Il s'en ira recommencer ailleurs à jouer son rôle, apporter à domicile, à des femmes qui s'ennuient, un mirage fugitif, évoquer les villes qu'on aima dans Loti et sur les atlas et dans des rêves qu'on emportera dans la tombe..., où nous aura devancé, depuis longtemps, ce marchand de tapis, imposteur parisien, vendeur de chiffons fanés, qui se fait recommander au hasard, traverse la maison et laisse une odeur de cadavre et d'encens :

« *Chiraz, Tcharak, Djaroum, Nadjin, Bafk, Ispahan!...* »

***

L'ARC-EN-CIEL SUR LA PALISSADE. — Leonnetto Cappiello... Un nom qui rit, un nom qui fait des anneaux comme la fumée des cigarettes.

Chacune de ses affiches nouvelles, c'est une de ces boucles que noue la fumée et qui se dissipent, s'effacent rapidement. Le soleil comme la neige, les intempéries de mars ou de novembre, comme la grande sécheresse d'août, leur sont également nuisibles. Elles disparaissent après plus ou moins de temps lorsque leurs rivales, les affiches démocratiques, celles où il n'y a que des lettres, ne les ont pas immédiatement recouvertes, dans un grand barbouillage de colle de pâte.

Après Chéret : Cappiello, — la parure de la rue, la grâce de Paris, un printemps perpétuellement renouvelé fleurissant les plus sinistres palissades d'Utrillo et qui s'avive vers le crépuscule, lorsque s'allument les lampes à arc sur la chaussée.

L'art de la teinte plate, qui semble quelque fragment de vitrail traversé par le soleil.

Il ne semble pas que Cappiello peigne ces toiles, ces grandes aquarelles exposées chez Dewambez, avec des pinceaux pareils à ceux qu'emploient ses confrères, ni les mêmes couleurs, mais, ceci, c'est pour l'œil du passant, dans le tramway ou dans le taxi... Pour celui qui se promène et qui réfléchit un instant, à quelque classe qu'il appartienne, l'affiche de Cappiello offre cette qualité incomparable d'être lisible, instantanément, de n'exprimer rien de plus, rien de moins que ce qu'il faut, pour donner l'envie d'acheter le produit qu'il recommande. D'autres se croient obligés de faire une charge d'atelier, souvent triviale, d'appuyer sur un jeu de mots; ils cèdent à de trop faciles effets sur la populace, ils deviennent vulgaires. Cappiello n'a jamais cessé d'être élégant, il est le Tiepoletto de la colonne Morice, qui garde sa finesse, qui est comme un éclat de rire juvénile dans un jardin.

Il est décorateur, il décore; — il décore les murs de la ville, comme il décorerait ceux d'une salle à manger ou d'un boudoir, en s'aidant pour exciter sa verve, du chocolat, du café, du vermouth, des tabacs d'Orient et de mille produits lancés dans le commerce, — comme ses devanciers des grands siècles

perpétuaient les légendes des Écritures Saintes, ou de l'Antiquité et, s'il troque Homère pour un quelconque Citroën, il le fait si gracieusement... que c'est à peine si un poète s'apercevrait de la substitution...

Ses premiers essais brillants furent dans l'album de gens de théâtre, de Parisiens en vedette, littérateurs, hommes de sport et dames de « premières ». Personne ne tint Jeanne Granier comme lui, et, de deux petits traits de rien du tout sur la joue, ne fixa si crûment toute l'expression de son sourire... Et Le Bargy et Marthe Brandès, Abel Hermant ou Polaire!... Il n'avait l'air de rien; le trait était fin, fin, à se casser... Je revois Réjane, dans une pièce de Romain Coolus, et c'était exquis, le nez en l'air, le sourire de l'œil...

Il pouvait faire de beaux portraits — il en fit quelques-uns : celui de madame Lucien Muhlfeld. Il fut entraîné à l'affiche et y dépensa tant d'esprit, de lucidité, de couleur, de logique, de gaminerie, de prestesse, qu'il s'y classa maître... Et, quelle que soit la branche choisie, posséder la maîtrise, c'est... pouvoir être assimilé aux maîtres.

Par ces journées qui devancent l'appel du printemps, cette Exposition du boulevard Malesherbes, c'est déjà comme un goûter sur l'herbe, sur une verte prairie, environné des coquelicots, des bleuets et des boutons d'or dont la palette de Cappiello est fleurie.

***

Les vivants Coromandel de l'Exposition d'Aviculture. — Dès les portes franchies, dans le hall immense du Grand Palais, le premier contact avec les volailles rassemblées, c'est le concert étrange, déchirant, des cris. Une rumeur qui exprime à la fois comme toute la douleur de lutter et les transports de vivre,... une symphonie qu'un musicien moderne devrait écrire. Nostalgie du ciel, de la presque liberté, de la ferme et du poulailler, souffrance d'être encagé, de manquer d'air et de soleil, grande lamentation mélancolique, à laquelle les oreilles deviennent insensibles au bout de quelques instants, mais qui a son intense originalité, au sortir de la rue, comme il arrive brusquement, au débouché d'un chemin creux

conduisant à la mer, de saisir dans le même souffle, toute l'aérienne allégresse de la vague accourue vers la grève et les appels des lointains horizons de la terre.

Après le premier enchantement de l'ouïe, les yeux s'enthousiasment à leur tour de mille chatoiements. La variété imprévue des couleurs, leur voisinage, les nuances intermédiaires que produit le mélange des plumes, se renouvellent à l'infini. La nature se délecte avec la corolle des fleurs comme avec la robe des oiseaux, et fait se ressembler la gaine lisse des tulipes et la gorge frémissante de l'ara...

Des paons verts, des paons roux, des paons blancs, des faisans dorés, des dindons couleur de bronze antique et des pintades qui promènent, avec une élégance de provinciales aristocratiques, des jaquettes blanches lamées de noir sur des gilets cramoisis et des huppes en arrière de la tête, si légères...

Et des milliers de pigeons, nacrés comme la coquille tahitienne, hauts sur pattes et dont les griffes de corail disparaissent dans un bouquet de plumes; ramiers qu'on dirait de verre soufflé, qui oscillent sur leur tige fragile, bleus et gris, mauves; colombes au plumage de batiste, hosties ailées ou religieuses vêtues du havane à l'isabelle et qui portent autour du cou un trait pareil à la ganse de soie noire après laquelle un crucifix d'ébène est suspendu... Puis, les poules, les huppées et les simplettes, poules de garde-barrière, d'éclusier, poules qui picorent le charbon de terre et le coke en tas et le fumier, qu'elles étalent, et qui sont là, par trois ou quatre, dans des rayons grillagés, serrées autour d'un coq dont les plumes se recourbent, ondulent, font panache orgueilleusement, par-dessus leurs robes modestes...

C'est dans le hall des Champs-Élysées une sorte d'échappée imprévue vers la vie rurale. Le public n'y est pas exotique, ni cosmopolite, comme à tant de manifestations de la vie élégante, artistique ou sociale. Il est bien français, provincial, terrien. Il est composé aussi de ces Parisiens de Paris, qui sont rares, qui éprouvent encore la sensualité du verger, de la basse-cour et du jardin. Pendant les vacances ils ont aimé de tout temps à se retremper pour quelques semaines dans une atmosphère assainie, un air que ne troublent plus

les appels du téléphone; ils savourent avec délices les soirs sans plafonds aux corniches lumineuses, sous le ciel noir, tigré de constellations... Peut-être cet *inconscient* à la mode, dont se réclament nos contemporains, a-t-il subi l'imprégnation de ces ancêtres qui s'en allaient jardiner, la belle saison venue, sur les hauteurs de Charonne, de Romainville et de Bagnolet...

Des dames élégantes parcourent les travées, non pas seulement par curiosité vaine; elles se font ouvrir les couveuses, pénètrent dans les poulaillers démontables et modèles qui permettent d'élever quelque centaine de poussins. Elles s'intéressent aux explications du fabricant. La vie chère leur a donné le souci d'utiliser les propriétés dites d'*agrément*, qui deviennent de rapport. La poule et l'œuf, aussi le lapin, sont aujourd'hui familiers à de charmantes mondaines. On entend des gens, dont on était bien éloigné de supposer qu'ils eussent sur la basse-cour quelques clartés, parler de leurs poulardes qui pèsent neuf livres.

Des machines américaines permettent de mettre à couver deux mille œufs à la fois... C'est encore beaucoup, mais il est certain que la France voit se multiplier l'élevage des volailles et s'installer dans toutes les maisons le culte de l'œuf!

Je considère à la sortie, dans leur maisonnette à claire-voie, deux grues, dites *du Sénégal*, dressées sur leurs pattes noires, la mentonnière carminée, l'œil corné de blanc, la tête surmontée d'un pouf d'aigrettes que l'on croirait disposées par l'artiste la plus adroite de la rue de la Paix et qui se contemplent amoureusement, sous cette pancarte : « A vendre : 4 000 francs. » Personne ne les regarde. Elles ont l'air d'être en rupture de paravent de Coromandel et nous évoquent les plus précieuses œuvres d'art asiatiques. Mais, sans s'arrêter devant elles, les visiteurs s'empressent vers les travées de poules de Houdan... Jadis, on ne fût venu que pour ces deux grues... Le Parisien se moralise!...

***

Des « romantiques » aux « indépendants ». — Tant que dure la visite d'un Salon, l'œil emmagasine et l'observateur

ne commence à s'apercevoir qu'en rentrant chez lui des défauts réels, comme de l'importance de ces ensembles dont l'influence peut être considérable ou nulle. Ce qui frappe, faubourg Saint-Honoré, comme dans les salles du Grand Palais, c'est à quel point la peinture d'une époque se ressemble, comme, d'ailleurs, sa musique et sa littérature. Et l'on comprend que les éclaireurs soient toujours honnis et bafoués à l'origine. Il leur faut percer une couche si compacte et uniforme de médiocrité... Mais, lorsque le mouvement de réaction créé par quelques éclaireurs de génie se produit enfin, cette réaction s'opère avec la même quasi-unanimité que se maintenait l'école précédente.

Nulle part comme dans ces deux visites successives au faubourg Saint-Honoré et au Grand Palais, on ne saisirait mieux la transition, l'extraordinaire, l'invraisemblable bouleversement des mœurs, du goût, de la pensée, des nationalités. A l'*Exposition romantique* une série de toiles, qui évoquent le séjour de la reine Victoria en France, l'existence au château d'Eu, la visite du roi Louis-Philippe à Windsor; des uniformes, une hiérarchie, — et, pourtant, que d'événements depuis soixante ans s'étaient passés, — une société qui avait retrouvé son homogénéité, des plaisirs familiaux, aimables, disons bourgeois, sans doute, mais qui reprennent à l'évocation une grande douceur. Les hommes qui figurent là n'avaient pas beaucoup changé, en somme, depuis ces troubadours dont ils se plaisaient à faire revivre le souvenir.

Aux *Indépendants*, l'anarchie complète. Sans doute a-t-elle son obscure utilité. Elle s'assagit d'ailleurs. Elle devient officielle et fait penser à ces revues de l'Armée Rouge, passées en vue de la propagande par Lénine et Trotsky, avec leurs hommes au port d'armes, leurs officiers qui saluent en levant une main raide à leurs visières... Imitation exacte du passé... Les *Indépendants* offrent la parodie d'un ancien Salon de la Société des *Artistes Français*, mais le nu, qui s'affadissait là-bas, dans une ligne trop molle, une élégance trop affectée, d'insupportables mièvreries d'atelier, exhibe ici des hideurs repoussantes ou de caricaturales déformations, un synthétisme qui ramène à l'âge des cavernes et aux graffitti de l'homme préhistorique... Espérons que ce bouleversement,

cet anéantissement de toute science, de tout le bagage d'études des prédécesseurs, prépare une saine réaction, un recommencement logique, le retour à l'étude, à la grande perfection d'un métier, si renouvelé soit-il, sans lequel l'imagination, ni aucun don ne sauraient faire œuvre durable et qui permet d'improviser, de subir l'impression, laquelle demeure informe, lorsqu'on ne l'a pas établie auparavant sur des bases inébranlables.

L'Exposition Romantique n'est forcément qu'anecdotique, dans un cadre très restreint; elle est surtout mondaine, avec une suite d'un peintre redevenu à la mode et qui a des qualités charmantes, sans être jamais un maître : Alfred de Dreux, un peintre pour bibliophiles et bibelottiers. On n'y compte que très peu, trop peu, de ces dessins, ces fantastiques sépias de Victor Hugo, qui expriment de façon si intense l'âme, le délire romantique. Les portraits des grands acteurs de l'époque 1830 manquent également, le Baudelaire de Émile Deroy, prêté par le Musée de Versailles, a l'air d'une caricature de Cham. La cour du roi Louis-Philippe y tient une grande et intéressante place, grâce aux prêts consentis par madame la duchesse de Vendôme, mais il semble bien, cependant, que les familiers des Tuileries et les châtelains d'Eu furent aux âges *romantiques* — ce qui l'était le moins. D'ailleurs, Winterhalter, peintre des réunions de la cour, n'a rien de commun avec Walter Scott ou Gérard de Nerval. Il n'est qu'à regarder ses ouvrages pour deviner à quel point les fumants contemporains de sa jeunesse devaient être insupportables à ce Badois gourmé.

Les reliures, dites *à la cathédrale*, si richement mosaïquées et qui sont tellement évocatrices de cette époque, manquent également, faute de place, sans doute, et c'est regrettable, car le romantisme ne fut d'abord qu'une forme littéraire, et les relieurs en subirent particulièrement et tout aussitôt le reflet. Il aurait fallu pouvoir recréer là, comme pour le Second Empire, le printemps dernier, aux *Arts Décoratifs*, ces ensembles, ces boudoirs dont le papier représentait des chevaliers partant pour les Croisades, des cours d'amours avec des châtelaines coiffées de hennins, des joueurs de guitare en justaucorps de velours...

Tony Johannot, le prototype du romantisme, est à peine représenté à cette exposition, qui renferme tant d'œuvres charmantes, de Bonington à Devéria, de toiles délicieuses, un portrait de la Malibran, prêté par madame Garcia, qui est adorable, et d'autres, dont la sagesse témoigne de si peu d'exaltation et révèle que le romantisme ne réagissait que superficiellement sur la vie bourgeoise. L'âme populaire, beaucoup moins mêlée qu'aujourd'hui, la société, avant tout française dans ses racines, demeuraient françaises avant tout et, si elles subissaient certaines influences, allemandes ou autres, n'en étaient jamais bien profondément troublées.

Aux *Indépendants*, où nous nous rendons en sortant des *Romantiques*, le nombre des noms étrangers est égal, sinon supérieur à celui des français. Sans doute, il n'est besoin d'autre explication. L'équilibre est rompu et les influences, au lieu de n'avoir guère plus d'importance que n'en doit avoir une mode, agissent jusqu'au déséquilibre... Personne n'y gagne... L'art a cessé d'être ce complément, cette sorte de mise en ordre des matières fournies par la Nature, qui n'était qu'un immense chaos organisé, dans lequel le rôle de l'homme, enfin débarrassé des premières luttes contre les éléments, était de choisir, tailler, ciseler, ordonner avec discernement, méthode, selon des lois que les générations avaient créées dans un but certain d'harmonie...

Au sortir de ces *Indépendants*, au carrefour de l'avenue Victor-Emmanuel-III, le soleil de quatre heures et demie du soir surgit des averses. La nue, d'une clarté verdissante, les nuages légers s'évanouissant, colorés de rose et de cadmium, avec les arbres dont les ramures taillées s'épaississent de tous les bourgeons qui vont éclore, — l'atmosphère, l'atmosphère que ces peintres soi-disant rééduqués par le cubisme, nient, — forment un de ces tableaux d'une si divine délicatesse, d'une clarté si sereine, que le souvenir des salles parcourues en est instantanément aboli et qu'après avoir longé tant de cimaises, un seul regard levé vers le ciel a tout effacé.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Il n'y a point d'esprit plus surprenant que M. Pierre Mille. Il a reçu, avec les dons propres à l'investigation scientifique, celui de tourner cette investigation en fantaisie. Il a parcouru une grande partie de ce vaste monde. Il connaît l'Afrique, l'Orient, l'Indo-Chine, d'autres pays encore. Il y a vécu; il a cherché à comprendre la nature et l'homme. Il aime à démonter les caractères, à deviner leur déclic et à composer leurs ressorts. Il avait construit un soldat colonial, Barnavaux, qui était un chef-d'œuvre. Il a tant de dextérité qu'il se reconnaît dans les rouages les plus différents, et il a monté naguère la ressemblance d'un humble marchand turc et de ses deux femmes, avec des déclenchements et des réflexes très ingénieux.

Dans ses voyages et par ses études, il a beaucoup appris. Il sait les intérêts des peuples et l'histoire de la terre. Mais, s'il est resté tel que je l'ai connu, il y a une vingtaine d'années, les connaissances les plus étendues suffisent à peine à nourrir la fantaisie la plus active. Du réel à l'imaginaire, il passe par un mouvement aisé, et d'un document il fait un conte. Je l'ai vu qui lisait. Sa lecture était un monologue; chaque page levait comme une pâte qui fermente; à force de discussions, de réflexions, de comparaisons, de digressions et de retours, à la fin du livre, il en avait fait trois.

Ajoutez que cette curiosité universelle, toute mobile qu'elle soit et quoiqu'elle l'emporte dans toutes les directions, a ses orientations préférées. Il a eu du goût pour les déshérités, les apôtres, les révolutionnaires idéalistes. Il se proclamait lui-même anarchiste de gouvernement, et il composait à lui

seul ce parti, un des mieux équilibrés que l'on connaisse. Actif et réfléchi, observateur et fantaisiste, colonial et ami des livres, flâneur et laborieux, sceptique et généreux, il y a en lui de l'Anatole France et du Kipling.

Tous ces traits se reconnaissent dans le curieux roman qu'il a intitulé *Myrrhine courtisane et martyre.* Il est visible qu'il a cherché à comprendre comment les chrétiens s'étaient substitués, dans l'Empire, à la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe, aux adorateurs des Olympiens, et il a choisi pour temps de son histoire la dernière persécution, celle de Dioclétien. Il a pour les chrétiens la même sympathie qu'il a eue pour les syndicalistes révolutionnaires, et il montre leurs progrès, un peu comme il étudierait la substitution du marxisme aux partis bourgeois. A-t-il lu l'*Histoire des persécutions* d'Allart? Je le croirais, sans être sûr. Mais il a certainement étudié, et il les cite, les travaux de M. Cumont sur le culte de Mithra. Il a trouvé là, entre le paganisme et le christianisme, des termes moyens, dont il a été fort curieux. Il a aussi cherché à comprendre le passé par l'analogie, et en y reconnaissant des traits du présent. Il y en a des exemples savoureux.

— Tu as de bons employés au service secret? demande le gouverneur à Velleius. Et celui-ci répond :

— Quelques-uns. Pas beaucoup : des Grecs et des Syriens. Tous les autres sont d'anciens soldats, barbares pour la plupart, généralement stupides, qui ont pris le métier pour devenir, à l'expiration de leurs années de service, bénéficiers de terres d'Empire.

C'est rigoureusement exact. Mais comment croire que l'auteur n'a pas pensé aux rengagés? On ne leur donne plus de terres, mais des emplois. On prend parmi eux les garde-chiourmes qui régissent le travail de l'esprit dans les bibliothèques publiques; et en décrivant les stationnaires de Corinthe M. P. Mille s'est rappelé quelques amis de Barnavaux.

Pour lieu de l'histoire, il a choisi Corinthe, aussi célèbre par la licence de ses mœurs que par les souvenirs de saint Paul; et il a pu ainsi passer avec agrément des scènes de la vie des courtisanes aux assemblées des chrétiens. Il a orné le paysage d'une éruption sous-marine. L'a-t-il inventée? S'est-il servi des travaux de M. Fouqué sur Santorin? A-t-il été

lui-même témoin du phénomène? Il le décrit avec beaucoup de précision et de grâce :

— Ces petites flammes sulfureuses, courant sur la face de la mer, mauves, rosées, et parfois d'un bleu qui tournait au vert, elles étaient comme des fleurs, un immense parterre de fleurs, des violettes, des jacinthes, des roses : vivantes et qui, dans l'ombre incendiée, se fussent déplacées pour rire et pour jouer sur les champs infinis de l'eau stérile.

Et Myrrhine? Myrrhine, au milieu de ces grands événements, est une petite courtisane, dont la gorge, sous la tunique, ne tient pas plus de place qu'un roitelet, et que M. Pierre Mille a dessinée d'un seul trait, mais charmant : la gravité. Elle a rencontré Théoctène, qui est devenu son amant.

Elle était jalouse à la manière des jeunes animaux qui ne peuvent souffrir qu'on caresse devant eux un rival, et comme eux trépignait quand seulement, en sa présence, Théoctène faisait allusion à une autre femme. Elle pensait devoir, quand elle se donnait, affecter de la gravité, pour que ce ne fût pas comme avec les autres, et puisqu'il était son amant, son seul amant, elle était elle-même une espèce d'épouse. Il en fut agacé d'abord, puis, à la réflexion, comme attendri.

Et il se mit à l'aimer « plus encore comme un enfant que comme une maîtresse, sans se douter qu'un tel amour est de tous le plus puissant, le plus difficile à s'arracher du cœur ». M. P. Mille lui-même a pour Myrrhine les mêmes sentiments que Théoctène. Il les avoue et son livre les confesse. Il a paré la jeune servante d'Aphrodite de toutes sortes de grâces; et même il l'a rendue si spirituelle qu'elle bat dans la controverse l'évêque de Corinthe, saint Onésime, juif hellénisé, docteur ardent et subtil.

Mais M. Pierre Mille a fait plus encore. Il a paré Myrrhine des grâces de la souffrance. Il a voulu qu'elle fût prise, par vengeance, dans une rafle de chrétiens. Une rivale a fait cacher, parmi ses hardes, les livres des proscrits, et malgré ses protestations, elle est poursuivie pour recel. Cet artifice est traditionnel au théâtre; confirmé par un long usage, il est dispensé d'être vraisemblable. Cependant ce n'est pas sans peine que M. Pierre Mille a conduit Myrrhine jusqu'au martyre. Il avait vingt raisons de la délivrer; mais comme il l'aimait, il lui a ouvert de force la voie triomphale jusqu'au supplice et à la palme éternelle. Il a rendu Théoctène fou furieux et le gouverneur Peregrinus imbécile : de sorte que

celui-là se fait tuer, et celui-ci condamne la courtisane, malgré son éclatante innocence. Voici donc enfin que le couperet du bourreau tranche ce col délicat. A ce moment l'auteur a été pris d'inquiétude. Il avait bien fait Myrrhine martyre, mais malgré elle, par mégarde, et sans lui donner la foi : ironie d'un sujet qui avait déjà tenté Jules Lemaître. Il a craint de l'avoir introduite dans le paradis sans titre véritable. Qu'il se rassure. Si je ne me trompe, le baptême du sang agit comme le baptême de l'eau, par une vertu qui est en lui, et qui ne dépend point des dispositions du sujet. Je confesse d'ailleurs n'être pas grand clerc, et si cette doctrine est hétérodoxe, j'en fais d'avance amende honorable. Si elle est conforme, M. Pierre Mille peut vénérer, en toute sûreté de cœur, l'aimable enfant qu'il a canonisée, nous dit-il, sur la foi d'un savant hagiographe.

Du récit que cet hagiographe lui avait fait sous le ciel indulgent de la cité des papes, le romancier a fait un livre charmant, plein de tableaux, de portraits et d'aventures, abondant en doctrine. Il ne manque à M. Pierre Mille, pour nous persuader tout à fait, que d'être un peu moins intelligent. Le conte qu'il nous fait est savoureux, et il y manque pourtant une épice : la naïveté.

***

Le livre de M. G. Imann, *l'Enjoué*, est la tragique histoire de Stephan Semeonovitch Estarine, et de sa belle-fille Mariotchka. C'est Mariotchka elle-même qui, plus tard, devenue célèbre dans la galanterie, raconte l'aventure de son enfance, dans un manuscrit que M. Imann publie.

Stephan Semeonovitch, petit homme roussâtre, malingre et fébrile, avait débarqué à Paris « après une existence assez mouvementée au cours de laquelle il occupa successivement les emplois de commis d'administration, danseur, courtier d'assurances et violoniste dans un orchestre allemand. Sa paresse, son ivrognerie et une propension presque maladive à l'indélicatesse, chaque fois qu'il se trouvait dépositaire d'une somme d'argent, le privèrent, tour à tour, de ces emplois ».

Il vit dans un affreux galetas, avec sa femme, et une petite fille que cette femme a eu d'un premier mariage. L'enfant a quatre ans, et le récit qu'elle fera de son enfance épouvantera, non seulement par la longue suite des privations et des misères, par l'horrible tableau de l'ivrognerie et des querelles, mais par je ne sais quoi qui n'est pas dit, par une ombre, par un spectre qui rôde. Le père et la mère se haïssent, mais cette haine est latente et comme retenue par la peur de dire son secret. On dirait que la mère vit dans une crainte épouvantée. Parfois elle repousse en blêmissant l'assiette où sa nourriture est servie. D'autres fois, les époux boivent ensemble et semblent condamnés à boire ainsi des verres d'alcool jusqu'à la mort.

Quand la petite a dix ans, Stéphan commence à prendre garde à elle. Elle-même ressent pour ce misérable alcoolique une pitié trouble. Il lui demande de l'appeler papa et elle obéit. Il se met à rire et à danser, et il l'embrasse sur la bouche. Il exerce sur elle une étrange, une inexplicable influence. Ce Stéphan est un être singulier, abject, tantôt pleurant, tantôt caressant, tantôt ravagé de crises de désespoir. Il essaie de faire avouer à l'enfant que sa mère se conduit mal. Il raconte lui-même des horreurs sur elle. Et les morts viennent hanter ses pensées. Il craint ceux qui reviennent la nuit. Il discute gravement des mérites comparés des cadavres masculins et féminins. Crois-tu, dit-il, que je ferais un joli cadavre? Tout ce discours mêlé d'alternatives de calme et de tempête, et coupé de verres d'alcool, et de crises de rire. Tout ce passage trouble, inquiétant, rempli de symptômes incompréhensibles et effrayants, est vraiment de la meilleure veine des romanciers russes.

Au printemps, Mariotchka devient nubile. Les caresses du beau-père deviennent plus équivoques. Il promet à la petite de l'épouser si sa mère meurt. Puis, par une campagne savante, il l'amène à lui indiquer elle-même l'arsenic comme un moyen de se débarrasser des rats qui pullulent. Un beau jour il conduit l'enfant en visite chez un de ses amis, un certain Brequillard, qui est un employé de la Morgue. Nous devinons que Stéphan a fait le même métier. De là son étrange amour pour les cadavres. A la Morgue, il était chargé de les dresser. Il est

revenu les voir. On dirait qu'il est attiré par eux. Et c'est au retour de cette promenade qu'il envoie Mariotchka acheter de l'arsenic.

Le récit de la mort de la mère, évidemment empoisonnée par Stéphan, est une page poignante. La pauvre femme meurt avec une étrange résignation, ayant pardonné, ayant pris le soin d'écrire une lettre où elle feint de s'être suicidée. « Aime la Mariotchka », dit-elle. Devant son cadavre, il se passe d'étranges scènes. Cependant la folie de Stéphan s'accroît. Il est hanté par le goût de la décomposition, par l'attrait du cimetière. Il joue des danses macabres, il dessine des squelettes sur le mur. A l'excitation succède une noire mélancolie. Il perd la mémoire, il oublie les mots. Au mois d'août suivant il semble guérir. Il sort avec sa fille, il s'amuse à démêler les ressemblances des passants avec les animaux. Puis il est épouvanté de cette vision d'un monde bestial, qu'il ne peut plus chasser, et il rentre en toute hâte. Et tout à coup une manie plus atroce se fait jour. Il force Mariotchka malade à boire des remèdes qu'il va chercher lui-même chez le pharmacien, et dont il ne dit pas le nom, mais qui laissent dans la bouche un goût affreux de cuivre et de savon. Un jour, elle refuse de boire. Alors commence une scène épouvantable, qui ameute les voisins. On emmène Stéphan à l'hôpital, et il y meurt vingt-deux jours plus tard. Le médecin a diagnostiqué une démence alcoolique, avec des hallucinations dans les paroxysmes.

Tout le livre est donc le tableau d'un cas pathologique, d'une affreuse manie de meurtre, et d'un goût sadique de la mort; et cette tragique histoire est racontée par cette Mariotchka, à demi folle elle-même, à demi simulatrice, et gagnée par la contagion des orages : tantôt épouvantée par son beau-père, tantôt tendre, tantôt frénétique comme lui. Tout cela fait un tableau singulier et d'un effet puissant.

***

M. Benda a fait précéder *la Croix de roses* d'un dialogue avec son ami Eleuthère, et ce dialogue est à la fois une critique, un résumé, un supplément : de sorte qu'en fin de compte

l'auteur a dit de son livre, en phrases nettes, tout ce qu'on en peut dire. On est un peu effrayé de voir qu'il sait si bien ce qu'il veut. Il sait quel est ce dessein, qui est de rendre l'abstrait sensible. « Je veux montrer cette idée d'un homme qui plaît aux femmes, mais qui, au lieu d'être fier de cet état... en sent le bassesse et la misère, en même temps qu'il y est comme condamné. »

Cette idée il l'incarnera dans trois moments.

1° Je montre mon homme utilisé, si j'ose dire, par une femme à la fois sensuelle et morale, à la fois friande d'une jolie bouche et respectueuse des hautes tenues d'âme masculines, qui se sert de lui et le méprise; 2° je le montre au service de deux petites impuissantes qui trouvent sous ses baisers des joies dont les sèvre l'homme vraiment viril, qui ne donne pas son temps à écouter des complications d'enfants malades; 3° je le montre déjà grisonnant, assis dans un jardin où il attend que minuit sonne pour pénétrer dans la villa de sa nouvelle preneuse et se mettant, à la faveur de la nuit et de la solitude, à sonder dans toute sa profondeur la misère de son sort d'éternel amant.

On ne peut mieux dire, et il fait comme il dit. De là trois nouvelles, d'un style précis. L'auteur, dans la préface même, en a esquissé deux autres. L'une est l'histoire d'un jeune sculpteur, amant de la femme de son vieux maître, qui le sait; quand cette femme aura cinquante ans, elle méprisera le jeune amant d'avoir perdu sa vie pour elle, et elle aimera son mari, qui sera de l'Institut. Et l'auteur dessine brièvement une image de la femme de Claude, consciente du mal qu'elle fait, ne le voulant pas, et conduite malgré elle par la nature :

Ne serait-ce pas poignant de montrer la malheureuse sentant fort bien, dans le tréfonds de sa conscience, qu'elle excède l'homme, qu'elle le détruit, qu'il la hait, qu'il veut la fuir, qu'il a raison de vouloir la fuir; comprenant qu'elle doit à tout prix, sous peine des pires vindictes, réfréner sa nature, faire droit au cerveau masculin, s'y efforçant en toute sincérité, n'y parvenant pas. Ne serait-ce pas poignant de montrer cet être de désordre qui sait qu'il l'est, qui s'en déteste, qui s'en maudit, et sent qu'il l'est irrévocablement, malgré tout son effort, tout le sens qu'il a de son intérêt? N'y aurait-il pas là encore un bel effet de fatalité?

Ces dessins synthétiques sont nets et vigoureux. Je crois au surplus que l'auteur a bien fait de ne pas agrandir le format

de sa toile, et que ces fermes esquisses ne pourraient être changées en tableau. Elles paraîtraient sèches. Il leur manque l'infinie complexité de la vie. La dernière nouvelle, plus mystérieuse, est en même temps plus touchante. Un peintre, tant qu'il aimait une femme, l'a peinte nue avec une espèce de cruauté amoureuse, dans une toile où il marquait les défauts du modèle, qu'il prenait pour des beautés. Il cesse d'aimer. La même femme revient voir son portrait, avant qu'il soit exposé. Le peintre, depuis qu'il n'est plus amant, a corrigé toutes les imperfections qu'il chérissait naguère. Cette fois M. Benda n'a pas mis le fait en idée, et c'est pourquoi les explications surgiront dans l'esprit de tous les lecteurs, avec une abondance et une variété pathétiques.

Ainsi l'exemple même de M. Benda condamne sa doctrine. Il est bien difficile d'illustrer une idée par une anecdote. En littérature, le fait vaut pour lui-même. S'il est savoureux, les idées viendront d'elles-mêmes bourdonner autour de lui.

HENRY BIDOU

L'EUROPE ET LA QUESTION DE LA RUHR

Les gouvernements et l'opinion d'Europe et des États-Unis ont pris peu à peu conscience de ce que représente dans l'histoire de la guerre et de la paix l'occupation de la Ruhr. Il est devenu clair pour tous que la France a pris l'initiative, rendue nécessaire par le mauvais vouloir de l'Allemagne, de compléter l'œuvre de 1918 et 1919 qui par l'effet des circonstances multiples demeurait inachevée. Pendant trois ans, les puissances alliées et associées ont recherché par des moyens divers le rétablissement de cette paix véritable qui est le vœu de toutes les nations. Pendant trois ans tous les essais ont été vains, malgré beaucoup de patience, d'efforts et de sacrifices. L'obstination de l'Allemagne d'échapper aux conséquences de la défaite et du traité qu'elle a signé a tout à fait échouer. Ni au point de vue de la sécurité, ni au point de vue des réparations, les conditions du traité de Versailles ne sont remplies. Il fallait aviser et chercher par d'autres voies une solution réelle. C'est ce que notre pays a fait.

Notre intervention dans la Ruhr n'a pas été tout de suite et partout comprise. Pour régler le grand problème de la paix du monde, chacun avait son système qu'il avait une naturelle tendance à croire le meilleur. Mais, tandis que les hypothèses étaient examinées et les théories débattues, le trouble européen s'accroissait et le danger grandissait. Le gouvernement français s'est décidé à l'action, et par là il a simplifié la question et rendu un service à toute l'Europe.

Le fait porte en lui une grande force. La Belgique s'est immédiatement associée à notre action; l'Italie l'a approuvée. Si l'Angleterre et l'Amérique sont restées sur la réserve, elles ont eu à cœur de ne rien faire pour nous gêner et, dans ces deux nations amies, une grande partie de l'opinion, devançant les gouvernements, a jugé que nous avions le droit pour nous et que nous avions raison d'agir. A mesure que le temps a passé, le caractère de notre occupation est devenu plus net pour tous les esprits; notre volonté d'aboutir a été évidente; la suite de nos desseins a été mieux saisie. Déjà ce n'est plus à l'occupation de la Ruhr que l'on pense; c'est à ce qui en résultera. L'intervention dans la Ruhr est un moyen. La fin poursuivie, c'est l'application des traités et le règlement des grandes questions en suspens, celle de la sécurité et celle des réparations. Ainsi l'attention, fixée d'abord sur le fait de la Ruhr, se trouve ramenée sur les conséquences, c'est-à-dire sur les problèmes essentiels de la paix qui n'ont pas cessé de dominer la politique du monde.

C'est peut-être devancer les temps : car l'Allemagne n'a pas encore cédé. Mais c'est aller droit au but principal. Il n'est pas indifférent de constater que déjà dans beaucoup de pays on raisonne comme si l'Allemagne avait reconnu sa défaite et comme si l'heure était venue de régler la situation internationale. C'est là un signe qui mérite d'être remarqué. Par sa résistance, l'Allemagne a cru faire un coup de maître et s'attirer les sympathies de l'univers. Ce calcul un peu gros s'est trouvé faux. Un peuple battu, qui refuse de faire honneur à ses engagements, et qui retrouve une énergie presque guerrière pour échapper aux conséquences de ses crimes et de sa défaite n'est pas au jugement des nations dans une bonne situation morale. Ce n'est pas là un fait négligeable dans le monde moderne, où les éléments spirituels et les éléments matériels se mêlent dans la composition des forces. Ni moralement ni matériellement l'Allemagne n'est en état de gagner la partie où des dirigeants égoïstes l'ont aventurée. Il y a donc quelque chose de logique dans les préoccupations qui se manifestent un peu partout. L'Europe et les États-Unis songent au moment où l'Allemagne aura capitulé. Aucun gouvernement ne veut être pris au dépourvu;

aucun gouvernement ne veut s'exposer à commettre de nouveau les erreurs passées; le gouvernement français certes moins que tout autre. Un peu partout on songe à l'avenir, on veut avoir un programme tout prêt, et l'on a raison.

Mais rien ne prouve qu'on ait à l'appliquer demain. Il reste encore une part d'inconnu dans les événements. La résistance de l'Allemagne n'est pas terminée. Beaucoup d'informations concordantes permettent de dire qu'il y a un certain fléchissement, que la pression que nous exerçons dans la Ruhr commence à se faire sérieusement sentir, que le blocus de cette riche région produit des effets certains et que dans les groupements ouvriers, comme dans les associations patronales, se manifeste le désir de sortir de cette situation inquiétante. Personne ne peut dire dans quelle mesure le gouvernement du Reich se laisse influencer par ces manifestations. Le désarroi de l'Allemagne actuelle peut favoriser la formation d'une opinion publique, dans un pays où historiquement il en a très rarement existé une. Mais il favorise aussi l'action du gouvernement, et quelles que soient les erreurs accumulées par M. Cuno, il n'en est pas moins vrai que pour la première fois depuis l'armistice l'Allemagne a le sentiment d'avoir un gouvernement un peu plus fort que les précédents. Que méditent les dirigeants de l'Allemagne, tandis qu'ils sentent venir une défaite qui menace non seulement leur prestige, mais quelque peu aussi leurs biens? A quels projets subtils ou brutaux songent-il? Nous n'en savons rien. Si la France doit être prête demain à savoir ce qu'elle demande à une Allemagne qui capitulerait, elle doit aussi être toujours prête à prolonger la lutte contre une Allemagne qui résiste, à accroître sa pression, à frapper plus fort, s'il le faut, jusqu'à ce que la volonté de l'adversaire soit brisée. Hors de là il n'y a que mécomptes, demi-mesures, et difficultés renaissantes pour l'avenir. L'action entreprise durera le temps qu'il faudra : c'est une opération à longue échéance. Mais il est nécessaire cette fois d'aboutir à un résultat net.

***

Si l'on compare l'état présent de l'opinion chez nos alliés, en Allemagne et en France, on se fera une idée de la position

actuelle du problème, des progrès accomplis, et aussi des étapes qu'il reste à franchir. Nous citerons seulement quelques idées exprimées récemment soit dans les discours d'hommes politiques, soit dans les journaux étrangers, soit dans les études et rapports faits par les missions qui sont allées dans la Ruhr. En les rapprochant les unes des autres, on pourra connaître comment la question politique la plus importante de notre temps se dépouille peu à peu de ce qui la cachait aux yeux, et devient, non encore sans difficultés, plus claire et plus distincte.

Aux États-Unis, les Allemands ont fait de grands efforts pour émouvoir le public et le gouvernement. Ils ne paraissent nullement avoir réussi. Un câblogramme de Washington à la *Chicago Tribune* (3 mars) affirme que, contrairement aux bruits qui courent à Paris, ni le président Harding, ni le secrétaire d'État Hughes, ne songent à intervenir dans l'affaire de la Ruhr ou dans le règlement des réparations sous quelque forme que ce soit : le sentiment des autorités fédérales est que toute tentative de médiation non seulement serait vaine, mais aurait probablement de mauvais effets. Les États-Unis qui se sont désintéressés des affaires d'Europe, qui ont laissé le traité de Versailles inopérant par leur absence, et qui ont reculé devant le problème des réparations et de la reconstitution économique, jugent avec bon sens que ce n'est pas à propos de la question de la Ruhr qu'ils peuvent rentrer en scène.

L'Angleterre garde une réserve amicale, un peu plus froide dans les milieux officiels que dans le public. Elle n'a pas voulu s'associer à l'opération de la Ruhr; elle continue donc à en contester l'utilité. Mais elle en suit les effets. La partie de la presse qui nous est hostile se montre chaque jour visiblement plus inquiète de la persévérance avec laquelle nous renforçons nos moyens d'action dans la Rhénanie et dans la Ruhr. Le *Manchester Guardian*, commentant l'établissement de la nouvelle régie franco-belge des chemins de fer rhénans, va jusqu'à se demander : « L'annexion a-t-elle commencé?... Maintenant que les Français et les Belges remplacent les policiers allemands, les fonctionnaires des chemins de fer et des douanes, les autorités municipales, en fait tous les organes exécutifs et législatifs du Gouvernement alle-

mand en Ruhr et en Rhénanie, alors qu'ils sont en train de remplacer l'administration allemande par la leur, il est temps de se demander non pas si les Français ont l'intention d'annexer bientôt la Ruhr et la Rhénanie, mais bien si cette annexion n'est pas déjà en train de se faire? » L'accusation est absurde, et la majorité des Anglais le sait bien. Mais elle révèle combien les observateurs anglais qui sont sur place et qui nous sont le moins favorables se rendent compte de l'organisation que les Allemands nous ont contraints de monter de toutes pièces. Aussi la plupart des grands journaux se préoccupent-ils moins de l'aspect économique que du point de vue politique de l'occupation de la Ruhr. Du moment que la main mise franco-belge sur la Ruhr et la Rhénanie devient si puissante, l'attitude de l'opinion allemande préoccupe surtout l'Angleterre, et déjà c'est sur le problème futur, c'est-à-dire sur le règlement des réparations, que se concentrent les pensées.

Rien n'est plus significatif que le rapport qu'ont publié, sur la situation dans la Ruhr, les quatre députés travaillistes écossais Wleatley, Maxton, Kirkwood, et Campbell Stephen qui reviennent de faire une rapide enquête sur place en Rhénanie et dans le bassin minier lui-même. Les auteurs du rapport commencent par dire qu'ils ont pris soin de s'informer auprès des sources les plus autorisées et les plus variées, ils ont vu les chefs de l'état-major britannique à Cologne, le consul général et le vice-consul britannique à Essen, le comte de Bülow, qui fait partie de la direction des usines Krupp, les membres du comité exécutif de l'Union des mineurs de la Ruhr, M. de Brouckère, le chef bien connu des socialistes belges, etc..., sans compter naturellement le général Degoutte et les officiers ou hauts fonctionnaires de son entourage. En outre ils ont regardé attentivement et se sont efforcés de se faire une opinion personnelle. Ils ont été avant tout frappés de la prospérité extérieure de la classe ouvrière allemande dont ils ne cessent de comparer le bien-être relatif avec l'effroyable misère qui règne dans de trop nombreux centres industriels d'Écosse. Ils n'ont pas vu, comme chez eux, les files de chômeurs assiégeant les bureaux de placement. Mais ils ont vu, au contraire, les ouvriers bien vêtus et bien nourris, les enfants

pleins de santé, les maisons confortables et relativement spacieuses : une famille dans la Ruhr occupe en moyenne au moins trois pièces, tandis que dans l'ouest de l'Écosse chaque famille n'occupe, en moyenne, qu'une pièce et demie. Et ils ont pu voir que les constructions en cours d'habitations ouvrières étaient plus nombreuses qu'à Glasgow. Quant à l'état moral de la classe ouvrière, il est encore décidément hostile à l'occupation française. Mais il est surtout hostile aux méfaits du capitalisme en général. « Jusqu'à présent, dit le rapport, il n'y a pas eu de violences, mais il existe une vive animosité. Les Allemands sont résolus à embarrasser les envahisseurs autant que possible et les soldats français manifestent une certaine nervosité. Tous les Allemands que nous avons questionnés sont en faveur du maintien des forces britanniques sur le Rhin, et tous, surtout les mineurs, étaient persuadés qu'ils pourraient faire échouer les desseins de la France. La situation a été probablement bien résumée par ceux qui ont dit que les capitalistes allemands se sont moqués de leurs ouvriers en leur faisant croire qu'ils ne pouvaient pas payer et que les capitalistes français ont trompé les leurs en leur faisant croire qu'ils peuvent faire payer les Allemands. »

Il ne faut pas oublier que ce sont des socialistes qui parlent et que le couplet contre le capitalisme est obligatoire. Ce qui est plus important c'est que les travaillistes ont constaté l'importance du fait économique que représente la liaison naturelle des minerais de Lorraine avec les charbons de la Ruhr. « La situation, écrivent-ils, ne peut rester telle qu'elle est. Tout le monde reconnaît l'importance de l'unité économique constituée par la combinaison du minerai de fer de Lorraine avec le charbon de la Ruhr. C'est là la clef de tout le problème. Quand l'Allemagne possédait ce minerai et ce charbon, elle était une grande puissance militaire redoutable pour la France. Elle était aussi un grand producteur d'acier et, par là, une puissante concurrente pour l'Angleterre sur tous les marchés du monde. Le traité de paix a séparé les charbonnages des gisements de minerai, laissant les possesseurs de l'un et ceux de l'autre relativement faibles. » Et les travaillistes se demandent si la France et l'Allemagne ne trouveront pas une solution toutes seules. C'est pour eux, du point de

vue national britannique, qui ne leur échappe pas, tout travaillistes qu'ils sont, une inquiétude qu'ils veulent faire partager à leurs concitoyens. Ils concluent que la Grande-Bretagne ne doit pas se désintéresser du problème politique et économique posé par l'occupation de la Ruhr. Ils redoutent qu'une politique entièrement négative n'amène la guerre. Ils cherchent une solution, et ils vont jusqu'à imaginer, en vue de la caisse des réparations, l'internationalisation des mines de la Ruhr! Assurément il y a là une part de politique socialiste, et l'occasion paraît opportune aux travaillistes de dépouiller des capitalistes allemands. Il n'en est pas moins intéressant de noter que des travaillistes recommandent aux pays qui ont droit à des réparations de se servir des bénéfices de la Ruhr. Cette thèse ressemble dans une certaine mesure à celle des garanties que soutient la France. On comprend que l'Allemagne n'ait fait aucune publicité au rapport des travaillistes écossais.

***

L'Allemagne, malgré les efforts du gouvernement, paraît très divisée. L'opinion publique a été surexcitée; les dirigeants de Berlin ont déterminé un mouvement de nationalisme aigu. Mais le premier enthousiasme passé, restent les difficultés qui paraissent de plus en plus grandes. Un parlementaire, comme M. Stresemann, qui exprime volontiers les idées de Stinnes, a prononcé à Dortmund un discours où il a, prudemment il est vrai, fait allusion à la responsabilité des magnats industriels, et bien qu'il ait évité de les blâmer, c'est cependant un fait qu'il a parlé d'eux. Les socialistes modérés s'expriment plus librement encore et vont jusqu'à prévoir un vaste et grave mouvement ouvrier qui ébranlerait toute la vie économique allemande. Ces propos sont plus intéressants par le désordre des esprits qu'ils révèlent que par ce qu'ils peuvent annoncer. Ni les socialistes, ni d'autres partis ne sont encore en état de combattre sérieusesement M. Cuno, et ne paraissent d'ailleurs en avoir envie. Chacun tient le langage qui répond à son tempérament ou qui convient à sa clientèle. Il n'y a rien à attendre de ces

manifestations, tant que Berlin se croit capable de résister. Les socialistes d'ailleurs peuvent faire non sans raison ce calcul, qu'il est utile que, le jour de la capitulation venu, ce soit M. Cuno et ses partisans qui portent toute la responsabilité. La querelle permanente entre nationalistes et démocrates est intéressante pour la suite de la politique allemande : ce serait présentement se faire une illusion que d'en attendre un résultat : elle ne prouve rien que le trouble de plus en plus grand des esprits.

Un autre signe curieux est le commentaire qui a été fait par diverses personnalités allemandes sur la possibilité d'une guerre. Quand il n'est pas à la recherche d'un médiateur pour en finir rapidement, le public allemand pense à la guerre. Dans les milieux nationalistes on agite la question des orgasations militaires illégales et des milices. On se demande s'il ne convient pas de passer à la résistance armée. On se pose la question de savoir ce qu'il faudrait faire si la France déclarait la guerre. Les communistes eux-mêmes parlent de résistance armée, avec l'aide de la Russie. « L'arme de l'armée rouge, dit la *Rote Fahne*, peut devenir l'arme du prolétariat allemand, mais à une condition, c'est qu'il abatte sa bourgeoisie, qu'il prenne en mains le pouvoir politique et qu'il crée le gouvernement ouvrier. A l'heure où l'Allemagne sera armée, elle deviendra invincible. Seule la Révolution prolétarienne peut armer l'Allemagne, seule l'idée révolutionnaire armée peut vaincre l'impérialisme français. » Contre cette agitation déraisonnable, la presse essaie de réagir. Il est bien certain que, si l'Allemagne en avait la force, elle n'hésiterait pas à nous faire la guerre. Mais elle est actuellement à peu près désarmée. « L'Allemagne est désarmée, écrit le général von Deimling dans la *Gazette de Voss*... Avec des restes de fusils et de pistolets, on ne peut aujourd'hui mener aucune guerre. Tous ceux qui ont été au front pendant la guerre mondiale le savent bien. La prochaine guerre commencera comme la dernière a fini, avec des canons à longue portée, avec des tanks, avec des escadrilles d'avions lance-bombes. Tout cela nous ne l'avons plus et nous ne pouvons même pas le fabriquer, car notre fabrication d'armes est détruite et s'est transformée en industrie de paix... L'Allemagne ne peut conduire aucune

guerre avec des armes. Aucun homme raisonnable ne voudra cette guerre. Elle se livrerait sur le sol allemand. Ce que cela signifie aujourd'hui, tous ceux qui ont vu les ruines du nord de la France le savent. » Et de même dans la pangermaniste *Kreuz-Zeitung*, le général von Zwehl met lui aussi les Allemands en garde contre toute idée de guerre. Il prétend que la France cherche une occasion d'employer la supériorité de ses forces militaires, et il espère que l'Allemagne ne commettra pas cette sottise. Le *Vorwaerts* dit également qu'une guerre qui serait menée des deux côtés avec les vieux moyens de destruction est d'avance perdue pour l'Allemagne et se terminerait par la défaite et par une paix dictée par le vainqueur, qu'aucun gouvernement allemand ne pourrait signer. L'Allemagne ne pourrait pas faire cette guerre sans un secours étranger, et personne n'apporterait un secours armé à l'Allemagne. « Le monde doit savoir que la classe ouvrière socialiste d'Allemagne se refuserait dans tous les cas à entrer dans une voie qui dès le premier pas conduit à l'abîme. » Enfin Georg Bernhard dans la *Gazette de Voss* déclare qu'une guerre amènerait la défaite et le démembrement de l'Allemagne. Il ne faut pas prendre à la lettre toutes ces déclarations. Au moment même où ils proclament leur infériorité, les Allemands travaillent ardemment à en diminuer les effets, et ce qui est vrai aujourd'hui de leur incapacité ne le serait pas plus tard si on les laissait faire. Mais la manière dont s'est répandue l'idée de guerre est une preuve intéressante de l'inquiétude et du désarroi.

La plus curieuse des opinions exprimées récemment en Allemagne est celle des *Socialistische Monatshefte*. C'est à peu près la seule publication allemande où l'on s'efforce de juger la situation objectivement et sans parti pris. Elle n'a guère d'influence, d'ailleurs, même parmi les socialistes. Aussi ne peut-on voir dans l'article de Ludwig Quessel qu'une opinion individuelle, mais digne de remarque. Quessel commence par rappeler que l'Allemagne est isolée, beaucoup plus isolée qu'en 1914. Il examine ensuite les raisons qui font agir la France. On chercherait en vain dans le reste de la presse allemande, et même européenne, une appréciation aussi raisonnable des réalités. Ce sont des raisons *financières*, dit-il,

qui jouent là le rôle le plus important. Paris a besoin d'argent. Avec de gros sacrifices, la France a réussi à mettre un terme à la banqueroute de l'État, en arrêtant, pendant le troisième trimestre de 1920, la presse à billets. Depuis lors, elle a couvert, à l'aide d'emprunts intérieurs, le gros déficit de son budget, qui provient de ce qu'elle doit elle-même supporter les frais de la reconstruction des pays dévastés. Mais ce procédé de secours a ses limites. Pour que la banqueroute de l'État soit évitée, il faut obtenir 3 milliards de francs par an comme réparations (environ 1 milliard de marks-or). La situation financière de la Belgique est analogue à celle de la France. Dans les deux États, le besoin de contributions est beaucoup plus fort que le besoin d'annexions. On ne devrait là-dessus se faire en Allemagne aucune illusion. L'occupation de la Ruhr signifie : levée par force de contributions sur la propriété allemande. La France ne veut pas d'annexion, elle veut des garanties réelles pour qu'il soit fait droit à ses exigences au sujet des réparations. Pour cela, la France a le droit de demander des gages, le Président du Parti national, Hergt, l'a déclaré, il y a quelques mois, en des termes qui conviennent à un homme d'État réfléchi, et il a montré d'une manière très exacte la seule voie de salut qu'il y ait pour nous et pour la France « réduite au désespoir ». Cette voie, c'est celle de l'entente directe entre la France et l'Allemagne, et en conséquence de la collaboration économique des deux peuples. Il faut négocier le plus vite possible, mais avec qui faut-il négocier? On doit répondre, dit l'auteur socialiste, avec les États continentaux, avec la France, la Belgique, et l'Italie. « Ni l'Angleterre, ni l'Amérique ne sont qualifiées pour donner une solution satisfaisante au conflit de la Ruhr et à la question des réparations. Seules sont qualifiées les puissances du continent européen, à la tête desquelles se trouve la France. »

Cette politique n'a qu'un petit nombre de partisans. Elle est très différente de celle du Chancelier qui cherche au contraire l'appui anglo-saxon, qui voudrait une médiation et qui en tous cas veut éviter de se trouver au moment des négociations en présence de la France et de la Belgique seules. La conclusion pratique de ces constatations, c'est que l'Allemagne avant de céder fera un travail diplomatique que

nous devons rendre vain. Elle essaiera de présenter un programme de réparations, pour lequel elle croira s'être assuré par avance des approbations. Elle est en retard. L'heure des promesses vaines, l'heure des plans incertains d'avenir est passée. Si l'expérience sert à quelque chose, elle nous a appris comment il fallait traiter avec l'Allemagne, et le Reich, qui songe encore à des combinaisons décevantes, se heurtera à la volonté inébranlable de notre pays.

***

L'opinion française, pour sa part, est aujourd'hui unanime et résolue. Elle sait que de la politique présente dépend l'avenir du pays, l'avenir de la paix. Elle est disposée à faire confiance à tout gouvernement qui conduira cette politique jusqu'à son terme. Tout le monde discerne que le gouvernement français a un plan, qu'il sait ce qu'il veut, qu'il fera connaître ses desseins à l'heure opportune. Personne ne lui demande de le révéler à l'avance. Il faut que les événements viennent à maturité. Nous n'avons pas cependant devant nous un temps indéfini, et on peut même prévoir des cas où il faudrait prévenir bien des manœuvres allemandes. L'idée de médiation par exemple, qui a été lancée par l'Allemagne, est une de celles pour lesquelles le public français éprouve le plus de défiance : il n'y a pas lieu à médiation, là où il est indispensable que l'adversaire s'incline. Récemment à la Chambre des Communes, M. Bonar Law a fait une déclaration que la France a été heureuse de lire dans le discours du Premier ministre anglais. Il a reconnu la nécessité qui s'impose à notre pays et proclamé qu'il ne tenterait aucune intervention, parce qu'il ne voulait pas gêner dans l'avenir la collaboration franco-britannique pour la reconstition de l'Europe et parce que toute l'opinion française approuve l'action du gouvernement dans la Ruhr. Le projet d'une résistance plus vive de l'Allemagne d'autre part peut rendre nécessaire de notre côté une action plus rapide et plus forte. On ne peut préciser par avance la forme que prendra la lutte dans les semaines qui viennent. Mais on peut prévoir les moyens de la continuer. Il y a des questions d'effectifs, de relèves, de

remplacements de troupes; il peut y avoir nécessité de garder une classe. Le gouvernement français a décidé de maintenir sous les drapeaux la classe 1921 qui devait être libérée au début d'avril. Il a l'intention, sauf événements imprévus, de la congédier par échelons entre la fin d'avril et la fin de mai. Encore n'est-ce là qu'un projet. Nous avons besoin de nous montrer forts et d'avoir à notre disposition les troupes nécessaires et le gouvernement gardera la classe le temps qu'il faudra. Tout cela, l'opinion publique en France le comprend et l'accepte.

C'est qu'elle sait quel est le but à atteindre. Si le problème posé a, comme tous les autres dans le monde moderne, un aspect international, que personne ne méconnaît, s'il suppose un jour des conversations avec nos Alliés, des négociations et des ententes, il est aussi et surtout étroitement lié à la politique française. Le paiement des sommes qui nous sont dues est indispensable à l'équilibre de nos finances publiques, et l'histoire montre que c'est le désordre budgétaire qui est à l'origine de tous les troubles sociaux. La sécurité de la frontière du Rhin est aussi impérieusement nécessaire à la paix de notre pays qu'à la paix du monde. Si c'est vraiment l'établissement d'un ordre nouveau, dans une juste paix, qui intéresse aujourd'hui les peuples, toutes les nations comprendront notre volonté, et devront nous aider à établir, malgré l'Allemagne, les garanties de l'avenir commun. Notre action durera ce qu'il faudra. Mais elle ne peut cesser que le jour lointain peut-être — cela ne dépend pas de nous — où les paiements réels de l'Allemagne nous permettront d'évacuer par étapes la Ruhr, où l'organisation de la Rhénanie donnera la sécurité cherchée depuis des siècles et fera véritablement du Rhin, selon un mot prononcé jadis par les États-Unis, la frontière de la liberté et de la civilisation.

ANDRÉ CHAUMEIX

CORRESPONDANCE

Dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1922 (p. 849), M. A. Albert-Petit écrit : « Delbrück, dans une brochure parue d'abord en anglais, *l'Empereur a-t-il voulu la guerre?* cite les mémoires de Tirpitz ou l'amiral se défend d'avoir désiré la guerre et en donne comme raison et comme preuve qu'il ne croyait pas à la victoire. Dans la traduction allemande de cette même brochure, ce n'est plus à Tirpitz, c'est à Guillaume et à Bethmann-Hollweg que ce sentiment pacifique est attribué. On corrige donc, à l'usage du peuple allemand, jusqu'aux documents de la propagande allemande, comme on expurgeait les classiques pour le dauphin. »

A ce sujet, M. Delbrück nous fait remarquer que sa brochure n'est pas la traduction d'un article anglais, mais que l'article anglais est la traduction de son texte allemand. « Il s'agirait donc, nous écrit-il, d'une faute commise par le traducteur anglais, pas par moi. Mais vraisemblablement il n'y a pas même de faute de traduction, mais simplement une erreur typographique. « *He* (*il*) *had no faith in victory* » a été imprimé au lieu de *they* (ils) *had no faith in victory*. Cela résulte déjà de l'ordre des idées de mon article. Que ceux qui doutent encore lisent le texte des mémoires de l'amiral Tirpitz, p. 236. »

Notre collaborateur, M. Albert-Petit, à qui nous avons soumis cette remarque nous répond qu'il a cité l'article de Grelling d'où il avait tiré ce détail (*Vie des Peuples*, octobre 1922). *Il ajoute :*

« M. Delbrück suppose que la traduction anglaise a été faussée par une erreur typographique. C'est une « conjecture » ingénieuse comme disent les philologues. D'autre part M. Delbrück affirme que sa brochure a été d'abord écrite en allemand. C'est assez naturel, mais il n'en résulte pas nécessairement que le texte anglais n'ait pas paru le premier. D'ailleurs, ce qui importe, ce n'est pas de savoir si l'article a paru d'abord en anglais ou en allemand. Ce qui est intéressant, ce qui a provoqué la remarque de M. Grelling et la mienne, c'est la différence entre les deux textes. C'est un hasard, dit M. Delbrück. C'est tout au moins un hasard bien intelligent.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'évolution de la chirurgie du Pr **Paul Lecène** est un des meilleurs volumes de la bibliothèque de philosophie scientifique que dirige le Dr G. Le Bon. Chirurgien, l'auteur en faisant l'histoire d'une technique qu'il pratique avec maîtrise n'a pas prouvé les incertitudes de M. Bergeret écrivant son *Virgilius Nauticus*; sa haute culture comme son expérience lui ont permis de dominer aisément son sujet et d'en dégager les traits essentiels; ses longues lectures, sa parfaite connaissance des langues anciennes, l'ont mis en contact immédiat avec les textes : ainsi ce livre de vulgarisation est à la fois la philosophie d'une science, et une œuvre historique originale. Partant des civilisations préhistoriques et primitives, où les pratiques chirurgicales se relient étroitement à la magie, il étudie longuement la chirurgie gréco-romaine, que l'on connaît par les œuvres hippocratiques, par Celse et par Galien, mais aussi par les instruments de bronze d'Herculanum et de Pompéi, si étrangement proches de nos pinces, de nos daviers, de nos trocarts, de nos sondes, de nos scies à amputation et à trépanation. Après le recul du moyen âge, étranger aux méthodes expérimentales, l'auteur montre avec la Renaissance et Ambroise Paré les progrès simultanés de la technique opératoire et de l'anatomie, — puis au cours du XIXe siècle, la révolution amenée par la découverte de l'anesthésie générale, de l'antisepsie listérienne, conséquence des travaux de Pasteur, puis de la radiographie. Alors deviennent possibles le traitement des hémorragies internes, l'enlèvement des tumeurs, les réparations des malformations congénitales, les névrotomies... On regrette toutefois qu'un livre si complet ne contienne aucune indication bibliographique.

Très différents sont les ouvrages qui composent la nouvelle bibliothèque des connaissances médicales, en cours de publication. Consacrés chacun à une manifestation pathologique déterminée, volontairement secs et pratiques, souvent illustrés de croquis et de photographies, ils sont destinés non seulement aux médecins et aux étudiants, mais au grand public cultivé, parfois en ces matières d'une étonnante ignorance; ils lui montrent la médecine, encore incertaine et empirique, devenant peu à peu une science, en ce sens que les causes des maladies, sinon leurs remèdes, apparaissent plus clairement, et que le diagnostic se formule plus sûrement — le traitement devant se borner encore trop souvent à des prescriptions hygiéniques et diététiques. Signalons les **Scolioses**, ces déviations latérales de la colonne vertébrale, qu'il est facile de traiter pendant l'enfance, par le Dr Dubreuil-Chambardel; les **Péricardites aiguës**, par le Dr Blechmann; — le **Diabète sucré**, par le Dr Rathery, et — sujet à la mode — l'**Obésité**, par les Drs M. Perrin et Paul Mathieu (le héros du roman de H. Béraud ne serait pas un obèse, mais un simple « gras »).

A l'occasion du **Centenaire de Pasteur**, le **Dr Vallery-Radot** a entrepris de réunir et de classer les travaux de l'illustre savant, qui n'avaient jamais fait encore l'objet d'une publication intégrale. Cet ensemble remplira sept volumes grand in-8. L'ordre adopté pour chaque série de travaux a été l'ordre chronologique. On suivra ainsi la marche progressive des recherches de Pasteur, qui, allant de la dissymétrie moléculaire aux fermentations, puis à l'étude des générations dites spontanées, se sont étendues aux maladies transmissibles, aux virus-vaccins et à la rage.

Le tome X de **l'Histoire contemporaine** de **M. Lavisse** vient de paraître. Il contient, réunies et fondues ensemble, les tables de tous les volumes de l'Histoire de France, les 17 de la première série, qui va des Origines à 1789, et les 9 de la deuxième, de 1789 à 1919. Il est un guide commode et sûr à travers cette œuvre magnifique.

Le commandant **Weil**, à qui l'on doit tant de bons travaux sur la diplomatie et les guerres de la période impériale, a découvert dans les dépôts du *Record Office* la correspondance d'**un agent inconnu de la coalition, le général de Stamford** (1793-1806). Né en France vers 1740 et d'abord au service de Frédéric II, puis de la Maison d'Orange, le général de Stamford est chargé à partir de 1796, sur les instructions du Stathouder et aussi du ministère anglais, de négocier les bases d'une vaste coalition, où entrerait la Prusse depuis 1795 obstinément neutre. Mêlé à toutes les grandes affaires de ces dix années, en relations avec les personnages les plus marquants, Stamford va et vient à travers l'Europe, tour à tour à Berlin, à Vienne, à Pétersbourg; ses lettres, d'un français limpide et classique, sont intéressantes à tous points de vue. Le commandant Weil a patiemment reconstitué la biographie de son héros, et a édité sa correspondance avec ce soin savant et cette conscience qui est la marque des vrais érudits. Sommaires de chaque lettre, éclaircissements historiques, notices sur chaque nom propre, appendices et pièces justificatives, tables et index alphabétique, rien n'est épargné pour donner au lecteur l'intelligence du moindre détail.

On trouvera un résumé clair et vivant de l'évolution récente de la politique italienne et du fascisme dans le livre récemment traduit de **Pietro Gorgolini**. Mais, écrit par un « partisan » et pour la propagande, il doit être lu avec critique.

Dans **En marge du Livre jaune, M. Rober-Raynaud** expose les premières années de la pénétration française au Maroc, jusqu'à l'abdication de Moulay-Hafid (1912). Si sa courte introduction est d'une philosophie politique contestable, son récit est simple, complet et d'une lecture agréable; il met bien en valeur les difficultés de notre action diplomatique et analyse avec justesse la nature des crises que nous eûmes à surmonter.

J. POIRIER

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER	78 »	40 »	21 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.